This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

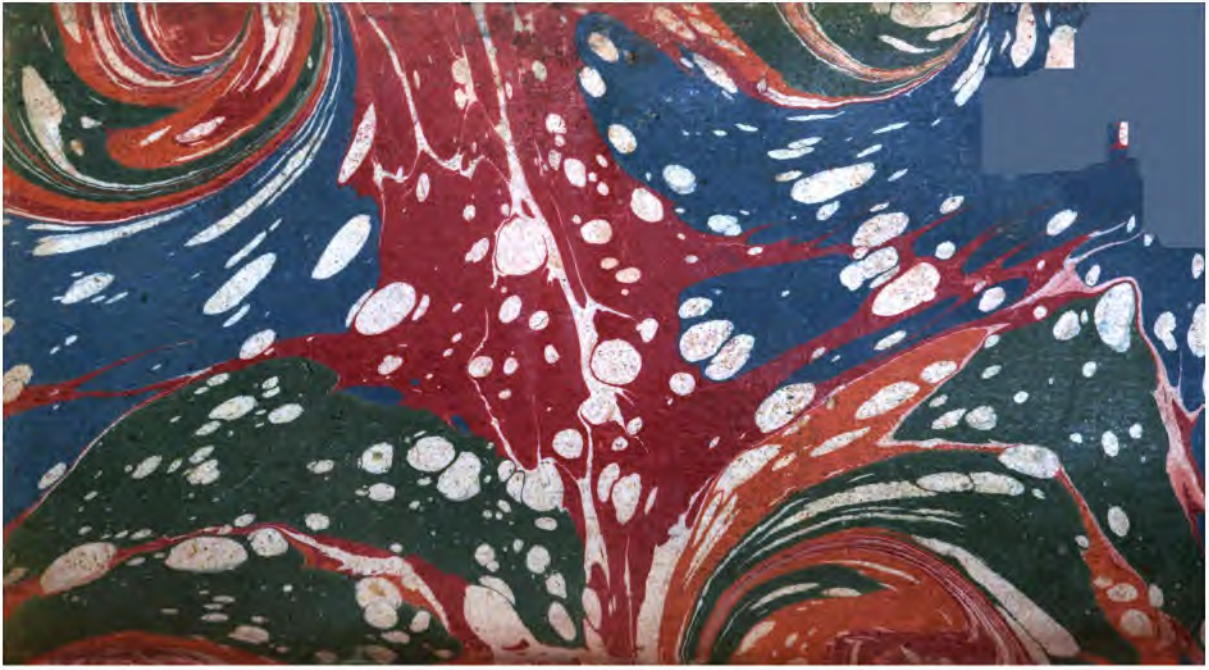
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

UNS. 104 G. 27



OPUSCULES

DE M. F***.

TOME II.

CONTENANT

Les premières Feuilles périodiques de l'Auteur, publiées sous le titres de LETTRES DE MADAME LA COMTESSE DE ***. SUR QUELQUES ÉCRITS MODERNES, *augmentees de plusieurs Lettres qui n'ont point encore paru, avec quelques remarques de l'Editeur.*

A AMSTERDAM;

Chez ARKSTÉE & MERKUS.

M. DCC. LIII.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
30 OCT 1958
OF OXFORD
LIBRARY

LETTRES

DE MADAME

LA COMTESSE DE ***

*A MADAME DE ****

LETTRE I.

JE vous plaindrois, Madame, d'être obligée de vivre en Province, ſi je ne connoiſſois votre goût pour la Littérature amuſante & légere. Vous m'avez même chargée de vous envoyer les Livres nouveaux qui paroîtroient ici; mais en vérité je vous aime trop, pour vous obéir. Il m'eſt venu une idée, dont vous allez bien rire: c'eſt de me faire Auteur moi-même, & de vous adreſſer toutes les ſemaines un petit Ouvrage de ma façon. Bon! vous écriez-vous, quelle

folie ! Une femme s'ériger en bel esprit ! Folie, tant qu'il vous plaira, Madame; rien n'est plus sérieux. Mais encore quel ouvrage ? direz-vous : des Romans ? non, Madame : des Comédies ? point du tout : des Opera ? vous n'y êtes pas : des Odes ? oh ! encore moins. Quoi donc ? Vous êtes un peu trop vive, Madame : écoutez. C'est un Ouvrage qui sera de moi, & qui ne sera pas tout-à-fait de moi; un Ouvrage, qui dans sa petitesse renfermera les plus gros Ouvrages; un Ouvrage, qui vous rendra sçavante, en vous épargnant la peine de le devenir; un Ouvrage, qui ne ressemblera peut-être à rien, & qui pour le moins ressemblera à bien d'autres; un Ouvrage difficile & aisé, rare & commun, solide & frivole, critique & apologétique; un Ouvrage enfin qui vous mettra au fait de tous les Ouvrages, & qui vous fera juger de l'esprit & du goût de nos modernes Ecrivains.

Vous ne devez pas craindre, Madame, que je prenne un jour dans le mois pour vous offrir la liste insipide des Naissances, des Morts, & des Mariages, pour vous régaler de lam-

beaux découſus de tous les Livres nouveaux, de ſquelettes de nos pieces de Théatre, & d'un ramaſſis de Vers arrivés en poſte de la Province, & deſtinés à retourner preſqu'auſſi-tôt dans leur patrie. Mon projet eſt de vous écrire librement ma penſée ſur les Auteurs & ſur les Ecrits de ce ſiecle. Des pieces fugitives en tout genre, mais d'un bon goût ou d'un ridicule rare, une heureuſe découverte, ſoit par rapport aux Arts, ſoit par rapport aux amuſemens de la Société, des remarques plus particulieres ſur les Spectacles, ſur les Romans & ſur les petits Livres qui ont le plus de cours dans le monde : c'eſt à quoi je m'attacherai par préférence. Ainſi mes Lettres occuperont le milieu entre la profonde ignorance & la docte Littérature. Au défaut des autres agrémens, je vous promets qu'elles auront les graces de la varieté.

Vous trouverez peut-être, Madame, que je m'aviſe un peu tard de jouer le perſonnage d'Auteur ; mais, ſi je n'étois ſur le retour, croyez-vous de bonne foi que je me chargeaſſe de ce rôle, qui après tout, de la maniere dont on le remplit aujourd'hui, n'eſt

pas si difficile que vous pensez. Je sçai bien qu'un homme, pour devenir un Ecrivain passable, doit entrer de bonne heure dans la carriere, & consacrer sa jeunesse à l'étude des grands modeles. Mais il est d'usage, qu'une femme attende, pour cultiver son esprit, que toutes ses autres prétentions soient évanouies.

Je vous avouë pourtant que ce n'a pas été sans trembler que je me suis déterminée à ce parti. Ce qui m'a rassurée, est le grand nombre des personnes de mon sexe, qui comme moi releguées dans elles-mêmes, & réduites à tirer d'elles seules tous leurs amusemens, se sont échapées avec succès de l'étroite sphere où il avoit plû à nos imbécilles Ancêtres de nous renfermer. Leur esprit & leurs talens ont fait revenir le public de l'injurieux préjugé qui nous défendoit de monter sur le Parnasse. On a songé que pour un Apollon on y comptoit neuf Muses. Aussi le bel-esprit, si commun & si estimable parmi les femmes de condition, n'est aujourd'hui ridicule que dans une bourgeoise. J'ai d'ailleurs pensé que je risquois moins qu'une autre, en me faisant Auteur.

Je ne ſerai lûe que de vous ; & comme je ne cherche que votre amuſement & le mien, la reconnoiſſance & l'amitié me feront lire avec les yeux de l'indulgence.

Ce n'eſt pas que je me croye abſolument dépourvûe des talens néceſſaires pour l'exécution de mon deſſein. On nous accorde une certaine délicateſſe dans l'eſprit, & une vivacité à ſaiſir les beautés & les défauts d'un ouvrage, que les plus éclairés n'apperçoivent ſouvent qu'à force de réflexions. C'eſt, ſi l'on veut, un inſtinct qui nous guide, & qui nous fait juger ſainement des choſes, ſans que nous ſachions pourquoi. Notre goût vient de nous-mêmes ; nous le ſuivons par choix, & non par coutume & par hazard. Celui des hommes au contraire n'eſt le plus ſouvent formé qu'à la longue, à l'aide de leurs lectures. Encore ſont-ils quelquefois eſclaves des jugemens d'autrui.

Mais ce goût fin & délié que nous apportons preſque toutes en naiſſant, vous n'ignorez pas, Madame, que j'ai pris ſoin de le cultiver par l'étude. Il n'y a pas un bon Livre écrit dans notre langue, que je n'aye lû & relû

Je ſçai même le Latin : Virgile & Horace me ſont auſſi familiers que Racine & Rouſſeau. Vous poſſedez ainſi que moi la langue des Romains ; ce qui m'autoriſera à mêler de tems en tems dans mes Lettres quelques citations des grands hommes du ſiecle d'Auguſte. Un paſſage latin a toujours, quoiqu'on en diſe, une grace merveilleuſe dans un écrit françois ; & vous conviendrez qu'un ouvrage comme le mien ne peut pas plus s'en paſſer, que le Mercure d'Enigmes & de Logogryphes.

Bien plus ; ſçavez-vous, Madame ; que j'ai déja une petite cour d'Auteurs, qui me rendent un compte fidelle de toutes les nouveautés Littéraires ? Il eſt vrai que ces Ecrivains ne ſont pas du premier ordre. Mon Aréopage n'eſt compoſé ni des C***. ni des M***. ni des le Bl***. Mes courtiſans ſont tous de jeunes Auteurs, qui ſe flattent de remplacer ces héros de notre Littérature : leurs prétentions, comme vous voyez, ſont modeſtes. Quoiqu'il en ſoit, il y a deux ou trois de ces jeunes gens, qui ont une érudition ſurprenante pour leur âge. Quand je ſerai embaraſſée de

quelque Livre au-deſſus de ma portée, j'aurai recours à leurs lumieres; & je vous ferai part de leurs réflexions, tournées à ma façon. Attendez-vous à des traits libres & rapides, plutôt qu'à des analyſes dans les formes. Nous autres femmes, nous devons traiter la Littérature comme le plaiſir; l'effleurer, jamais l'approfondir.

Je ne vous réponds pas que mon jugement ne s'égare quelquefois; mais rien ne pourra le corrompre; & dans le compte que je vous rendrai de differens Ecrits, la ſincerité ſera mon guide. Peu d'Ecrivains peuvent prétendre au goût, à l'érudition & à l'agrément de *Baile*, le modele des critiques. Mais il a une qualité qui n'eſt point inimitable, l'impartialité.

Je finis, Madame, en vous priant de me mander au plutôt ſi vous conſentez au petit commerce de bel-eſprit que je vous propoſe. J'attends avec impatience votre réponſe, pour entrer en matiere.

A Paris ce
1 Sept. 1745.

Je ſuis, &c.
LA COMTESSE DE ***.

LETTRE II.

JE ſuis charmée, Madame, que vous approuviez mon projet ; il n'en faut pas davantage, pour m'engager à le remplir. Je commencerai par vous parler d'un homme qui ſans contredit a beaucoup d'eſprit, & qui s'eſt exercé avec ſuccès dans des genres différens, de M. de Fontenelle : *J'ai tout dit, quand je l'ai nommé*, ſuivant l'expreſſion de M. l'Abbé Trublet. L'orient de l'aſtre qu'il adore n'a pas été, à beaucoup près, auſſi brillant que ſon midi & ſon occident. Il eut dans ſa jeuneſſe l'imprudence de ſe mêler de la fameuſe querelle des Anciens & des Modernes, & de ſe déclarer en faveur de ceux-ci. Il ſe lia avec Perraut, le chef des rebelles, & conſacra ſa plume naiſſante à ſoutenir la ſuperiorité des François ſur les Grecs & ſur les Romains, en fait de génie & de goût. Cette étrange conduite le fit paſſer pour un médiocre Ecrivain dans l'eſprit des grands hommes qui vivoient alors, tous nourris du ſuc de l'Antiquité, intéreſſés

par conséquent à défendre ses droits. Ils décocherent même contre lui mille traits piquants, qu'on n'attribue maintenant sans doute qu'à une injuste chaleur de parti. Il fit jouer malheureusement dans ces circonstances sa Tragédie d'*Aspar*, qui lui attira cette jolie Epigramme de Racine, que je n'ai vûe imprimée nulle part :

Ces jours passez, chez un vieil Histrion,
Un Chroniqueur émut la question,
Quand dans Paris commença la méthode
De ces sifflets qui sont tant à la mode.
Ce fut, dit l'un, aux Piéces de *Boyer*;
Gens pour *Pradon* voulurent parier.
Non, dit l'Acteur, je sçai toute l'histoire
Que par degrés je vais vous débrouiller.
Boyer apprit au Parterre à bâiller;
Quant à *Pradon*, si j'ai bonne mémoire,
Pommes sur lui volerent largement.
Mais quand sifflets prirent commencement;
C'est (j'y jouois; j'en suis témoin fidelle)
C'est à l'*Aspar* du sieur de *Fontenelle*.

Ce n'est point du tout dans la vûe d'affoiblir à vos yeux le mérite d'un Auteur si estimable, que je vous ai

rapporté ces Vers. Cette Tragédie étoit son premier Ouvrage dans ce genre, & il y avoit de l'injustice à Racine de le juger si rigoureusement sur un coup d'essai. Il eût été plus digne de lui d'avoir pour *Aspar* la même indulgence, qu'on avoit eue pour sa *Thebaïde*.

M. de Fontenelle s'est bien relevé des chutes de sa jeunesse par les Ouvrages qu'il a donnés depuis, & qui lui ont acquis une si haute réputation. Je ferois néanmoins tentée de croire, qu'il doit en partie cette continuité de gloire, dont il jouit, à la douce politesse de ses mœurs, à la sage uniformité de son caractere, qui ne s'est jamais démenti. Toute sa vie a été, pour ainsi dire, d'un même ton, & il s'est étudié à éviter ces choquantes dissonnances que tant de ses Confreres les Auteurs font remarquer dans leur conduite.

Poëme de Fontenoy.

Ce que je viens de dire me fournit, Madame, une heureuse transition pour vous parler de M. de Voltaire, & de sa piéce sur la Bataille de Fontenoy. On s'est trop hâté de critiquer ce Poëme, comme lui de le faire. Mais telle est la malignité des gens de Let-

tres, qu'ils saisissent avidement la premiere occasion de l'exercer. Ils semblent qu'ils soient à l'affut des fautes des grands Hommes, pour les relever avec un éclat indécent. Eh ! ne sçavent-ils pas que M. de Voltaire a la singuliere modestie de faire le Public juge de ses ébauches, & que ce n'est qu'après des corrections réiterées que ses Ouvrages atteignent une certaine perfection. Les autres Ecrivains, avant de rien produire au jour, consultent des gens de goût de leurs amis. M. de V. consulte le Public lui-même, & quand il a recueilli ses avis, il abrége, il allonge, il retranche, il ajoute, selon qu'il le juge à propos. Il eût donc été plus convenable d'attendre, pour le critiquer, que ce Poëte, si digne de nos ménagemens, eût mis la derniere main à son Poëme. Vous me direz peut-être, Madame, que sa conduite autorise celle de ses Censeurs, & que puisqu'il veut bien soumettre ses essais au jugement du Public, il doit sçavoir gré à ceux, qui en lui montrant ses défauts, n'ont été que les échos de ce public. Je conviendrois avec vous qu'il leur seroit redevable, si

leurs critiques avoient été justes & dans le ton de la bienséance. Mais en vérité je doute qu'il ait pû tirer quelque avantage de ces réflexions vagues & de ces railleries piquantes, auxquelles sa Piéce a donné lieu.

C'est donc maintenant qu'il faut juger M. de V. Les foibles nuages de l'envie & de la malignité sont dissipés. Mais je pense que dans l'état où il a mis son Poëme, il seroit difficile à la critique de s'y exercer avec quelque fondement. Je vous avoue que j'ai lû son Edition du Louvre avec une extrême satisfaction. Outre un grand nombre de très-beaux Vers, il a jetté dans toute sa Piéce un intérêt, un pathetique qui doit attendrir le cœur le moins sensible. J'ose même dire, qu'à quelques petits défauts près, qui ne deshonorent pas un Ouvrage de cette étendue, c'est un des meilleurs morceaux de Poësie, que nous ayons de lui. J'aurois seulement souhaité qu'il eût corrigé le désordre qu'on remarque toujours à la fin. Après ces vers, par exemple :

Leur génie est dompté ; l'Anglois est abattu,
Et la ferocité le cede à la vertu.

On croit naturellement que l'Action eſt finie : point du tout ; le combat recommence, & douze Vers après on trouve celui-ci :

C'en eſt fait & l'Anglois craint Louis & la mort.

Ce n'eſt pas aſſez ; le Poëte fait combattre encore les Dragons. On n'auroit maintenant preſque rien à lui reprocher, s'il eût mis dans ſes Vers autant d'ordre, que M. le Maréchal de Saxe en mit dans la diſpoſition de nos Troupes, le jour que ſe livra cette fameuſe bataille.

Je ne quitte point M. de Voltaire, Madame, que je ne vous aie dit avec ma franchiſe ordinaire ce que j'en penſe. Perſonne peut-être n'a une plus haute idée que moi de ce rare Ecrivain. Ce qui m'afflige, eſt de voir les eſprit partagés ſur l'étendue de ſes talens. Faut-il que ce qui devroit-être l'objet de nos hommages devienne celui de nos diſputes ? Les uns, en admirant la fécondité de ſa plume, en comdamnent l'inconſtance. Pour moi, je vous l'avoue, je n'ai pas la force de blâmer en lui cette avidité de

toute sorte de gloire; & comme il est le plus grand Poëte de nos jours, je me sens portée à l'excuser de vouloir être Historien, Philosophe, Géometre, Physicien, Tragique, Comique, Lyrique, Politique; enfin tout. Il n'y a que des ames foibles & timides qui traitent de folie la noble ambition qui dévoroit Alexandre, de conquérir toute la Terre. M. de V. est l'Alexandre de la Littérature; il se trouve trop resserré dans le Monde Poëtique; il est jaloux de mettre les autres Mondes à contribution, & de s'asservir toutes les Provinces du Parnasse. Ce projet d'une Monarchie Littéraire universelle ne peut du moins être enfanté que par un genie du premier ordre.

D'autres prétendent, que pour faire réussir ses œuvres, il employe des moyens inconnus aux grands Poëtes du siécle passé. Risque-t-il, selon eux, un ouvrage au Théâtre? il fait agir tous ses Partisans, il fait mouvoir tous les ressorts; il se donne plus de peines & de fatigues, que s'il s'agissoit de prévenir la chute d'un Empire, & il n'est question que d'empêcher la chute d'une Piéce. Je ne croirai jamais qu'un

homme d'un mérite ſi diſtingué s'abaiſſe à ces mépriſables reſſources de la médiocrité. Seroit-il naturel, que le manége d'un Pradon fût uni au talent d'un Corneille?

Des Critiques de mauvaiſe humeur dépouillent encore notre Poëte de ce qu'ils nomment invention & deſſein. Ils le jugent incapable de former ce qu'Horace appelle un tout raiſonnable. Ils publient que dépourvû du talent de faire, il a tout au plus celui de refaire, & qu'il r'habille aſſez heureuſement des Sujets traités avant lui. Ils citent ſur cela ſes meilleures Piéces de Théâtre, *Oedipe*, *Brutus*, *Mariane*, *la mort de Céſar*, *Zaïre*, qui eſt l'*Othello* des Anglois retourné, *l'Enfant prodigue* & *Mérope*, à côté deſquelles ils mettent malignement *Eriphile*, *Adelaïde*, *Artémire*, *Zulime*, *Samſon*, *Mahomet*, *La Princeſſe de Navarre*, *Le Temple de la gloire*, toutes Piéce tirées de ſon propre fonds. Mais *Alzire*, dont la texture lui appartient juſqu'à préſent, n'eſt-elle pas un ſujet *Vierge*, auſſi régulierement conſtruit que ceux qu'il s'eſt donné la peine de refondre? D'ailleurs, quand un beau ſujet a été manqué,

quelle manie avons-nous d'interdire à un Ecrivain la liberté de le mieux traiter ? Parce que nous avons déja une Tragédie de *Guſtave*, un Poëte, qui nous en donneroit une bonne, en ſeroit-il moins eſtimable ?

Ce que j'ai trouvé, Madame, de plus répréhenſible dans la Proſe, comdans la Poëſie de M. de Voltaire, eſt qu'il néglige un peu trop l'analogie des idées, & ce fil imperceptible, qui liant avec adreſſe les differentes parties d'un Ouvrage, en rend la lecture délicieuſe. Preſque tous ſes Vers, iſolés & détachés, tombent un à un. Je ne crois pas qu'il ſoit poſſible de faire autrement, quand on veut enfanter des Vers pompeux & ſonores. C'eſt pour cela que Racine éblouit moins que M. de V. Mais qu'il plaît à un homme de goût par ce ſtile aiſé, coulant & naturel, par cette harmonie des penſées plus néceſſaire encore que celle des mots, dont il n'eſt pas permis à tout le monde de ſentir le mérite !

Tantùm ſeries junctúraque pollent !

Du reſte M. de V. rachete bien

ce défaut par la vivacité de ſon coloris, par ſa noble indépendance des préjugés, & par la vigueur de ſon pinceau, qui néanmoins eſt ordinairement plus hardi que fort.

A l'égard du caractere de cet Auteur, je ne le connois pas aſſez, Madame, pour entreprendre de vous le dépeindre. J'ai ſeulement lû quelque part qu'Ariſtippe & Diogéne tour à tour, il recherchoit les plaiſirs, les goûtoit & les célébroit, s'en laſſoit & les frondoit; que par ſes familiarités avec les Grands il ſe dédommageoit de la gêne qu'il éprouvoit avec ſes égaux; qu'il étoit ſenſible ſans attachement, voluptueux ſans paſſions, ſociable ſans amis, ouvert ſans franchiſe, & quelquefois libéral ſans généroſité; qu'avec les perſonnes jalouſes de le connoître, il commençoit par la politeſſe, continuoit par la froideur, & finiſſoit par le dégoût; qu'il ne tenoit à rien par choix, & tenoit à tout par boutade. Je le crois modeſte, quoique Poëte. Il ſçait trop que la vanité, ce partage des petits eſprits, dégrade un génie ſupérieur. L'Auteur eſtimé eſt humble, même vis-à-vis des plus

mauvais Ecrivains; parce qu'il sent combien, malgré ses talens, il leur ressemble encore quelquefois.

Je suis, &c.

A Paris ce 10 Septembre 1745.

LETTRE III.

La Loüisiade.

LE Poëme héroïque de M. Piron, intitulé, *Essai d'un Chant de la Loüisiade*, étincelle, Madame, de quelques beautés qui donneroient de grandes espérances de l'Auteur, s'il commençoit sa carriére. Je n'attaquerai point ici le fonds de cette Piéce. Un célébre Critique * en a fait sentir la ridicule construction. D'ailleurs, Venus, Mars, Cupidon, Pallas, Junon; tout cet attirail de vieilles Divinités est maintenant proscrit de la bonne Poësie, & relegué dans l'ombre des Colléges. Je me borne à vous mettre sous les yeux les plus mauvais & les meilleurs Vers de ce Poëme.

* L'abbé *Desfontaines*, dans le neuvieme Tome de ses *Jugemens sur quelques Ouvrages Nouveaux*.

Mauvais Vers de la LOÜISIADE.

Ah ! ſi ſur cet ingrat *je ne fais un exemple!*
Plus d'offrandes bientôt, plus d'encens dans mon Temple :

. . . .

Là le fils de Junon, *Mars a*, ſous des lauriers.

. . . .

A de rians *objets* Vénus accoutumée
N'entend là que le bruit de la foudre allumée.

Il me ſemble que le ſecond vers demandoit dans le précédent de *riants concerts*, au lieu de *riant objets*.

De qui plus que de moi mérite-t'il la haine ?
Peut-être j'aimerois ſa valeur *plus qu'humaine*.

. . . .

Le feu, le ſang, la cendre, & tout droit violé
Tracent la route affreuſe où le char a volé.
Un *droit violé qui trace un route !*
Pour une *belle ardeur* prend *ſa raiſon troublée*.
Déja plus d'un guerrier *debout* & ſous les armes.

. . . .

O que d'illustres noms consacrés à la gloire!
Gravons-en quelques-uns au Temple de Mémoire.

. . . .

Disons de sa fureur *quelques* funestes coups.

. . . .

Elle en vain de son sang voyant rougir sa terre.

. . . .

Digne des *hauts honneurs*, où sa grande ame aspire,
Grammont *le premier* tombe & *le premier* expire;
Il fait ressouvenir que du Rhin, *le premier*,
Un Grammont vers Tholus, atteignant le rivage,
Le premier signala ce *merveilleux* passage.

. . . .

En faveur de la France, & de *son bien aimé*.

. . . .

D'un prodige si rare *& si peu naturel*.

. . . .

Justes Dieux! s'*écrie*-t'il, à quel terme fu-neste!

. . . .

Et les fleurs d'un *printems* [illegible] *vents* perſé-
cuté
Tombent, couvrent la terre *en moindr*
quantité.

. . . .

Mais rendue à ſoi-même, & *ſe conſultant*
mieux.

. . . .

Et *faute encor de voir* le bouclier divin.

. . . .

D'un geſte militaire appuyoit ce diſcours.

. . . .

D'une pareille ardeur *ayant sous* l'arme
épriſe.

. . . .

Ne quittent plus Louis *tout le tems* du
combat.

. . . .

Fut-il jamais du Ciel faveur *plus ſingu-*
liere ?

. . . .

Ne reſpirant *donc plus* que paix & que juſ-
tice ;

. . . .

Le fer, le plomp rapide, inviſible & mor-
tel ;

Fait aux Dieux infernaux, *de la terre un Autel.*

Chacun partage *après* ſa noble bienveillance,
L'humanité *ſuccede enſuite* à ſa vaillance.

Je ne crois pas qu'il y ait de lecteur aſſez indulgent pour pardonner à M. Piron ce que je viens de citer. Je vous fais grace, Madame, d'un grand nombre d'autres vers jettés dans le même moule. Il ſeroit cependant injuſte de prononcer ſur toute la piece d'après ces morceaux :

Malgré ſon fatras obſcur
Souvent Brébeuf étincelle ;
Un vers noble, quoique dur,
Peut s'offrir dans la Pucelle.

On rencontre auſſi dans la *Loüiſiade* quelques endroits dignes du plus grand Poëte.

Bons Vers de la LOÜISIADE.

Le Poëte peint Vénus arrivant avec Mars ſur les rives de l'Eſcaut,

Elle

Elle ne voit partout que cette pompe affreuſe
Qui charme, qui remue une ame belliqueuſe,
Qu'étendarts dechirés, que fer étincelant;
Et n'oſe ſur ces bords deſcendre qu'en tremblant.

Voici une belle peinture de l'Angleterre :

Deux reſſorts ſont mouvoir ſont triſte Citoyen,
La ſoif de notre ſang, & le mépris du ſien;
De cette horrible ſoif, difficile à s'éteindre,
Naît la temerité, qui rend le foible à craindre;
Qui cachant le péril, y tient lieu de valeur,
Et ſans faire un héros, fait ſouvent un vainqueur.

La valeur de nos Troupes eſt bien repréſentée dans ces vers :

Se font jour avec l'arme à Bayonne inventée,
Foulent d'un pied vainqueur la terre enſanglantée;
S'ouvrent mille chemins, & s'y précipitant
Portent de toutes parts la mort, en l'affrontant.

Je finis par ces deux vers ; qui m'ont paru mériter d'être comptés parmi les bons :

Sur les flots mutinés son bras s'eſt étendu :
L'Onde s'eſt aplanie, & l'Aquilon s'eſt tû.

Il n'en faut pas davantage, Madame, pour vous faire juger que M. Piron ſe fie trop à la féconde chaleur de ſa verve. S'il s'étoit accoûtumé de bonne heure à plier ſon fougueux enthouſiaſme aux loix d'un goût plus ſage & plus épuré, on ne l'accuſeroit pas d'excéder la juſte doſe d'imagination, qui convient aux Ouvrages de ce genre. Ce qui doit flatter l'Auteur, eſt qu'il y a aujourd'hui bien peu de Poëtes, à qui on puiſſe faire un reproche auſſi honorable. C'eſt cependant un défaut réel ; & l'imagination doit être menagée, même dans la Poëſie, dont elle eſt l'ame. On croiroit, en liſant M. P. qu'il ne ne ſçait pas encore diſtinguer un terme bas d'un mot noble, ni un vers dur d'un vers harmonieux. Peut-être eſt-ce la faute de la nature, qui lui aura tellement conformé l'organe de l'oüie, que tous ſes vers cha-

touillent délicieuſement ſon oreille. Quoi qu'il en ſoit, ſi ſa Poëſie étoit un tant ſoit peu moins dure, cet Auteur, ſi digne de notre eſtime par la force ſinguliére de ſes penſées & par l'enjouement intariſſable de ſa converſation, pourroit marcher à côté des grands Poëtes de nos jours. C'eſt le définir, que de lui appliquer ce qu'Horace dit de Lucilius :

Nempe incompoſito dixi pede currere verſus
Lucili, quis tam Lucili fautor inepte eſt
Ut non hoc fateatur ?

Ce *fautor inepte*, M. Piron l'a trouvé dans le *Contrôleur du Parnaſſe*, * qui ne s'eſt pas borné à un *Eſſai* d'éloge ſur cet *Eſſai de la Loüiſiade*. Il employe quatre-vingt-dix pages à exalter le mérite de cette Piéce. Il déclare courageuſement que la Palme eſt encore dûe cette année à l'Auteur, qui l'avoit déja remportée l'année derniere par ſon *Dithyrambe* ſur les Conquêtes & la Convaleſcence du Roi. Mais en verité M. P. ne doit

* Mauvais ouvrage periodique qui paroiſſoit alors.

guéres s'enorgueillir de cette Palme ; puiſque notre plus grand Poête, M. de Voltaire, a publié, ſelon le *Contrôleur*, un Ouvrage déteſtable :

A vaincre ſans rivaux, on triomphe ſans gloire.

La journée de Fontenoy ſeroit-elle bien glorieuſe pour les François, ſi les Anglois ne s'étoient défendus que mollement ?

A l'égard de la Piéce ſur la Convaleſcence & les Conquêtes du Roi, j'en demande pardon à M. Piron ; mais je ne ſoupçonnois ſeulement pas qu'il exiſtât un *Dithyrambe* dans le monde. Les louanges du *Contrôleur* ont piqué ma curioſité. Un de mes jeunes Auteurs m'a prêté ce rare morceau. Jugez de ſon mérite par le cas que les Grecs ſenſés faiſoient des *Dithyrambes*. Ce terrible mot qui m'avoit d'abord effrayée, eſt la plus petite choſe du monde, comme vous allez voir.

Les Poëſies *Dithyrambiques* étoient parmi les Anciens des Cantiques ou des Odes en l'honneur de Bacchus, appellé lui-même *Dithyrambe*, c'eſt-à-dire, *à deux portes* ; parce qu'il étoit

venu au monde par deux portes, le ventre de ſa mere Semelle & la cuiſſe de Jupiter. Les *Dithyrambes* étoient remplis de figures extrêmement ampoulées, de grands mots, & d'un ſens myſtérieux & embarraſſé, juſqu'à n'être pas entendu. » Les faiſeurs de *Dithyrambes*, dit Suidas, » ne parloient que de choſes relevées, » comme des Nuées & des Météores, » & en des termes compoſés & des » façons de s'exprimer nouvelles, hardies & extraordinaires. » L'embrouillement de leurs idées donna lieu au proverbe Grec : *cela s'entend moins qu'un Dithyrambe.*

Cependant ce genre de Poëſie fut eſtimé tant qu'il ſe contint dans les bornes des expreſſions raiſonnables; mais il fut généralement ſiffé, lorſque les Poëtes le pouſſerent à l'excès. Ariſtophane les appelloient des *Charlatans*; il prenoit plaiſir à former dans ſes Comédies des cadences Dithyrambiques de lambeaux tirés de Poëtes Lyriques. C'eſt pour les tourner en ridicule qu'il dit dans un endroit: *L'impetuoſité terrible des nuées obſcures & humides.* Je veux bien, Madame, vous épargner la citation Grecque.

C'eſt à l'imitation d'Ariſtophane que M. *Fagan*, pour berner nos Lyriques Modernes, fait dire à un Payſan dans ſa Comédie de *l'Heureux Retour*, le commencement d'une Ode qu'il a entendue. Du reſte le Scholiaſte du Poëte Grec déclare que les *Dithyrambes*, au jugement des Anciens, n'étoient faits que pour ruiner la bonne Poëſie. Ils croyoient du moins qu'ils n'étoient ſupportables que dans le vin. Philocore dit dans Athenée, que les Anciens ne chantoient point de *Dithyrambes* dans toutes leurs libations, mais ſeulement dans celles qu'ils faiſoient à Bacchus, & lorſqu'ils étoient yvres. Nous avons en effet des vers d'Archiloque, où il dit agréablement, *qu'il ſçait une jolie Chanſon Dithyrambique pour chanter, lorſque le vin lui aura foudroyé l'eſprit.* Le Poëte Epicharme ne veut pas non plus qu'il y ait de Dithyrambes pour les buveurs d'eau.

Puiſqu'on ne compoſoit des *Dithyrambes* qu'en l'honneur de Bacchus, je ne vois pas trop pourquoi M. Piron appelle de ce nom une Piéce conſacrée à célébrer les Conquêtes & la Convaleſcence de notre Monarque.

Nos anciens Poëtes François ont mieux connu la deſtination des *Dithyrambes*. Voulant honorer Jodelle leur confrere, ils lui amenerent un Bouc entouré de lierre, dont les cornes étoient dorées, ſuivant l'uſage des Anciens qui récompenſoient ainſi les Poëtes Tragiques. C'étoit à l'occaſion de la Tragédie de *Cléopâtre* par Jodelle, qu'on lui faiſoit ce ſingulier préſent. Cette cérémonie du Bouc fut célébrée par tous les Poëtes du tems, qui compoſerent à l'envi des *Dithyrambes*. Nous avons encore celui de Baïf, qui eſt la choſe du monde la plus curieuſe; en voici un couplet :

C'eſt ce dous Dieu qui nous pouſſe,
Eſprits de ſa fureur douce,
A reſſuſciter le joyeux myſtére
De ſes gayes Orgies
Par l'ignorance abolies.
O Pere Evien!
Bacche Dithyrambe,
Qui retiré de la ſouffreuſe flambe
Dedans l'Antre Nyſien,
Aux Nyſides tes Nourrices,
Par ton deux fois Pere,
Meurtrier de ta Mere,
Fut bâillé jadis à nourrir....

Dieu briſe ſoucy !
O Nictelien !
O Semelien !
Démon aime-dance ....
Yach, Evoë iach, ia, ha, &c.

Cet *Yach*, *Evoë*, *Jach* eſt le refrain de tous les couplets. Après cet échantillon du *Dithyrambe* de Baïf, je vais vous régaler, Madame, de deux ſtrophes de celui de M. Piron, qui m'ont paru des plus *Dithyrambiques*. Il dit en parlant du Génie :

Mais pourquoi l'évoquer d'entre les Coriphées
Qui ſur notre parnaſſe ont ſignalé leurs noms ?
La plaine lumineuſe & fertile en trophées,
Qu'aſſigna l'Urne Sainte aux mânes des Bourbons,
Ne peut raſſembler trop d'Orphées.

C'en eſt fait : du torrent un ſouffle a tari l'onde ;
Sa trace eſt diſparue, & le fleuve eſt reſté :
Fleuve, qui dans ſa courſe & brillante & féconde,
Conſervant à jamais toute ſa majeſté,
Ne finira qu'avec le monde.

Heureuſement pour M. Piron, il peut y avoir parmi nous des amateurs de *Dithyrambes*, comme du tems d'Ariſtophane, il ſe trouva un Poëte Comique nommé *Eupolis*, qui déploroit la corruption des eſprits de ſon ſiécle, parce qu'ils avoient plus de goût pour les vers laſcifs que pour les *Dithyrambes*. Cet *Eupolis* ſe noya, ſelon Suidas, dans un combat Naval à la guerre du Péloponneſe; ce qui occaſionna un decret du peuple d'Athénes, par lequel *il fut défendu aux Poëtes d'aller à la guerre.* Je ne crois pas qu'il faille porter un pareil decret en France. Nos Poëtes ſe contentent de chanter les héros, ſans les imiter. Il ſeroit peut-être plus utile d'en faire un qui les obligeât de ſe taire.

Voilà bien de l'érudition, Madame; paſſez-la moi pour aujourd'hui. Je tomberai rarement dans ce défaut: je ſuis en état de tenir parole, étant fort ignorante & fort pareſſeuſe. Vous goûterez peut-être davantage une Chanſon que je vous envoye du fameux *Regnard*, notre ſeul Poëte vraiment comique, après Moliere. Cette Chanſon, dont l'air eſt fort connu, eſt une eſpece de *Dithyrambe* en l'hon-

neur de Meſdemoiſelles *Loiſon*, qui ont fait tant de bruit dans le monde par les graces de leur perſonne & les agrémens de leur eſprit. On les appelloit dans leur ſociété, l'une *Doguine* & l'autre *Tontine* : celle-ci vit encore.

Pour la *Doguine*,
Qu'un autre ſe laiſſe enflamer ;
Si je n'avois point vû *Tontine*,
Je pourrois me laiſſer charmer
Par la *Doguine*.

Ou Brune ou Blonde
Tontine charme également ;
Et pour contenter tout le monde ;
Elle eſt alternativement
Ou Brune ou Blonde.

Sur ſon viſage
Mille petits trous pleins d'appas
Des Amours ſont le tendre ouvrage,
Sans compter ceux qu'on ne voit pas
Sur ſon viſage.

Sa belle bouche
Eſt pleine de ris & d'attraits :
Elle ne dit rien qui ne touche ;
L'Amour a choiſi pour Palais
Sa belle bouche.

Sa gorge ronde,
Eſt de marbre à ce que je croi ;
Car mortel encor dans le monde
N'a vû que des yeux de la foi
Sa gorge ronde.

Qu'elle eſt charmante,
Avec les accens de ſa voix !
Ou quand une corde touchante
Parle tendrement ſous ſes doigts,
Quelle eſt charmante !

Les couplets ſuivants ſont pour la *Doguine.*

De la *Doguine*,
Je veux célébrer les attraits,
Elle eſt digne ſœur de *Tontine* ;
Ami, verſe moi du vin frais
Pour la *Doguine.*

Qu'elle eſt aimable ;
Quand Bacchus la tient ſous ſes loix !
Mais bien qu'elle triomphe à table,
L'Amour ne perd rien de ſes droits :
Qu'elle eſt aimable !

Tous à la ronde,
Vuidons ce verre que voilà :
C'eſt à cette charmante Blonde :
Peut-être elle nous aimera
Tous à la ronde.

Il paroît par cette Chanſon que *Regnard* avoit beaucoup de goût pour *Tontine*. En effet, il en étoit eperduement amoureux ; & il l'auroit épouſée, ſi la mere eût voulu y conſentir. Mais elle avoit bien d'autres vûes ſur ſa fille, qui par ſa beauté & ſes qualités aimables pouvoit prétendre aux plus grands partis. L'hommage d'un homme tel que *Reghard*, devoit pour le moins la flatter autant que celui des Princes & des Marquis, dont il eſt parlé dans le couplet ſuivant, que notre Poëte fit encore pour elle.

Chez-vous, pour vous faire la cour,
Prince & Marquis ſe range ;
N'y pourrai-je point quelque jour
Voir le Prince d'Orange ?
Le Roi, pour finir nos malheurs,
Met la taxe par tête :
Mais vous la mettez ſur les cœurs ;
L'impôt eſt plus honnête.

A Paris ce 15 eptemb re 1745.

Je ſuis, &c.

LETTRE IV.

IL ſeroit à ſouhaiter, Madame, pour les Auteurs & pour les Comédiens, que les Tragédies & les Comédies des grands hommes du dernier ſiécle ne fuſſent pas devenues ſi communes par la voie de l'impreſſion. Quelle foule de ſpectateurs n'attireroient-elles pas encore tous les jours, ſur-tout ſi elles étoient jouées par les bons Acteurs ! Quel ſuccès auſſi ne pourroit pas ſe promettre un Poëte Dramatique devant des auditeurs, qui n'auroient qu'une légere teinture de ces chefs-d'œuvres par les repréſentations qu'ils en auroient vûes ! Mais on peut les lire, les étudier, les apprendre par cœur, les déclamer même chez ſoi, & s'épargner ainſi la peine de les aller entendre ailleurs, ce qui eſt bien fâcheux pour les Poëtes modernes. Si l'on donne une Piéce nouvelle, tout Paris y court, plein de la lecture de ces grands modéles qui l'ont rendu délicat & difficile; enſorte qu'il faut qu'un Auteur ait bien du talent pour ſe faire goûter aujourd'hui ſur le même Théâtre,

où les Corneilles & les Molieres ont paru avec tant d'éclat. Je me trompe peut-être, & je suppose dans les partisans de la scêne plus d'étude & de lumieres qu'il n'y en a réellement. En effet, par les applaudissemens que j'ai vû prodiguer à certaines Pieces, ne seroit-on pas en droit de penser que le commun du monde n'a qu'une foible connoissance de nos deux fameux Tragiques, & de nos deux inimitables Comiques.

Cette connoissance au reste, quand elle seroit plus étendue, bien loin de nuire, contribueroit, je crois, à la réputation de M. de Boissy, qui depuis longtems a consacré sa Muse aux jeux de Thalie. Si ses Piéces ne brillent pas toujours par la peinture fidelle de nos mœurs, & par l'expression des caracteres généraux, (ils sont peut-être épuisés) la forme en est si neuve, si variée, si ingénieuse, qu'elle doit nous rendre indulgens sur le fonds. Chez lui les portraits remplacent les tableaux, & les richesses de son esprit suppléent à l'indigence de la matiére. Son stile d'ailleurs est si pur, si élégant & si fleuri, son dialogue si vif, si léger & si délicat, qu'il

gagne infiniment à la lecture, écueil fatal de presque tous les Drames Modernes.

Je me suis confirmé, Madame, dans l'idée que j'avois déja de cet aimable Auteur, en lisant ses deux deux dernieres Comédies, *la Folie du jour* & *le Sage Etourdi*, toutes deux en vers ; la premiere en un Acte, & la seconde en trois. La Folie que M. de Boissy attaque, est celle de jouer la Comédie sur des Théâtres particuliers ; & cette Folie, qui étoit fort en vogue il y a quelques années, mais qui commençoit un peu à se passer, est devenue plus générale que jamais. Le fonds de cette petite Piéce est peu de chose.

La Sçêne se passe à la campagne chez une Marquise, où l'on doit jouer *le Comte d'Essex*. Les Acteurs principaux sont le Marquis de Vagnole, le Baron de Vagnole, fils aîné du Marquis, Léandre son cadet, le Chevalier Papillon, & Héloïse chargée du rôle de la *Ducheſſe*, niéce de Cidalise, qui devoit jouer *Elisabeth*. Le Marquis & Léandre ouvrent la Sçêne. Le pere surpris d'abord de trouver son fils chez la Marquise, l'en croit amoureux. Il

La folie du jour.

en eſt détrompé par Léandre, qui lui proteſte que l'attachement qu'il a pour elle, eſt de raiſon plutôt que de goût. Tant mieux, répond le pere :

J'en ſuis charmé pour vous
Un commerce galant eſt le meilleur de tous ;
C'eſt un lien tiſſu d'une légere ſoye,
Qui ſans vous attacher, vous ſerre doucement ;
Il tient toujours votre eſprit dans la joye,
Et n'empêche jamais votre établiſſement ;
Bien plus, il contribue à votre avancement ;
L'amitié du beau ſexe en eſt la bonne voie :
Qui le ſçait amuſer, eſt sûr de l'obtenir ;
On peut aller à tout, dès qu'on l'a pour ſon guide,
Et la fortune eſt douce, autant qu'elle eſt rapide,
Quand on la tient de la main du plaiſir.

Cependant le fils apprend à ſon pere qu'il adore une jeune perſonne renfermée dans un Couvent, qui n'étoit ſéparé que par un mur de l'Académie où il faiſoit ſes exercices : Qu'un jour par curioſité étant monté ſur ce mur, il avoit apperçû, parmi trente penſionnaires qui ſe prome-

noient, une entr'autres qui l'avoit regardé, & qui avoit auſſi fixé ſes regards: que dans l'eſpérance de la revoir, il avoit le lendemain regagné le mur, au bas duquel Héloïſe (c'eſt le nom de ſa Maîtreſſe) étoit juſtement aſſiſe; qu'ils avoient lié un entretien fort tendre, & ne s'étoient quittés qu'après s'être promis de s'écrire par le moyen d'un cordon; que ce bonheur n'avoit gueres duré; qu'on les avoit ſurpris le troiſiéme jour, & que depuis ce tems il n'avoit pû voir ſa chere Héloïſe. Cette Sçêne eſt interrompue par le Chevalier Papillon, qui entre en danſant & en chantant, & qui ſe plaint de la pareſſe de la Marquiſe, qui doit jouer un des principaux rôles. Elle arrive enfin. En attendant que les autres Acteurs viennent, Papillon les régale d'un Livre qu'il a compoſé pour l'inſtruction des jeunes gens de l'un & de l'autre Sexe: ce Livre a pour titre: *Le Dictionnaire du jour, où l'on trouve tous les mots, toutes les anecdotes & tous les uſages du jour, expliqués les uns par les autres: Dédié à la bonne Compagnie, & fait pour inſtruire ſingulierement tous les jeunes Marquis qui*

n'ont pas encore le bon ton. Il y a dans ce prétendu Livre de jolis portraits : tels que celui-ci :

Arténice qui prône, & par tout eſt prônée,
A les dons contraſtés qui donnent cette année
De la conſidération.
Elle eſt coquette avec décence ;
Médiſante, mais du bon ton ;
Et précieuſe avec aiſance :
Toujours fauſſe avec la nuance
Que demande l'occaſion,
Et quelquefois perfide avec précaution.
Elle a l'avantage commode
De plaire ſans attachement,
De s'attendrir ſans ſentiment ;
C'eſt la femme du jour, c'eſt la femme à la mode.

Papillon apprend à Léandre qu'il a fait préſent d'une copie de ſon Livre à Héloïſe une de leurs Actrices. A ce nom, Léandre interdit demande à la voir. Il ne doute pas que ce ne ſoit ſa belle du Couvent ; ſur quoi Papillon s'écrie :

D'une reconnoiſſance oh ! ceci nous menace,

Et je la vois venir déjà.
Ces vieux coups de Théâtres ont ſi mauvaiſe grace !
On les amene à force.

LA MARQUISE.

Ah ! que dites-vous là ?
Une reconnoiſſance eſt toujours à ſa place ;
Peut-on réuſſir ſans cela ?
Paris jamais ne s'en raſſaſiera.

Je ſçai bon gré à l'Auteur d'avoir un peu ridiculiſé ces éternelles reconnoiſſances, que j'ai toujours regardées comme la reſſource d'un génie médiocre. Il n'y en a pas une ſeule dans Racine, preſque point dans Corneille, encore moins dans Moliere. Ce n'eſt pas que je les condamne abſolument dans la Tragédie, quand la néceſſité du ſujet les exige, & qu'elles ſont bien amenées. Pour dans les Comédies, il étoit réſervé à notre ſiecle de les y voir employées avec tout le pathétique du Cothurne. Auſſi, graces à quelques Auteurs comiques à la mode, les traits de la triſte Melpoméne & de la riante Thalie ſont tellement confondus aujourd'hui, qu'il n'eſt plus poſſible de les diſtinguer.

Si ces Meſſieurs aiment tant les reconnoiſſances, que n'en font-ils dans le goût de celle de Strabon & de Cléanthis, du *Démocrite* de Regnard ?

Il ſe fait donc auſſi entre Héloïſe & Léandre une reconnoiſſance attendriſſante, où *mon cœur, mes yeux, mon ame, ma flamme, mes tranſports, mes ſens, mon étonnement*, le Couvent, le mur & le cordon ne ſont pas oubliés. Il faut avouer que cette Sçêne eſt très-comique. Un laquais vient annoncer que Cidaliſe a une migraine qui l'empêche de ſe rendre chez la Marquiſe. Mais elle envoye à ſa place Mademoiſelle Dumeſnil, qui apprend à la Troupe, que le Baron de Vagnole, qui devoit jouer *le Comte d'Eſſex*, eſt de ſon côté retenu par une affaire. Mais il paroît tout à coup en habit de Théâtre. Il raconte une avanture qui lui eſt arrivée à l'Arſenal, où il étoit allé pour repréſenter *le Comte d'Eſſex*, & où il avoit trouvé un autre Acteur nommé *la Paume*, qui s'étoit emparé de ſon rôle : ſur quoi la diſpute s'étant échauffée, ils avoient pris le parti de s'avancer tous deux en même-tems ſur la Sçêne, & de déclamer tour à tour : Que la Paume avoit

été applaudi, & que lui, pauvre Vagnole, avoit été ſifflé. Il ajoûte que pour comble de malheur, ſon pere l'a mandé chez la Marquiſe, pour lui faire épouſer Héloïſe, pour le marier, lui qui a une antipathie invincible pour le lien conjugal :

Madame, cette nuit je ſerai marié ;
Jngez ſi mon deſtin eſt digne de pitié.
Aujourd'hui des ſifflets ; & demain.... Sort funeſte !
Fait comme je le ſuis, vous devinez le reſte.

Vous ſentez, Madame, la plaiſanterie de ces vers, débités par le Comédien *Poiſſon.*

Cependant Léandre & Héloïſe craignent de ſe voir ſéparés pour jamais, & ſont juſtement allarmés du récit de Vagnole. Sur ces entrefaites arrive le pere, à qui Léandre demande Héloïſe en mariage ; ce qui embarraſſe beaucoup le Marquis, qui l'avoit promiſe à ſon aîné. Mais celui-ci la cede généreuſement à ſon frere. On remet *le Comte d'Eſſex* au lendemain, & l'on ne ſonge qu'à célébrer cet hymen. Voilà ce que l'Auteur a jugé à propos d'appeller *la Folie du*

jour. Elle a eu tout le ſuccès qu'il pouvoit raiſonnablement s'en promettre. La Piéce eſt terminée par un Ballet dans le goût de ceux qu'on a coutume de voir ſur le Théâtre François. M. de B. en plaiſante lui-même, & qui plus eſt, c'eſt dans la bouche de Mademoiſelle Dumeſnil qu'il met ſes railleries. La Comédie du *Sage étourdi*, dont je vous entretiendrai dans ma premiere Lettre, vous plaira davantage, & par le fonds & par le ſtile.

Dinias & Dercillide. Il me prend envie, avant de cacheter celle-ci, de vous parler d'un petit Roman de trente-trois pages, qu'on a publié, ſous le titre de *Fragment traduit du Grec d'Antonius Diogenes. Dinias & Dercillide* en ſont les Héros. C'eſt l'eſſai d'un jeune homme dans ce genre, de M. *le Seurre*, qui pendant que l'Opera Comique ſubſiſtoit, a contribué aux ſuccès de ce Théâtre, conjointement avec M. Favart. On ne doit point chercher dans *Dinias* ces grands coups romaneſques, ce bruyant aſſemblage d'avantures ſurprenantes, d'épiſodes tragiques, & de fictions hardies, que la ſage imagination de l'Auteur aban-

donne à des plumes célebres. Il a sçu tellement imiter la simplicité des Romans Grecs, qu'on croiroit le sien traduit en effet de cette langue sçavante, si depuis longtems l'on n'étoit revenu de ces sortes de supercheries.

Dinias, après avoir tenté inutilement de se faire aimer de *Dercillide*, quitte sa Patrie & s'embarque au hazard sur le premier Vaisseau. Il y rencontre une certaine Cidippe, Ephesienne aussi galante qu'aimable, qui jette les yeux sur lui, & le trouvant à son gré, met tout en œuvre pour s'en faire aimer. Celui-ci, toujours occupé de sa *Dercillide*, répond froidement aux agaceries de l'Ephesienne, qui lui raconte chemin faisant cette historiette, dont l'allégorie m'a paru ingénieuse. » Aglaë étoit insensible aux » charmes de l'amour ; son unique » plaisir étoit d'attraper des oiseaux. » Un jour qu'un jeune Berger la pres- » soit d'aimer, & qu'elle lui juroit de » n'en rien faire, elle entendit du » bruit dans ses filets. Venez, venez, » Tircis, dit elle, je ne sçai ce qui » vient de se prendre ; cela a des aîles » comme un oiseau, & la voix d'un » homme. Ah ! dit le Berger, à son

» arc & à ſes traits ne reconnoiſſez-
» vous pas l'Amour ? C'eſt moi-
» même, répond le petit Dieu ; ſe-
» courez-moi ; ſi je reſtois ainſi, toute
» la nature languiroit. Le Berger ſe
» baiſſe déja pour le dégager... Non,
» non, dit Aglaë, je m'en garderai
» bien ; je veux le mettre en cage ;
» c'eſt un petit perfide, dont il faut
» débarraſſer la terre. Mais, ô prodi-
» ge ! elle ne fait que tourner la tête,
» & ce n'eſt plus l'Amour, c'eſt une
» petite fille, les cheveux négligés,
» les yeux en larmes. Ah ! s'écrie
» Aglaë, l'Amour s'eſt enfui ; hélas,
» oui, dit la fauſſe petite fille, j'ai
» voulu le ſecourir ; mais le traître
» qu'il eſt m'a laiſſée à ſa place : je
» ſuis la Pitié, ne me refuſez pas vo-
» tre aſſiſtance. Le cœur de la Ber-
» gere s'attendrit ; elle la dégage, la
» prend dans ſes bras, eſſuye ſes lar-
» mes. L'Amour auſſi-tôt reprend ſa
» premiere forme : elle le repouſſe &
» veut s'enfuir ; il n'étoit plus tems,
» ſon cœur étoit déja tout en feu,
» & Tircis en profita. » Cidippe ne pouvant attendrir le cœur de *Dinias*, vouloit du moins par cette Fable lui inſpirer la pitié. De l'hu-

meur

meur dont l'Auteur la dépeint, elle s'en ſeroit contentée. Mais elle a beau faire, elle ne peut rien obtenir.

Le Vaiſſeau qui les portoit relâche dans l'Iſle de Délos. Tout le peuple accourt ſur le rivage, & demande à grands cris, ſi parmi les paſſagers il ne ſe trouvoit pas quelqu'un que l'Amour eût banni de ſa patrie. Le Prêtre d'Apollon, qui venoit de mourir, avoit ainſi deſigné ſon ſucceſſeur. *Dinias* ſe préſente, & ſe voit élevé avec ſurpriſe à cette haute dignité. Cet événement inattendu ne déconcerte pas les projets de l'amoureuſe *Cidippe*. L'Auteur la fait aller fort indécemment pendant la nuit dans un bois de myrthes, qui touchoit au Temple. Elle fait avertir *Dinias* qu'une inconnue a un ſecret important à lui révéler. Il arrive; en voyant l'Epheſienne, il dut bientôt deviner ce grand ſecret. Enfin, après bien des prieres de ſa part, très-humiliantes pour notre ſexe, *Dinias*, tout Grand-Prêtre qu'il eſt, lui accorde *par pitié* tout ce qu'elle demandoit. Auſſi-tôt après, elle retourne au port, où les Matelots n'atten-

doient que ſon retour, pour ſe remettre en Mer.

Pendánt ce tems, *Dercillide* touchée du deſeſpoir de ſon amant, ſe met auſſi ſur un Vaiſſeau, réſolue de le chercher. L'Auteur ne pouvoit ſe diſpenſer de faire arriver ce Vaiſſeau à Délos ; mais avant d'y aborder, il eſt aſſailli par une horrible tempête. *Dercillide* avec une Theſſalienne ſe jette dans la chalouppe, & ſe retire dans une grotte. Elle eſt aſſez ſurpriſe de la voir ornée de coquillages, & encore plus d'y trouver ſa ſtatue. Mais quel fut ſon étonnement & ſa douleur, lorſque jettant les yeux ſur une tombe de marbre, elle y lut cette Epitaphe : *Cy gît Dinias que les rigueurs de Dercillide ont fait mourir.* Dinias, qui jouiſſoit d'une parfaite ſanté, avoit fait d'avance conſtruire ſon mauſolée, & y avoit mis cette inſcription. La Theſſalienne arrache *Dercillide* de cet antre fatal. Elles s'acheminent vers le Temple d'Apollon : tout le monde s'aſſemble autour d'elles. Le Grand-Prêtre arrive lui-même. *Dercillide* s'offre à ſa vûe ; de ſon côté elle apperçoit *Dinias ;* ce qui occaſionne une reconnoiſſance des plus

tragiques, puiſque leur joye fut ſi vive, qu'ils expirerent en s'embraſſant. Voilà, je vous l'avoue, une terrible cataſtrophe. De ſi parfaits Amans méritoient bien que l'Auteur eût l'humanité de les faire vivre plus longtems enſemble.

M. *le Seurre* a fait imprimer à la ſuite de ſon Roman quelques Poëſies diverſes de ſa façon. Il s'eſt peint lui-même dans ſes vers, où l'on retrouve la douceur & la molle facilité de ſon caractere. Ces petites pieces ſont l'ouvrage d'une ame tranquille, qui n'eſt émuë par aucune paſſion violente, ni même agitée du démon de la Poëſie. Je ſuis fâchée que l'Auteur ait pouſſé ſon reſpect & ſa tendreſſe pour l'Abbé de Chaulieu, Madame Deshouliéres, & M. Greſſet, juſqu'à les copier quelquefois. Il y a malgré cela des morceaux qui font honneur à la muſe naiſſante de M. *le Seurre*. Jugez-en, Madame. J'ai choiſi une *Epître à Glycére*, où il l'invite à cultiver les Lettres. Je ſuis charmée que l'Auteur ne ſoit pas du nombre de ces hommes triſtes & jaloux, qui voudroient nous réduire aux nœuds & au fuſeau. Ecoutez ce qu'il dit à ſa Glycere:

Dans cet azile, où tu dois, ſolitaire,
Des aquilons attendre le retour,
Veux-tu ſçavoir, docte & belle Glycére,
Par quel moyen on abrége le jour?
Permets-le moi, j'y conduirai l'Amour;
Mieux que perſonne il ſaura te l'apprendre,
Mais puiſqu'enfin tu ne veux pas l'entendre,
Au Dieu du Pinde il faut faire ta cour.
Avec Virgile, au bord d'une onde pure,
Grave des vers ſur le tronc des ormeaux;
Aux laboureurs montre l'agriculture,
Ou de l'abeille ordonne les travaux.
Que la naïve & tendre Deshouliére,
A vos accords mêlant ſa voix légere,
Chante les fleurs, les oiſeaux, les ruiſſeaux.
Chaulieu la ſuit, & la Fare & Lucréce,
Sages charmans: avec la volupté
On voit près d'eux folatrer la ſageſſe,
Et du cahos ſortir la vérité.
Dieux quels accords! Les échos de la Thrace
Ont-ils jamais oüi rien de ſi doux?
Eſt-ce le Dieu qui préſide au Parnaſſe
Qui vient encore habiter parmi nous?
Rouſſeau, c'eſt toi ... viens ici prendre place,
Viens à côté du chantre de Henri:
Laiſſe expirer ta haine contre lui;
Voltaire, on vit Virgile ami d'Horace.
Le Pinde encore a d'autres demi-dieux
Dont tu pourras ſavourer les ouvrages;

Dans ſa légende, Amour au rang des Sages
A de ſa main écrit leurs noms fameux ;
Quinault, Gallus, la Fontaine, Tibulle,
Properce, Ovide, Anacréon, Catulle :
Mais, prends-y garde, Ovide eſt dangereux ;
De l'*Art d'aimer* penſe qu'il eſt le pere,
Livre hérétique, & qu'avec fondement
L'Amour a mis à l'*index* de Cythére :
Ce n'eſt que l'art de tromper en aimant.

Je finis par la petite Fable qui termine ces Poëſies diverſes.

L'ABEILLE ET L'ENFANT ;

FABLE.

VOlant du jaſmin à la roſe ;
Certaine Abeille exprimoit par hazard
Ce doux parfum dont ſe compoſe
Un miel plus pur que le nectar :
Un jeune enfant d'un pas rapide
Accourt, la ſuit de fleurs en fleurs ;
L'attrape enfin ; mais au lieu des douceurs
Dont le flattoit ſon eſpérance avide ;
Il ne trouva qu'un aiguillon perfide,
Dont le poiſon lui fit verſer des pleurs.
De cette courte allégorie
Il eſt aiſé de pénétrer le jour ;

Nous ſommes cet enfant, Sylvie ;
Et cette Abeille, c'eſt l'Amour.

Je me ſuis étendue ſur ce petit écrit, Madame, parce qu'il eſt peu connu, & que je l'ai jugé digne de l'être de vous. Le ſtile de l'Auteur, comme vous l'avez pû remarquer, ſoit en Proſe, ſoit en Vers, ne manque pas d'une certaine délicateſſe ; il deviendra parfait, s'il peut un jour raſſembler les qualités de l'*Abeille*.

Epigrame. Un Abbé de votre connoiſſance, Madame, s'eſt avifé de demander une place à l'Académie Royale des Inſcriptions & Belles-Lettres. Cette ſçavante Société qui tient ſes ſéances au Louvre, dans une ſalle contigue à celle où s'aſſemble l'Académie Françoiſe, n'a pas crû devoir exaucer les vœux du poſtulant. Un Poëte Epigrammatique en a pris occaſion de faire parler ainſi cette Académie, éclairée dans le choix de ſes Membres :

L'ignare Abbé qui me ſutine
Sollicite envain mes Docteurs.
Que ne va-t'il chez ma voiſine ?
Elle reçoit les plats Auteurs.

Je ſuis, &c.

A Paris ce 22 Septembre 1745.

LETTRE V.

JE viens de lire, Madame, dans le Mercure du mois de Septembre dernier, une *Diſſertation ſur les Poëmes de Meſſieurs Boileau, Adiſſon & de Voltaire*; c'eſt-à-dire, ſur l'Epitre du paſſage du Rhin, par Boileau; ſur la Campagne de 1704, par Adiſſon; & ſur la Bataille de Fontenoy, par M. de Voltaire. L'Auteur de cette Diſſertation paroît fort zelé pour la gloire de ce dernier Poëte, dont il met l'ouvrage au-deſſus des deux autres. Comme je ne ſçai pas l'Anglois, je ne puis décider s'il l'emporte effectivement ſur celui d'Adiſſon. Tout ce que je puis vous dire, c'eſt que les morceaux que le Diſſertateur en a rapportés, en donnent une magnifique idée. Quoi de plus noble & de plus heureux, par exemple, que le morceau ſuivant: « La Moſelle enfin paroît de loin, fleuve délicieux, » ſi la nature l'avoit fait couler loin du » parjure François; mais à préſent elle » eſt le prix de l'épée; les moiſſons de » ces bords ſont incertaines de leur » poſſeſſeur. Chaque vigne attend en-

Diſſertation ſur trois Poëmes

» core un Maître, & la Vendange » coule pour les coupes du Vain» queur. «

A l'égard de l'Epître de Boileau, elle ne peut entrer en parallele avec le Poëme de Fontenoy. Ce ſont deux Ouvrages d'un genre & d'un ton différent. Ce que j'oſe avancer (& je crois que M. de Voltaire en conviendra lui-même) c'eſt que dans notre Langue nous n'avons pas un plus beau morceau de Poëſie Epique, que les cent Vers ſérieux de cette Epitre, qui commencent par celui-ci :

Aux pieds du Mont Adulle entre mille roſeaux.

Je ſuis bien révoltée, Madame, du mépris que le Diſſertateur affecte pour ce grand homme. Il voudroit nous perſuader que Boileau ne mérite pas la haute réputation dont il jouit, & que c'étoit un verſificateur ordinaire. Je ſçai que cette façon de penſer ſi bizarre, lui eſt commune avec quelques petits Auteurs modernes, qui regardent comme un préjugé l'admiration que nos Peres nous ont tranſmiſe pour les Ouvrages de ce fameux Ecrivain. Mais pour confondre ces eſpé-

ces d'eſprits-forts littéraires ; qu'ils écoutent M. de Voltaire lui-même, qui en parle ſi noblement dans ſon *Temple du Goût.*

Là regnoit Deſpréaux, leur maître en l'art d'écrire,
Lui qu'arma la raiſon des traits de la Satire:
Qui donnant le précepte & l'exemple à la fois,
Fit fleurir d'Apollon les rigoureuſes Loix.

J'avouerai cependant, qu'il ſe rencontre dans Boileau quelques vers foibles, durs & proſaïques. Mais où n'y en a-t-il pas ? On en trouve dans Corneille, dans Racine même, dans Rouſſeau & dans M. de V. Le Poëte ſupérieur eſt celui qui fait un plus grand nombre de bons Vers que de méchans, & le Poëte médiocre, celui qui en produit plus de mauvais que de bons. Au reſte, le Diſſertateur eſt tombé dans le même défaut que le *Contrôleur.* Celui-ci rabaiſſe M. de V. pour élever ſon ami M. Piron ; celui-là dégrade Boileau pour exalter M. de Voltaire.

La ſeconde Comédie de M. de Boiſſy n'eſt pas tout-à-fait nouvelle, Madame. Elle avoit déja paru il y a trois ou quatre ans, mais en cinq Actes, & ſous le titre de l'*Indépendant.* Le Sage étourdi.

Sur le mauvais accueil qu'elle reçut alors du Public, l'Auteur jugea à propos de la retirer, bien différent de ces Poëtes Dramatiques, qui s'efforçant en vain de lutter contre la destinée, laissent traîner au Théâtre leurs Piéces foibles & languissantes, & au lieu de mourir courageusement en bonne compagnie, aiment mieux expirer quelques jours plus tard, abandonnés de tout le monde. M. de Boissy a ressuscité son défunt *Indépendant*, ou plutôt, par une espéce de métempsicose Poëtique, il l'a fait passer dans le *Sage Etourdi*; c'est l'ame d'un être ordinaire, qui anime après son trépas une tête couronnée. En effet, cette ancienne piéce, réduite en trois Actes, a été bien reçue du Parterre, qui l'a vûe avec plaisir regner pendant quelque tems sur la Scêne.

Le plan en est simple. Lucinde, niéce d'Eliante, est promise à Léandre, quoique l'un & l'autre redoutent cette union. Lucinde confie ses craintes à Marton sa Suivante, & lui laisse entrevoir que son cœur panche pour Eraste, ami de Léandre. Celui-ci de son côté aime éperdument la Tante, qui n'en sçait rien, & se soucie fort

peu de la Niéce. Il vient cependant lui apprendre avec douleur la concluſion de leur Hymen:

Je viens vous annoncer une grande nouvelle:
Nous ſerons mariés ce ſoir, Mademoiſelle.

Lucinde qui ne croyoit pas que l'inſtant fût ſi proche, en paroît allarmée. Ils conviennent tous deux de le reculer. Léandre ſe charge lui-même de demander un délai à la Tante, qui arrive fort à propos. Il lui déclare donc que Lucinde ſouhaite qu'on différe, & que lui-même a de fortes raiſons pour ne pas conclurre ſi-tôt. Il eſt près d'en inſtruire Eliante, à qui l'on vient annoncer une viſite, qui l'oblige de ſortir. Pendant ce tems Léandre s'informe de Frontin valet d'Eraſte, de ce que fait ſon Maître. Frontin lui dit qu'ils vont partir pour Paris. Léandre projette d'arrêter Eraſte, & fonde ſur lui les eſpérances de ſa rupture avec Lucinde. Ainſi finit le premier Acte.

Eliante revient renouer l'entretien avec Léandre. Cette Scêne eſt dialoguée avec tant d'eſprit, de fineſſe & de naturel, que je ne puis réſiſter à l'en-

vie de vous la mettre en partie sous les yeux :

ELIANTE.

J'ai saisi ce moment exprès pour vous entendre :
Dites-moi vos raisons, qu'il me tarde d'apprendre.

LEANDRE.

Vous l'exigez de moi, Madame, absolument.

ELIANTE.

Oui, j'attends votre aveu très-impatiemment ;
Parlez, nous voilà seuls.

LEANDRE.

Je vais parler, Madame.
Madame....

ELIANTE.

Eh bien, Monsieur ?

LEANDRE.

Excusez ; mais mon ame
Sent un effroi....

ELIANTE.

D'où vient ?

LEANDRE.

Ma foi, les plus hardis
Trembleroient, comme moi, dans le cas où je suis.

ELIANTE.

Raſſurez votre eſprit : dites, qui vous engage
A reculer l'inſtant de votre mariage ?
Auriez-vous de ma Niéce à vous plaindre ; entre nous ?

LEANDRE.

Non : mon cœur ne peut plus déguiſer avec vous :
Pour une autre en ſecret, Madame, je ſoupire.

ELIANTE.

Comment, vous en aimez une autre ! & pour le dire,
De votre Hymen, Monſieur, vous attendez le jour !

LEANDRE.

J'ai de tous mes efforts combattu mon amour ;
Mais j'ai pris pour le vaincre une inutile peine ;
Rien n'en peut triompher, ma réſiſtance eſt vaine :
Et je ſens qu'il s'accroît même dans ce moment.

ELIANTE.

Mais quel eſt donc l'objet de votre attachement ?

Trouvez bon, s'il vous plaît, que je vous interroge
Sur un sujet pareil :

LEANDRE.

Son nom fait son éloge.

ELIANTE.

Ce discours ne dit rien : cet objet si vanté
Surpasse-t-il Lucinde en esprit, en beauté ?
Sa personne en vertus est-elle plus brillante ?

LEANDRE.

Oüi, cent fois.

ELIANTE.

Nommez-la.

LEANDRE.

C'est...

ELIANTE.

Eh bien ! c'est ?

LEANDRE.

Sa tante.

ELIANTE.

Je n'ai pas entendu : comment avez-vous dit ?

LEANDRE.

C'est vous que j'aime :

ELIANTE.

Moi ?

LEANDRE.

Vous même ;

ELIANTE.

Votre esprit s'égare....

LEANDRE.

Non ; faut-il vous le redire encore ?
Oüi, Madame, c'eſt vous, vous ſeule que j'adore.

Eliante eſt fort ſurpriſe d'un pareil aveu, & le regarde comme un prétexte, pour rompre le mariage de ſa niéce. Léandre fait tous ſes efforts pour la perſuader de la ſincérité de ſes ſentimens, & lui fait valoir ſur-tout ſon diſcernement & ſa ſageſſe. C'eſt en effet dans ce choix que ſon *étourderie* paroît ſage. Eliante cependant ne fait que rire de l'extravagance de Léandre, & ſur ce qu'il lui demande ſa main, elle lui répond avec pitié :

Y ſongez-vous, Monſieur ? Vous êtes ridicule.

J'aime beaucoup le ton de confiance avec lequel Léandre lui dit :

Madame, c'eſt en vain que votre ame recule ;
Je vous conduirai là ; dans peu vous y viendrez.

ELIANTE.

En vérité !

LEANDRE.

D'honneur.

ELIANTE.

Mais...

LEANDRE.

Mais, vous m'aimerez ;
Je ne badine pas ; la choſe eſt très-réelle.

ELIANTE.

Je vous aimerai, moi ? la menace eſt nouvelle :

LEANDRE.

Vous m'aimerez, vous dis-je, oüi, malgré vos refus :
Il le faut ; je me ſuis arrangé là-deſſus.

Cette Scêne ſi jolie ſur le papier, a eu un ſuccès éclatant au Théâtre. Je vous y ai ſouhaitée bien des fois, Madame. Que vous auriez été enchantée du jeu vif & brillant de Grandval, & de l'intelligence pleine de nobleſſe & de graces, avec laquelle ſon aimable épouſe a rendu le rôle d'Eliante !

Après ces propos de petit Maître, Léandre dit à la Tante, qu'elle doit être tranquille ſur l'établiſſement de ſa niéce, à qui il a trouvé un mari, qui eſt Eraſte. Eliante traite tous ces arrangemens de chimères, & laiſſe le *Sage Etourdi* s'abandonner à ſes projets inſenſés. Eraſte arrive ; ſon ami lui fait entendre que ſa préſence eſt néceſſaire à ſon bonheur. Eraſte lui avoue que la raiſon qui le faiſoit partir pour Paris, étoit la crainte de trop aimer

Lucinde. Léandre apprend avec tranſport ce commencement de paſſion dans le cœur d'Eraſte, qui demeure fort ſurpris, que ſon ami lui conſeille de ſe livrer à cette ardeur naiſſante, & d'aimer tout-à-fait Lucinde. Là-deſſus Léandre lui découvre ſes ſentimens pour Eliante. Arrive Lucinde avec qui il laiſſe ſon ami aux priſes. Le caractére d'Eraſte eſt un goût décidé pour l'indépendance, & par conſéquent une forte averſion pour les chaînes de l'Hymen. Lucinde lui témoigne qu'elle eſt dans les mêmes diſpoſitions, & le prie de lui enſeigner les moyens de conſerver ſa liberté. Eraſte y conſent, & lui donne les premieres leçons d'indépendance. La paſſion du Maître pour l'Ecoliere augmente, & pour prévenir ſes progrès, il la quitte bruſquement.

Cette Sçêne qui termine le ſecond Acte, a paru peu intéreſſante & bien prolixe en comparaiſon de la chaleur & de la vivacité qui regnent dans tout le cours de la Piéce. Cette glace vient, je crois, des maximes communes que débite Eraſte ſur la Philoſophique indifférence, & des complimens doucereux qu'il fait à la belle Lucinde. Des

maximes & des complimens ; deux sources froides, où je conseille aux Poëtes Dramatiques de ne jamais puiser.

Oronte, pere de Léandre, se rend chez Eliante, sur une Lettre qu'il a reçue de son fils. Celui-ci lui refuse des éclaircissemens, disant qu'il ne peut lui parler qu'en présence d'Eliante même. Eraste a une nouvelle entrevue avec Lucinde, dont il devient éperduement amoureux. Il se jette à ses pieds, & lui demande sa main pour prix de sa tendresse. Léandre survient, & le surprend dans cette attitude qui l'enchante, puisqu'elle est la baze de son bonheur. Eliante arrive. Léandre fait appeller son pere, à qui il déclare sa passion pour cette aimable veuve. Le pere, comme vous pensez bien, approuve très-fort son fils. Il ne s'agit donc plus que du consentement d'Eliante. Elle le refuse, par la raison qu'elle veut voir sa niéce pourvûe. Eraste vient lui-même la demander, & l'obtient. La Tante n'a plus d'autres retranchemens que la décence, & le prétendu ridicule d'un second mariage. Enfin, pressée par le pere, par le fils, par Lucinde, par Eraste & par

Marton, elle conſent à tout. Léandre au comble de ſes vœux, s'applaudit de la réuſſite de ſes projets.

Vous y venez pourtant, en vain vous réſiſtiez :
Je vous l'avois bien dit, que vous m'épouſeriez.

On nous a donné, Madame, ſur le même Théâtre, deux petites Comédies, à la louange du Roi, qui ont été très-mal reçues du Public. La premiere portoit pour titre *l'Etranger*; & en effet, le principal Héros étoit un Anglois, ennemi de la Nation, qui ſe voyoit forcé d'admirer notre auguſte Monarque. Cet Ouvrage eſt d'un jeune Abbé qu'on appelle *Bonnet de Chemilin*. Quoique ſa Piéce ſoit abſolument mauvaiſe, les Connoiſſeurs n'ont pas laiſſé d'y entrevoir une certaine facilité dans la verſification, qui leur fait eſpérer, qu'il pourra ſe venger un jour des inſultes du Parterre. La ſeconde étoit intitulée *les Souhaits*, par M. *Dubois*, ancien Commiſſaire au Châtelet. Quelques Comédiens, amis de l'Auteur, comptoient beaucoup ſur le ſuccès de ſon œuvre comique. Le Public a été aſſez impoli pour en juger autrement que ces Meſſieurs.

Tout ce que j'en ai retenu, eſt que Thémis, qui d'une main tenoit une balance & de l'autre un glaive, écoutoit *les Souhaits* des Mortels qui venoient la conſulter. Un jeune Berger poltron lui demandoit la bravoure en partage, afin d'aller ſervir le Roi en Flandre. La Déeſſe le frappoit de ſon glaive ſur l'épaule, & tout-à-coup il étoit transformé en un Céſar. Thémis inſpirant du courage parut bien extravagante ; c'eſt comme ſi Mars s'aviſoit d'inſpirer la juſtice.

Je ſuis, &c.

A Paris, ce 5 Octobre 1745.

LETTRE VI.

Les Fêtes de Polymnie.

SI le Siécle de Louis XIV a été, Madame, le Siécle du génie & des talens, vous conviendrez que le nôtre eſt celui de l'eſprit. Jamais peut-être les Auteurs n'en ont tant montré. Qu'ils ſont heureux, pour la plûpart, de n'avoir que de l'eſprit ! Ils peuvent l'exercer tour à tour dans des genres oppoſés avec un ſuccès égal ; c'eſt en quelque ſorte un inſtrument univerſel propre à fabriquer toutes ſortes d'ou-

vrages. Auſſi voyons-nous qu'il leur eſt indifférent de faire des Tragédies, des Comédies, des Hiſtoires, des Romans, ou des Opéra. Que je plains le ſort de ceux que la nature favoriſe d'un talent unique ! Il eſt preſque toujours acheté aux dépens des autres. Le Génie s'attache ordinairement à un ſeul objet; l'eſprit embraſſe tout. Si j'oſois, je comparerois le premier à un homme qui n'eſt jamais ſorti de ſa patrie, & le ſecond à un voyageur qui a viſité d'un œil curieux toutes les contrées, & qui en a rapporté une notion légere du caractére & des mœurs des peuples différens qu'il a vûs ſur ſon paſſage. Je regrette tous les jours que Virgile & Tite-Live n'ayent pas été des gens d'eſprit. Le Poëte, outre ſes Eclogues, ſes Georgiques & ſon Eneïde, nous eût laiſſé quelque belle Hiſtoire, quelque Roman intéreſſant; & l'Hiſtorien n'eût pas manqué de tranſmettre à la poſtérité au moins un volume de Vers de ſa façon. Sans aller chercher des exemples ſi éloignés, les Racines, les Molieres, les Corneilles & les la Fontaines, qu'on nous vante avec tant d'emphaſe, qu'ont ils fait de ſi digne de notre admiration ? Nés

avec du génie à la vérité, mais pour une ſeule choſe, ils ont été toute leur vie peſamment renfermés dans les bornes reſſerrées de leurs talens. Ils n'ont jamais pû rompre les entraves qui les retenoient, & quand il leur eſt arrivé par hazard de s'échapper de leur priſon, ils ont eu lieu de s'en repentir, & y ſont rentrés auſſi-tôt, pour n'en ſortir jamais.

Monſieur de *Cahuſac* eſt aſſurément un homme d'eſprit, & de beaucoup d'eſprit. Sçavez-vous, Madame, qu'il a déja fait deux Tragédies, deux Comédies, un Roman, & en dernier lieu un Ballet des *Fêtes de Polymnie*, qu'on joue actuellement à l'Opéra? Ces Fêtes conſiſtent en trois Sujets, tirés, l'un de la Fable, l'autre de l'Hiſtoire, & le troiſiéme de la Féerie. Le mariage d'Alcide avec Hebé a été choiſi par l'Auteur préférablement à tant de beaux ſujets, que le pays des fictions pouvoit lui fournir. On a été un peu ſurpris de voir le rôle d'Alcide rempli par notre divine Haute-contre. Le Public n'a pû ſuppoſer que cet Acteur fût capable d'aucun des incroyables travaux d'Hercule. Hebé dans cet Acte vante beaucoup la félicité des Immortels.

Nous ne connoiſſons que l'empire
De la plus douce volupté ;
Jamais le cœur n'eſt arrêté
Que par le plaiſir qu'il deſire.

Il ſeroit ſingulier qu'il fût arrêté par le plaiſir qu'il ne déſireroit pas. Hebé dit encore :

Nos momens ſont dignes d'envie,
Et nous n'avons point d'envieux.

Bien des Poëtes peuvent ſe flatter de jouir de la derniere partie de ce bonheur, du moins par rapport à leurs talens.

Seleucus cédant Stratonice à Antiochus ſon fils, pour lui ſauver la vie, forme la ſeconde entrée de ce Ballet. Il faut que M. de Cahuſac ait eu de fortes raiſons pour s'attacher à ce fait ſi connu, déja traité ſur tous les Théâtres. Le champ de l'Hiſtoire eſt ſi vaſte, qu'il pouvoit aſſurément y glaner à ſon aiſe, & trouver un ſujet moins triſte & moins uſé. Je m'imagine que l'Auteur en a ſenti lui-même la trivialité : ſans cela en auroit-il bruſqué le dénouement ?

La Féerie nous repréſente Argelie amoureuſe de Zimès fils d'Orgiade, perſécuté par la Fée Alcine, qui pour

l'éloigner de ſa Maîtreſſe, lui avoit inſpiré le goût de la Chaſſe & de la Guerre. Orgiade craint qu'Argelie ne ſe dégoûte d'un Amant ſi ſauvage & ſi féroce. Celle-ci la raſſure :

J'ai toujours vû Zimès comme un autre moi-même ;
J'ai ſçû ſon nom avant le mien ;
Tout vous aſſure que je l'aime ;
Mon cœur vole au-devant du ſien.

Le moyen de ne pas aimer un homme dont *on a ſçû le nom avant le ſien ?*

Zimès arrive ſur le Théâtre entouré d'une bande de Chaſſeurs ; & après avoir fait un vacarme horrible, il prend le parti de s'endormir. Argelie vient avec une foule de Nymphes. Elle s'écrie en le regardant :

Un objet qu'on adore
Devient plus cher encore
Lorſqu'il eſt en proye au *malheur.*

Cependant Zimès n'eſt en proye qu'au ſommeil. C'eſt apparemment, ſelon M. de Cahuſac, un *malheur* que de dormir. Qu'il y a d'Auteurs qui ſont des *malheureux !*

Les chants & les danſes des Nymphes réveillent Zimès, fort ſurpris de ſe

ſe trouver *en ſi gentil bercail.* Il voit Argelie, l'adore & tombe à ſes genoux. C'eſt où ſa maîtreſſe l'attendoit; le Deſtin ayant déclaré, que pour qu'elle fût heureuſe, il falloit que Zimès inſpirât & reſſentît un amour véritable; que ſa tendreſſe rendroit vaines toutes les méchancetés de la Fée Alcine. Zimès renonce aux exercices de la Guerre & de la Chaſſe; il dépouille ſa férocité aux pieds d'Argelie, qu'il épouſe.

L'Auteur a hazardé dans ce dernier Acte une maxime, qu'il ſeroit à craindre que les jeunes gens de l'un & de l'autre Sexe ne priſſent trop à la Lettre:

Il ne faut point d'art pour aimer,
Et toujours il en faut pour plaire.

Il en faut peut-être pour plaire ſur la Sçêne Lyrique. Encore faut-il que l'art ſoit bien caché. Mais pour plaire dans le monde, nous ne voyons pas que les hommes & les femmes qui l'employent le plus, y réuſſiſſent le mieux. Plaire eſt un don, & non une acquiſition. C'eſt pour cela que je n'ai jamais goûté tous ces Livres d'une métaphyſique fauſſe & rafinée, qui promettent d'enſeigner *les moyens de*

plaire. Ces choſes-là ne s'apprennent point : elles ſe perfectionnent tout au plus. C'eſt comme ſi l'on s'aviſoit d'enſeigner *les moyens d'être un grand Poëte Lyrique.*

N'admirez-vous pas, Madame, cette belle expreſſion que M. de Cahuſac met dans la bouche de Zimès ?

. Mon cœur flétri par la triſteſſe
Me ſemble environné ſans ceſſe
Des abîmes d'un vuide affreux.

Il pouvoit dire avec autant d'élégance *des vuides d'un abîme affreux.* Quoi qu'il en ſoit, je crains qu'aux repréſentations de ſes trois petits Poëmes, l'Auteur ne ſe plaigne à ſon tour d'être *environné des abîmes d'un vuide affreux.*

Je trouve cependant une rigueur exceſſive dans le jugement qu'on a porté de ce Ballet. La Fable a paru trop froide, l'Hiſtoire trop triſte, & la Féerie trop bizarre à quelques perſonnes, qui prétendent encore que ce ſeroit beaucoup louer les paroles, que de dire qu'elles ſont médiocres. Pour moi, je ſuis perſuadée, que M. de Cahuſac eſt bien réſolu d'étudier ce genre & le petit nombre des bons modéles que nous en avons ; il a cru devoir

commencer par s'y eſſayer : c'eſt un arrangement aſſez commun ſur le Parnaſſe.

A l'égard de la Muſique, qui eſt du célébre Rameau, on ne peut nier qu'il n'y ait de très-belles choſes. La Symphonie ſurtout eſt admirable. Le premier Acte a été généralement applaudi. C'eſt dommage que l'Auteur ait trop prodigué les Chœurs dans ce Ballet. On en a compté juſqu'à vingt-deux. Je vous avoue qu'à la premiere repréſentation j'avois les oreilles étourdies de tout ce fracas de Muſique. Heureuſement qu'on en a ſupprimé depuis. M. Rameau prouve tous les jours l'injuſtice de cette petite Epigramme, qu'on fit il y a quelques années contre lui :

Oüi, ſi le difficile eſt beau,
C'eſt un grand homme que Rameau.
Mais ſi le beau par avanture
N'étoit que la ſimple nature,
Dont l'art doit être le tableau,
Le petit homme que Rameau !

Il y a tant de jolis airs, tant de morceaux touchans & ſublimes dans ſon dernier Opéra, qu'ils ſuffiroient ſeuls pour lui acquérir le titre de grand Muſicien. J'aurois cependant voulu

qu'il eût encore un peu plus réſiſté à l'envie de faire briller ſon ſçavoir. Il me ſemble que l'érudition devroit être bannie de la Muſique, comme elle l'eſt de la Poëſie & de tous les Arts agréables.

Apologie des Fêtes Polymnie.

Il a déja paru une critique de cet Opéra, intitulée : *Lettre de M. le Baron de.... ou Apologie des Fêtes de Polymnie. A M. l'Abbé Desfontaines.* Ce petit écrit, où il y a tout au plus deux ou trois plaiſanteries paſſables, eſt d'une plume incertaine. Mais quel qu'en ſoit l'Auteur, on ne lui pardonne pas ſa mal-adreſſe d'avoir compris dans ſes railleries MM. de Voltaire & Rameau. M. Cahuſac ne peut qu'être très-flatté de ſe trouver en auſſi bonne compagnie. Je ne crois pas non plus qu'il ſoit offenſé des odieuſes perſonalités, ſémées dans cette brocure. Elles rejailliſſent entiérement ſur le *Baron*. Quelque choſe qu'on diſe de ce nouveau Ballet, je trouve que le Poëte & le Muſicien, chacun de leur côté, ont parfaitement rempli l'attente du Public.

Le Théâtre Lyrique, comme vous le ſçavez, Madame, a perdu ſon Pa-

triarche en la perſonne de l'Abbé *Pellegrin*. Il eſt mort le cinq du mois de Septembre dernier, âgé de quatre-vingt-deux ans. On n'a pas rendu aſſez de juſtice à ce ſecond Ecrivain. Il n'étoit aſſurément pas ſans mérite, & nous avons de lui des morceaux, tels que l'Opéra de *Jephté*, la Tragédie de *Pelopée* & la Comédie du *Nouveau Monde*, qui feroient honneur à certains Auteurs d'aujourd'hui, qui jouiſſent, on ne ſçait trop à quel titre, d'une grande réputation d'eſprit. Mais le blâme & la louange ne ſont pas toujours équitablement diſtribués dans ce ſiécle. L'Abbé Pellegrin étoit né malheureuſement ſans fortune; ce qui le mit dans la néceſſité de multiplier les fruits de ſon travail. On jugea avec raiſon, qu'un homme qui faiſoit tant de Vers, n'en pouvoit guères faire de bons. Une choſe encore qui a pû contribuer au décri où il étoit tombé, fut ſa négligence ſur ſon extérieur. Il étoit bien éloigné du *Luxus Eruditus*, dont parle Petrone: ou plutôt, on l'auroit pris, à le voir, pour un véritable *Erudit*, quoiqu'il ne fût rien moins que ſçavant. De plus, la nature lui avoit re-

Mort de l'Abbé Pellegrin.

fuſé l'avantage méchanique de s'exprimer avec facilité, & ſa langue ſervoit fort mal ſes idées : défaut eſſentiel vis-à-vis des trois quarts des gens du monde. Nos beaux-eſprits à la mode ont bien ſenti qu'il falloit ſe diſtinguer par cet endroit. Auſſi ſont-il preſque tous brillants, légers, ſubtils & déciſifs dans la converſation. Du reſte, notre Abbé étoit plein de droiture & de mœurs, d'une candeur & d'une ſimplicité, admirables dans un homme de ſa profeſſion.

Je ſçai bien mauvais gré à l'Auteur des *Jugemens ſur quelques Ouvrages nouveaux*, d'avoir inſeré dans ſes Feuilles une Epitaphe de cet Auteur, qui ne fait pas plus d'honneur à l'eſprit du Poëte vivant qui l'a rimée, qu'à la mémoire du Poëte défunt qu'elle avilit. Ce n'eſt qu'une paraphraſe languiſſante de ces deux Vers ſi connus :

Le matin Catholique, & le ſoir idolâtre,
Il dîne de l'Autel & ſoupe du Théâtre.

Ou devroit plutôt mettre ſur ſa tombe, ce que M. de Voltaire veut qu'on grave ſur celle de preſque tous les gens de Lettres :

Cy gît au bord de l'hyppocréne
Un mortel longtems abuſé :
Pour vivre *pauvre & mépriſé*
Il ſe donna bien de la peine.

En effet,

Il ſouffrit le mépris qui ſuit la pauvreté.

Comme dit encore M. de V. dans ſa *Mérope*. Mais il n'eſt pas donné à tous les Poëtes

De jouir comme lui d'une heureuſe opulence,
Et par droit de conquête & par droit de naiſſance.

Un Philoſophe aimable, d'un eſprit fin & délicat, rempli de connoiſſances & de goût, qui voyoit tous les jours l'Abbé Pellegrin, lui a compoſé une Epitaphe plus honorable :

Prêtre, Poëte & Provençal,
Avec une plume féconde,
N'avoit ni fait, ni dit de mal :
Tel fut l'Auteur du *Nouveau Monde*.

Je trouve ces vers d'autant plus juſtes, qu'ils renferment en quelque ſorte l'Abbé Pellegrin tout entier ;

ſon caractere de Prêtre, ſa profeſſion de Poëte, ſa Patrie, la fécondité de ſa Muſe, la bonté de ſon cœur, & le meilleur ouvrage que nous ayons de lui.

J'ai rencontré quelques perſonnes qui dépouillent l'Abbé Pellegrin de la gloire d'avoir fait la Comédie du *Nouveau Monde*. La raiſon qu'ils en apportent, eſt qu'il n'eſt pas poſſible, ſelon eux, qu'un homme qui a enfanté des millions de vers déteſtables, ſoit l'Auteur d'une Piece auſſi ingénieuſe, écrite d'un ſtile ſi pur & ſi léger. Mais rien, je crois, n'eſt moins ſûr que cette façon de juger. Car enfin, c'eſt comme ſi l'on prétendoit que M. de Cahuſac n'eſt pas le pere de *Zéneïde*, parce qu'il a fait *Pharamond*, *Warwick*, *l'Algérien*, *Grigri*, & *les Fêtes de Polymnie* ? Que penſeroit-on d'un homme qui ſoutiendroit ſérieuſement que *le Glorieux* & *le Philoſophe Marié* ne peuvent être de M. Deſtouches, parce que ce grand Auteur a fait d'autres pieces, bien éloignées du ton de ces deux excellentes Comédies ? Ne me prendroit-on pas pour une extravagante, ſi j'allois avancer que l'Abbé *Albus* n'a pu pro-

duire *Abenſaïd*, quelque médiocre que ſoit cette Tragédie, parce qu'auparavant il avoit étourdi ſon Libraire de hurlemens Elegiaques, & que depuis il ne fait plus rien. Vous ſentez bien, Madame, que je pourrois m'étendre dans le même goût ſur tous les Auteurs, & remonter même juſqu'à ceux du dernier ſiécle. Mais en verité j'ai honte de relever un raiſonnement ſi pitoyable. J'aimerois autant qu'on s'avisât de dire, que le Roi de Suéde Charles XII ne gagna point la bataille de *Narva*, parce qu'il perdit celle de *Pultova*.

Je ſuis, &c.

A Paris ce 16 Octobre 1745.

LETTRE VII.

L'Académie Françoiſe devient, Madame, d'une étonnante ſévérité. Voudroit-elle réparer ſon indulgence paſſée ? Elle a refuſé de couronner cette année les Pieces de Vers qui lui ont été préſentées ſur *La perfection des Jardins, ſous le regne de* Poëme.

Louis XIV, ſujet propoſé. Il ne m'appartient pas de pénétrer les motifs d'une Compagnie ſi reſpectable. Mais il me ſemble que l'intention des Fondateurs des Prix a été, qu'on les accordât aux moins mauvaiſes Pieces. Du moins l'Académie elle-même a-t'elle par ſes jugemens accoutumé le Public à le croire ainſi. Si elle attendoit qu'on lui offrît d'excellens morceaux de Proſe & de Poëſie, les prix s'accumuleroient trop ; & il pourroit bien ſe faire qu'elle fût vingt ans ſans en donner un ſeul.

M. *Linant*, * ceint déja d'une triple couronne Académique, s'eſt donc vû fruſtré du fleuron qu'il ſe flattoit d'y ajouter Il a néanmoins jugé digne du Public le Poëme que l'Académie a trouvé indigne d'elle, & apparemment de l'Auteur. Je puis me tromper ; mais je crois que ce cadet ne le cede en rien à ſes heureux aînés. C'eſt le même goût de verſification, la même exactitude, la même tournure. Le Poëte fait parler la Nymphe de la Seine aux autres Nymphes qui

* Il mourut en 1749, le 11 Décembre, âgé de 45 ans. C'étoit un très-médiocre eſprit, qui avoit un peu de goût.

l'entourent. Elle leur décrit les beaux lieux que ſon onde embellit. En général toute fiction eſt froide; & des peintures vrayes, fortes, riantes & naturelles plairont toujours beaucoup plus que ces prolixes diſcours qu'on met dans la bouche d'un Dieu, d'une Déeſſe ou d'une Nymphe. On prétend qu'un des Académiciens a deviné l'Auteur à la lecture du Poëme, & s'eſt écrié: *Ah, toujours des fictions!* Malgré ce petit défaut, qui n'en eſt pas un aux yeux de quelques Lecteurs, il y a des Vers heureux dans cet ouvrage, tels que ceux-ci:

Superbe Euphrate admis en des jardins pompeux
Qu'une Reine autrefois ſçut aprocher des Cieux;
Tibre encore aujourd'hui fier d'avoir vû votre onde
Arroſer les Palais des Souverains du monde;
Vous n'avez point coulé dans des lieux ſi charmans.

L'art de la Greffe ma paru ingénieuſement exprimé par le Poëte, qui rappelle à ce ſujet les amours de

Vertumne & de Pomone ; & qui fait honneur au célébre *la Quintinie*, de la perfection de cet art :

Sa main enrichiſſant nos plaines fortunées,
Forme entre vos ſujets de nouveaux hymenées ;
Pour un fruit étranger prodigue de ſes biens,
Ce Pere adopte un fils plus heureux que les ſiens.

Enfin l'Auteur fait une charmante peinture du Jardin des Thuileries,

Où l'heureux Citoyen, même au ſein de Paris,
Conduit la liberté, la décence & les Ris :
Lieux dont ont ſent le charme à chaque inſtant renaître,
Et qui ſemblent toujours redemander leur Maître.

La pierre inanimée en ces lieux eſt vivante ;
Elle agit, elle penſe aux yeux du Spectateur
Trompé par les efforts du ciſeau Créateur.

M. Linant a par devers lui des ſuc-

cès qui doivent le conſoler de ſa petite diſgrace. Quand de quatre Batailles un Général d'Armée en gagne trois, ſa gloire eſt hors d'atteinte. Doit-il être piqué d'un refus, que les deux plus beaux eſprits de notre Siecle, MM. de Fontenelle & Voltaire, ont autrefois eſſuyé? Il eſt d'ailleurs trop raiſonnable pour fonder ſa réputation ſur ces bagatelles. On va jouer inceſſamment une Tragédie de ſa façon, intitulée *Alzaïde*. C'eſt à cette époque qu'il rapportera lui-même un jour ſes premiers ſuccès littéraires, ſi ſa Piéce a le bonheur de réuſſir. On peut prédire d'avance qu'elle ſera écrite avec beaucoup de ſageſſe. Mais la correction nuit ſouvent à la chaleur, & des Vers aſſez bien faits ne ſont pas toujours de beaux Vers.

Dans le tems que M. Linant travailloit pour le prix de Poëſie, ſon éleve, âgé de dix-ſept ans, M. de Chaſteldom, fils de M. Hébert, Ancien Introducteur des Ambaſſadeurs, compoſoit pour le prix de Proſe. Le Diſciple n'a pas été plus heureux que le Maître. Vous avez lû ſon Diſcours dans les feuilles de M. l'Abbé Desfon- La Ducheſſe de Vindé-ro.

taines. Il avoit fait auparavant un petit Roman de cent pages, dont il a distribué les exemplaires à ſes amis, ſans permettre qu'il en parût un ſeul dans le Public. C'eſt une Nouvelle Eſpagnole, dont l'Héroine eſt *la Ducheſſe de Mondéro*, enlevée par des Maures qui avoient tué ſon mari. Devenue Eſclave de *Muſaïm* leur chef, à qui elle avoit inſpiré le plus violent amour, elle ne peut voir qu'avec horreur la paſſion d'un homme qu'elle croyoit l'aſſaſſin de ſon époux. Elle en fut détrompée dans la ſuite. Il a plu à l'Auteur de donner à la Ducheſſe une confidente, que ni les larmes, ni les promeſſes, ni les préſens du Maure ne peuvent corrompre. De pareilles ſuivantes ne ſe trouvent que dans des Romans. Cependant la perſévérance & le reſpect de Muſaïm le font eſtimer de la Ducheſſe. C'eſt déja beaucoup pour un homme qu'elle haïſſoit mortellement; mais elle ſe flattoit de ne point paſſer les bornes de l'eſtime. Dans ces circonſtances, elle reçoit une lettre d'un oncle qu'elle avoit en Eſpagne. Il lui mandoit que dans quinze jours il iroit à la tête de trente Eſpagnols la délivrer. Son projet échoua; il fut pris

lui-même en débarquant à Tunis, & vendu à *Malès*, dont la maiſon touchoit celle de Muſaïm. Ce Malès avoit apperçu la Ducheſſe, & comme il avoit du crédit à la Cour, il étoit venu à bout d'y faire appeller ſon rival, afin de pouvoir déclarer librement ſa paſſion pendant ſon abſence. C'étoit un Maure qui rempliſſoit parfaitement l'idée qu'on s'en forme communément; brutal, impérieux & capable des dernieres violences. Son caractere contraſte parfaitement avec celui du tendre & reſpectueux Muſaïm. Jugez ſi un pareil amant dut plaire à la Ducheſſe. Il ne ſervit qu'à faire redoubler ſon eſtime pour Muſaïm. *Malès* employa toutes les ruſes imaginables pour venir à ſon but, juſqu'à feindre qu'il vouloit ſe faire Chrétien. Il envoye même ſon eſclave l'annoncer à la Ducheſſe. Quelle fut la ſurpriſe de celle-ci, de voir un oncle qu'elle aimoit, & qu'elle croyoit perdu! Elle rejetta cependant les offres dont il étoit chargé. Muſaïm revient, & informé des deſſeins de *Malès*, il eut lieu de s'appercevoir que ſi la Ducheſſe ne l'aimoit pas encore autant qu'il le ſouhaitoit, du moins elle

n'avoit pas pour lui le même éloignement que pour *Malès*. Sa passion augmenta peu à peu, & elle ne s'apperçut de ses progrès que dans l'instant qu'elle alloit perdre son amant. Une femme de la Cour le sollicitoit depuis longtems de l'épouser. Comme elle avoit un grand crédit auprès du Roi, l'ambition conseilloit à Musaïm d'accepter sa main. Rebuté d'ailleurs des résistances de sa captive, il étoit près de se décider, lorsque la Duchesse qui avoit pénétré ses desseins, tomba dans une langueur qui fit désespérer de ses jours. Musaïm la vint voir. » A sa vue, dit l'Auteur, les transports de son amante reprirent avec » violence: Tu m'es donc infidelle, perfide, s'écria-t'elle; retire-toi promptement; accorde-moi au moins cette » grace au moment de ma mort. Musaïm frappé d'un tel aveu & penetré » d'une vive reconnoissance, lui dit: » Non, je ne vous ai jamais été infidelle, belle Chrétienne; quelles » preuves en voulez-vous à l'instant » même? Je vous fais le sacrifice de » tous les honneurs & de l'espérance » même d'un trône. Plus le sacrifice » est grand, plus il est digne de vous;

» toute ambition diſparoît ; tout inté-
» rêt propre ceſſe, dès que vous ſouf-
» frez que je vous aime ; c'eſt à vous
» à reconnoître un amour ſi pur & ſi
» conſtant. » Elle le reconnut en effet, puiſqu'elle conſentit à l'épouſer. Il ne manquoit au bonheur de la Ducheſſe que de voir ſon mari Chrétien. Il lui donna cette ſatisfaction. Ils paſſerent en Eſpagne, où ils vécurent heureux avec l'Oncle, qui y étoit déja retourné.

Il y a dans ce petit Roman de l'imagination, de l'intérêt, & même aſſez de ſtile pour une plume auſſi peu exercée que celle d'un écrivain de dix-ſept ans. Il a fait l'hommage de ce coup d'eſſai à Madame la Comteſſe d'*Obrien*, Dame d'Honneur de la Reine d'Eſpagne. Son Epître dédicatoire eſt bien tournée. Tous ceux qui ont le bonheur de connoître Madame d'*Obrien*, ſouſcrivent aux éloges délicats que le jeune Romancier lui donne.

Un Anonyme vient de publier une Eclogue à la louange de Mademoiſelle *Clairon*, célebre Actrice du Théâtre François. Il ne la loue que ſur ſon rôle

La Bergere enchantée. Eclogue.

d'*Ariane ;* comme si c'étoit le seul qu'elle jouât avec applaudissement. Le Poëte feint qu'une Bergere a passé dix jours à Paris ; qu'elle a été à la Comédie, où elle a admiré le jeu noble & touchant de Mademoiselle Clairon dans la Tragédie d'*Ariane* de Thomas Corneille ; que revenue au village, elle raconte à son amant les merveilles Théâtrales dont ses yeux ont été témoins. Pour vous donner une idée de la Poësie de cette Eclogue, je n'en citerai que ces deux vers, modéles de tous les autres :

Elle avoit l'air divin, le port majestueux,
Le cœur noble, sensible & des plus généreux.

Il eût été plus naturel & plus flatteur pour Mademoiselle Clairon que notre Poëte Bucolique eût introduit, au lieu de la Bergere, un galant Pasteur, qui enchanté de cette aimable Actrice, eût renoncé pour elle à la vie champêtre & à sa Maîtresse. Mais apparemment qu'il n'a pas voulu se donner un rival ; car il se déclare dans un *Envoi* passionément épris des charmes de son Héroïne. S'il n'en est pas plus favorisé que des Muses, il m'a tout l'air d'être aussi malheureux

à Cithére que ſur le Parnaſſe.

Je connois une jolie Piece de vers ſur les talens de la même Actrice. Jugez-en, Madame, par cet échantillon :

Eleve de Cypris, ſouveraine maitreſſe
Dans l'art de peindre un ſentiment,
Dieux ! qu'elle exprime fortement
Et la fureur & la tendreſſe
De nos fatales paſſions !
On reſſent ſes afflictions ;
On éprouve ſa joie, on partage ſes craintes ;
Enfin, avec mille douceurs,
A ſes diſgraces, à ſes plaintes
Nous payons un tribut de pleurs :
Heureux ! quand ces tragiques feintes
N'ont point ſçû porter en nos cœurs
De trop véritables atteintes !
Pourquoi faut-il, hélas, que ces dons ſi charmans
Qui nous enchantent dans l'Actrice,
Nous faſſent ſoupçonner l'amante d'artifice,
Et douter de tous ſes ſermens !

. . . . . .

Je conſens que toujours une forme nouvelle,
Adorable Clairon, releve tes appas ;
Pourvû que tu me ſois fidelle,
Et que ton cœur ne change pas.

M. l'Abbé *Pérau* vient de faire préſent au Public d'une compilation ſous le titre de *Recueil A.* Il compte ſans doute nous donner ſucceſſivement tou-

Recueil A.

tes les lettres de l'Alphabet. Je souhaite qu'il trouve assez de piéces rares & curieuses, pour en former vingt-quatre recüeils. Il y en a dans celui-ci que tout le monde connoît. Ce que j'y ai lû avec plaisir est la réponse de M. l'Abbé de Caumartin au Discours de M. l'Evêque de Noyon, le jour que ce dernier fut reçû à l'Académie Françoise. Les louanges fines & délicates ont cet inconvénient, qu'elles présentent quelquefois à l'esprit deux sens opposés, & que la malignité du Lecteur ne manque jamais de saisir celui qui est desavantageux. La Réponse de l'Abbé de Caumartin est dans ce goût. Chaque louange qu'il donne au Prélat, est un trait de satyre ingénieusement enveloppé. Tout le monde sçait que cet Evêque de Noyon, Clermont-Tonnerre, homme d'ailleurs de beaucoup d'esprit & de sçavoir, s'étoit rendu ridiculement célébre par son faste bruyant, par le galimathias de ses Sermons, par la singuliarité de ses Mandemens & de ses Lettres Pastorales, par la puérilité de ses Antithéses & par l'enflure de ses expressions. Sa vanité éclatoit jusque dans la Chaire d'humilité, où il n'apostrophoit jamais ses Auditeurs que du nom de

Canaille Chrétienne. Au reſte ce que l'Abbé de Caumartin fit à l'égard de M. de Noyon, un ſçavant Prélat de nos jours a eu le courage de le faire, mais ſans équivoque, à la reception d'un des derniers Académiciens, a qui il a reproché apoſtoliquement ſes petites Brochures, ſes Piéces de la Foire & des Marionettes.

Le morceau le plus curieux de ce *Recüeil A*, eſt le *Mémoire au ſujet des Pairs, préſenté en 1716. à S. A. R. Monſeigneur le Duc d'Orléans, alors Régent du Royaume.* On y voit l'origine obſcure de pluſieurs grandes Maiſons de France.

Ce *Recüeil* eſt terminé par une bien mauvaiſe plaiſanterie. Il s'agit d'un plan d'Opera qu'on propoſe d'exécuter ſous le titre des *Supplices*, dont la premiere entrée ſeroit les *Pendus*, la ſeconde les *Ecartelés*, & la troiſiéme les *Brulés.* C'eſt à l'Orphée de nos jours qu'on offre ce Balet Tragico-galant à mettre en muſique, & l'on fait entendre que ces trois Sujets conviennent parfaitement au caractére de ſon génie. Quelle pitoyable ſatire contre un homme qui ſçait ſi bien exprimer le ſublime des idées, le pathé-

tique des paſſions, & la délicateſſe des ſentimens!

A Paris ce 24 Octobre 1745. Je ſuis, &c.

LETTRE VIII.

Penelope

LA petite troupe des Comédiens François s'eſt diſtinguée, Madame, pendant l'abſence de leurs camarades occupés à Fontainebleau. Ils ont remis au Théâtre un ouvrage peu vanté, que le Public a cependant vû avec plaiſir. C'eſt la Tragédie de *Penelope*, par l'Abbé *Geneſt*, de l'Académie Francoiſe, mort en 1719. Cette Piece qui fut jouée pour la premiere fois ſur le Théâtre de Guénégaud en Janvier 1684, n'eut alors que huit repréſentations. Elle eut plus de ſuccès dans la repriſe de 1703, & davantage encore en 1722. Enfin elle vient d'être extrêmement goûtée; ce qui me feroit croire qu'il en eſt en quelque ſorte des Pieces de Théâtre comme des familles. Les unes, après avoir eu des commencemens foibles & obſcurs, s'élevent avec le tems à une fortune brillante; tandis que les autres qui

ont paru d'abord avec éclat, tombent inſenſiblement dans le mépris & dans l'oubli. Que de Tragédies aujourd'hui ignorées, qui ont fait l'admiration de nos ancêtres !

Le ſujet de *Penelope* eſt tiré de l'Odyſſée d'Homere: preuve nouvelle qu'un beau Poëme Epique peut fournir mille actions, aiſées à ajuſter au Théâtre. Il n'y a que *la Henriade*, où je crois qu'il ſeroit difficile à un Poëte Dramatique de trouver la matiére d'une Tragédie ; à moins qu'il ne voulût prendre le maſſacre de la ſaint Barthelemi. On trouve dans celle de l'Abbé Geneſt le gout de la belle & ſimple antiquité. Il ne s'eſt preſque pas écarté de la Fable connue d'Ulyſſe. C'eſt dommage que les deux premiers Actes ſoient languiſſants. *Penelope* s'y plaint de ſon funeſte ſort ; elle craint Antinoüs, & Eurymaque Roi de Samos. Le premier en veut à ſa couronne & l'autre à ſa main. Elle n'eſt pas moins inquiéte du voyage de ſon fils Télémaque, qu'elle a envoyé à la recherche d'Ulyſſe. On vient annoncer aux deux Tyrans, que ce jeune Prince eſt de retour ; ce qui les étonne beaucoup, après les meſures qu'ils avoient priſes pour le faire

périr dans le Port. Il entre ; & surpris de trouver une Garde étrangere dans son Palais, il parle fiérement aux Usurpateurs. Je suis fâchée qu'il gâte un peu ses beaux sentimens par l'amour qu'il porte à Iphise, fille d'Eurymaque. On pouvoit supprimer ce personnage, sans faire tort au fond de la Piéce. Il ne sert qu'à affoiblir l'action principale, & à rendre Télémaque moins digne de son pere. Rien n'est plus froid qu'un amour subalterne dans une Tragédie. Penelope apprend de son fils que le bruit qui avoit couru de la mort de son Epoux, est partout confirmé.

L'interêt commence au troisiéme Acte. Ulysse, après vingt ans d'absence, revoit sa chere Ithaque. Sauvé d'un naufrage qu'il vient d'essuyer proche de l'Isle de Corcyre, désarmé, sans secours, il n'ose se découvrir à personne. Il apperçoit Eumée, son ancient confident, à qui il demande des nouvelles de sa femme, de son fils, & de la situation de son Royaume. Eumée, qui ne le reconnoît pas, lui raconte les malheurs qui ont affligé sa patrie, au rang desquels il met la mort d'Ulisse son cher Maître. Celui-ci, après avoir éprouvé son zele &

sa fidélité, lui dit d'ouvrir les yeux. Eumée tombe à ses pieds ; ce qui forme une reconnoissance très-touchante. Ulysse cependant lui ordonne de cacher son arrivée à sa femme & à son fils, de peur que leurs transports ne le découvrent aux Tyrans, qu'il veut combattre, avant de revoir ces tendres objets de son amour. Télémaque survient ; on lui dit que son pere est vivant ; qu'il est dans l'Isle de Corcyre, & qu'il doit débarquer au plutôt en Ithaque. Le pere est enchanté de la joie que fait éclater son fils à cette nouvelle ; il est prêt à l'embrasser : il s'arrête, & se retire avec Eumée.

Télémaque annonce à sa mere le retour prochain d'Ulysse ; elle veut voir l'Etranger ; mais on lui fait entendre qu'il a de fortes raisons pour se tenir caché. Il vient retrouver le fils, & dans la crainte que Penelope ne soit forcée d'épouser Eurymaque, il lui déclare qu'il est tems d'agir ; qu'il le secondera dans son entreprise, & qu'il est prêt à verser tout son sang pour lui & pour sa mere. Télémaque frappé de tant de générosité, fait paroître à son tour le même courage. Le pere ne peut

plus tenir contre la douceur de voir tant de vertu dans ſon fils; il ſe jette dans ſes bras, & ſe découvre à lui ; ce qui fait la reconnoiſſance du quatriéme Acte, mais foible & moins frappante que la premiere.

Dans le cinquiéme, Penelope veut abſolument parler à l'Etranger, & l'interroger ſur le deſtin de ſon mari. Eumée va le chercher, & l'amene malgré lui. Rien n'eſt ſi attendriſſant que cette entrevue. Quoique le ſpectateur ait déja vu deux reconnoiſſances, il ne peut s'empêcher d'applaudir à celle-ci ; elle eſt faite de main de maître. Quand l'Etranger paroît, Penelope lui adreſſe ainſi la parole :

Ulyſſe eſt donc vivant ? ſuis-je en ſon ſouvenir ?
Vous parloit-il de moi ? quand doit-il revenir ?
Me cachant qu'il vivoit, étoit-ce ſon envie
Que mes longues douleurs terminaſſent ma vie ?
Ne m'aime-t-il donc plus ?

ULYSSE.

Ah, jamais votre époux

Ne pouvoit rien aimer, n'aimera rien que vous.
Vivez, & d'un amour ſi parfait, ſi fidelle,
Voyez-le confirmer la durée immortelle.

PENELOPE.

Dieux ! qu'eſt-ce que j'entends ! quelle touchante voix !
Ulyſſe... c'eſt ainſi qu'il parloit autrefois.
Quel doux charme s'oppoſe à ma douleur extrême !
Plus je regarde, plus... ah, Seigneur, c'eſt vous-même !

ULYSSE.

Oui, Madame, c'eſt moi ; c'eſt cet époux heureux
De qui l'éloignement vous coûte tant de vœux.

PENELOPE.

Je doute d'un bonheur que je ne puis comprendre.
Eſt-il bien vrai ? mes yeux craignent de ſe méprendre :
Oui, c'eſt vous ; & mon cœur vous avoit reconnu.
Mais, hélas, mon eſprit par l'erreur prévenu,

Et mes pleurs répandus comme un épais
nuage,
De mes regards troublés m'avoient ôté l'u-
ſage.
Ulyſſe!....

ULYSSE.

Penelope!....

PENEL,

O favorable jour!

Pour bien juger, Madame, de l'effet de cette reconnoiſſance, il faut avoir vû Mlle Clairon, qui l'a rendue avec une vivacité, une expreſſion & une vérité inimitables. L'étonnement, la crainte, la joie & les juſtes gradations de ces differens ſentimens; tout étoit peint, tout parloit dans ſes regards éloquens. J'ai entendu dire à pluſieurs perſonnes, que la célebre le Couvreur n'auroit pas mieux joué cette ſçêne. Mlle Clairon fait tous les jours des progrès ſenſibles dans l'art de la déclamation. Je ne ſerois pas étonnée qu'elle parvint à égaler les plus fameuſes Actrices, ſi elle pouvoit prendre ſur elle de moins forcer ſa voix, & de modérer la fréquence de ſes ſoupirs monotones.

Eurymaque & Antinoüs ſont défaits par Ulyſſe, qui reſte paiſible poſſeſſeur de ſon Royaume & de ſa femme. Eurymaque en fuyant à Samos, périt ſur la mer. Le récit de cette victoire a beaucoup plû dans la bouche de M. *Roſely*,* jeune Comédien, qui donne de grandes eſpérances. Les applaudiſſemens redoublés du Parterre lui ont témoigné la ſatisfaction avec laquelle on l'a vû s'acquitter du rôle de Télémaque. Il eſt à préſumer qu'ils ne ſerviront qu'à l'encourager. L'intelligence de M. *de la Noüe*, qui a joué le perſonnage d'Ulyſſe, n'a pas moins réuni les ſuffrages; enſorte que c'eſt à Mlle Clairon & à ces deux Acteurs que la piece doit en partie ſa brillante réuſſite.

Le grand Evêque de Meaux, M. Boſſuet, qui a écrit contre le Théâtre, trouvoit cette Tragédie de Penelope ſi remplie de ſentimens de vertu, qu'il témoigna qu'il ne balanceroit pas à tolérer, ni même à approuver les ſpectacles, ſi l'on y donnoit toujours des Pieces auſſi épurées. En jugeant ainſi, le docte Prélat n'avoit en vûe que le fond de

* Il eſt mort le 11 Décembre de l'année derniere 1750, extrêmement regretté.

cette Tragédie ; car il étoit trop connoisseur pour l'admirer du côté du stile. A l'exception de deux ou trois endroits, elle est très-mal écrite d'un bout à l'autre. La versification, si vous voulez, est assez coulante ; mais lâche, foible & prosaïque. Connoissez-vous, par exemple, deux vers aussi plats que ceux-ci :

Mais enfin vous devez me laisser en repos,
Et faire célébrer ces fêtes à Samos.

Je crains bien que le succès de cette Piéce ne fournisse un nouvel argument aux mauvais Auteurs, qui prétendent que le langage pur & élégant, le stile noble & correct, & la beauté des vers sont inutiles sur le Théâtre. Il est vrai que notre Parterre a singulierement dégéneré. Il n'y a pas douze ans qu'il sifloit encore des expressions basses, des solécismes, & les vers à la Brébeuf : aujourd'hui il pardonne tout en faveur du touchant. Au reste, je lui passe son indulgence pour les Pieces anciennes, telles que celle-ci ; mais je lui recommande les nouvelles.

Outre la foiblesse du stile, les caracteres d'Eurymaque & d'Antinoüs sont totalement manqués.

En général on néglige de peindre avec force les Tyrans des Tragédies, & de donner des motifs raiſonnables de leur barbarie ; ils ſont preſque tous extravagans, & bizarrement cruels. A l'égard de la multiplicité des reconnoiſſances que quelques perſonnes ont blâmées dans Penelope, comme elles ſortent du ſujet, je me garderai de les condamner. N'eſt-il pas naturel & même néceſſaire, qu'Ulyſſe, abſent depuis tant d'années, ſe faſſe reconnoître à ſon fidelle Eumée, à ſon fils, & à ſa femme ?

Des Auteurs, jaloux de la gloire de M. de Voltaire, ont prétendu qu'il y avoit beaucoup de rapport entre cette Tragédie & ſa *Mérope*. Mais à quelle Piece celle-ci ne reſſemble-t-elle pas ? Il faut convenir que les deux Tragédies ſont dégagées des ridiculités d'un amour Romaneſque. Dans Penelope, l'Auteur fait briller le vertueux attachement d'une chaſte épouſe pour ſon mari. Dans Mérope, la tendreſſe d'une mere pour ſon fils paroît dans tout ſon jour. Il y a auſſi dans l'une & l'autre piece un Etranger que les deux Héroïnes deſirent d'entretenir. Mais en

vérité de si légers rapports méritent-ils la peine d'être saisis?

Un reproche plus grave que j'ai entendu faire au Poëte moderne, est qu'il avoit dérobé plusieurs vers à l'Abbé Genest. J'ai lû exprès les deux Pieces, & je vous assure que je n'y ai pas découvert la moindre trace de ressemblance à cet égard, si ce n'est une pensée commune aux deux Auteurs, mais si differente par l'expression, qu'on ne peut soupçonner M. de Voltaire d'en avoir eu connoissance. Penelope dit en parlant de l'Etranger.

Ah ciel, gardons qu'on ne l'outrage.
Sur des bords étrangers Ulysse sans appui
Peut-être en même état se rencontre aujourd'hui.

Pour vous faire sentir la difference des stiles, écoutez Merope:

Tendons à sa jeunesse une main bienfaisante;
C'est un infortuné que le ciel me présente.
Il suffit qu'il soit homme, & qu'il soit malheureux.

Mon fils peut éprouver un ſort plus rigoureux.
Il me rappelle Egiſte ; Egiſte eſt de ſon âge :
Peut-être, comme lui, de rivage en rivage,
Inconnu, fugitif, & par tout rebuté,
Il ſouffre le mépris qui ſuit la pauvreté.

Je pardonnerois à tous les Poëtes d'être plagiaires dans le même goût.

La Tarentule.

On nous a donné auſſi pendant le voyage de Fontainebleau une Piece nouvelle, en un Acte, en Proſe, qui n'a ſurvêcu que d'un jour à celui de ſa naiſſance. Elle avoit pour titre : *la Tarentule.* Auriez-vous jamais crû, Madame, que ce petit animal du Royaume de Naples, dont on ne guérit la piquûre qu'à force de Danſe & de Muſique, pût devenir le ſujet d'une Comédie. Il s'agiſſoit dans celle-ci de deux Amans, qui ne pouvant ſe voir en liberté, feignoient d'être piqués de la Tarentule. Un joueur de violon, érigé en Medecin, déclaroit au pere de la belle qu'il falloit la marier au jeune homme ; ſans quoi ils couroient riſque de mourir

l'un & l'autre. Le bon homme y consentoit. Il y avoit en verité sur cette piquûre des plaisanteries très-plattes & très-indécentes. La Piece n'étoit cependant pas absolument mal écrite ; les premieres scênes surtout promettoient quelque chose. L'Auteur n'a pas jugé à propos de se faire connoître. Il se tient toujours derriere le rideau. Je ne crois pas que la curiosité de le lever puisse prendre à qui que ce soit.

Epître d'un Medecin.

Vous ressouvenez-vous, Madame, d'un Livre Italien que nous avons lû autrefois ensemble, intitulé : *le Medecin Poete, ou la Medecine en Prose & en Vers, avec une satyre contre ceux qui trouvent mauvais que les Médecins fassent des vers.* On ne sçauroit assurément leur interdire la Poësie. Puisqu'Apollon le Dieu des vers se fait honneur d'être Medecin, n'est-il pas juste que par reconnoissance les Medecins fassent des vers ? C'est ce qui m'autorise à vous envoyer une Epître d'un disciple d'Esculape, sur une maladie qu'il a essuyée dans sa jeunesse. Vous serez enchantée de la gayeté qu'il a sçû répandre sur le sujet du monde le plus triste.

N'en ſoyez point étonnée : ces Meſſieurs là ſont accoûtumés à traiter cavalierement la Mort, avec laquelle ils ſe familiariſent tous les jours.

C'eſt à la ſeule Mort que je ſuis redevable
D'avoir recouvré ma ſanté.
Peut-être prendrez-vous ceci pour une Fable ?
La Mort n'a pas coûtume d'être ſi charitable :
J'en conviens : cependant, graces à ſa bonté,
Vous me voyez reſſuſcité.
Apprenez, cher ami, le myſtere incroyable
Qui dérobe ma tête à ſa ſévérité.
Ce monſtre pourſuivant ſa fatale tournée
S'aviſa de paſſer chez moi.
Il y trouva la fiévre accompagnée
De tous les maux qu'elle traîne après ſoi.
J'étois dans un grand deſarroi,
Pâle, défait, la face décharnée,
Les yeux éteints, enfin prêt à partir.
Un Moine à mon chevet tâchoit de me reſoudre
A lui donner lieu de m'abſoudre
Par un ſincere repentir.
Je contentois ſon zéle, & d'une voix mourante

Je disois *peccavi*, lorsque la Mort parut.
En cet état elle me méconnut ;
Et me croyant la victime innocente
De la salubre Faculté,
D'un coup de sa faulx menaçante
Elle alloit avancer le moment redouté ;
Quand (juste ciel, que je l'échapai belle !)
Je tournai par hazard les yeux de son côté.
Mon corps fut inondé d'une sueur mortelle :
Mais j'éprouvai bientôt qu'une extrême frayeur
Nous sert à prévenir quelquefois le malheur.
Je puisai dans ma crainte une force nouvelle,
Et rappellant un reste de vigueur :
Arrête, m'écriai-je, arrête, ô Mort cruelle ;
Je suis de ton Empire un apprentif soutien :
A me prendre fitôt il y va trop du tien ;
Je suis un Medecin. Toi Medecin, dit-elle !
Oui, dis-je, & de Paris... Le pays n'y fait rien :
Tu t'appelles ?... *Procope*.... Il ne me souvient guéres
D'avoir oüi ce nom là-bas.

Et pourquoi, s'il eſt vrai, ne te connois-je pas,
Comme je fais tous tes confrères?
A l'envi chaque jour ils peuplent mes Etats:
Mais de toi rien ne vient. Le moyen, repliquai-je!
Je ſuis ſi jeune! A peine ai-je atteint vingt-cinq ans:
Je n'ai pas encore eu le tems
De joüir de mon privilége.
Juſqu'aujourd'hui par moi peu ſe ſont fait ſoigner;
Et les premiers, j'ai crû les devoir épargner
Pour attirer la confiance.
Mais à préſent la pratique commence;
Vous entendrez dans peu parler de moi.
Laiſſez-moi donc le jour; il doit vous être utile:
Pour ma rançon je vous en offre mille.
Mille! ſoit, dit la Mort, guéris; mais ſouviens-toi
A quel prix je te laiſſe vivre.
Pour me tenir parole il eſt divers moyens:
Pour le plus ſûr tu n'as qu'à ſuivre
Les leçons de tes anciens.
Saigne, purge beaucoup; c'eſt la plus courte voie.

Adieu, le ciel se tienne en joie !
Grace à ma qualité je me porte fort bien ;
Mais comme j'ai promis, la Mort n'y perdra rien.
Vous, pour qui j'eus toujours une amitié sincere,
Cher ami, profitez d'un conseil salutaire :
Pour échaper à la commune loi,
S'il se peut, passez-vous toujours du ministére
De mes pareils, surtout de moi.

Le conseil étoit fort bon. Mais je ne crois pas, pour des raisons que vous sçavez, que l'Auteur ait pû tenir sa parole, & payer à la Mort la rançon qu'il lui avoit promise.

J'ai avancé, Madame, dans une de mes Lettres que l'Abbé *Le Blanc* n'avoit rien fait depuis ses Elegies si bafouées, & sa mauvaise Tragédie d'*Abenzaïd*. Je ne me crois pas obligée de me dédire, quoiqu'il vienne de publier trois épais volumes, intitulés : *Lettres d'un François*. Je vous avoue cependant que j'ai pris à les lire autant de plaisir que la lecture d'un bon livre auroit pû m'en donner. Vous devinerez aisément la nature de ce plaisir ; quand je vous entretien-

drai de cet ouvrage. Il paroît beaucoup d'autres livres, dont je me disposé à vous rendre compte. Nous touchons à la saison des nouveautés en tout genre de littérature. Les Libraires, qui font pendant l'été leurs provisions de manuscrits, imitent la prévoyance de la fourmi; avec cette différence, qu'ils voudroient bien que leurs magasins ne fussent pas si pleins pendant l'hyver.

Je suis, &c.

A Paris ce 4 Novembre 1745.

LETTRE IX.

JE suis extrêmement flattée, Madame, que vous jugiez mes Lettres dignes des honneurs de la presse. Mais je tremble que dans la liberté qu'autorise le genre Epistolaire, il ne me soit déja échapé quelque trait qui ait indisposé contre moi des écrivains que j'ai pourtant ménagés. J'étois d'ailleurs presque sure d'être lue de vous: qui me répondra que les autres auront la même complaisance? Pensez-vous que je sois femme à souffrir

patiemment qu'on dédaigne mes productions ? Je ne suis pas encore aguerrie, comme certains Auteurs, contre les mépris du Public. Les raisons que vous m'alleguez rassurent un peu mon amour propre. Les Journaux qu'on publie actuellement en France, quoique la plûpart composés par de très-habiles gens, ont en effet, comme vous le dites, des défauts essentiels, qu'il me suffira d'éviter, pour obtenir quelques suffrages. Les uns sont d'une sécheresse qui n'est dédommagée par aucun mélange d'éloge ni de critique; les autres d'une partialité capable d'enfler d'un sot orgueil l'incurable mediocrité, & de décourager les vrais talens; ceux-ci d'une érudition, pour ne pas dire d'une pédanterie qui rebute les trois quarts des lecteurs; ceux-là enfin n'ont que le mérite de la malignité; & par malheur, c'est un titre pour se faire lire. Ce qui nuit le plus à tous ces écrits périodiques, est qu'ils roulent en général sur des matieres sérieuses : on n'y dit pas un mot d'une foule de petits ouvrages qui n'ont qu'une fleur passagere de nouveauté. Je vengerai les Auteurs de ces brochures du mépris qu'affec-

tent pour eux nos ſéveres Journaliſtes. Tel de ces opuſcules faſtueuſement rebutés a plus de mérite à mes yeux qu'un gros livre, dont ils font de peſants extraits. Ainſi, qu'ils ne s'allarment point de mon projet. Je me garderai de porter un pied téméraire dans leur domaine. Je prétends me former un petit Etat indépendant, ſans uſurper un ſeul pouce de terre ſur mes voiſins. Je ne parlerai le plus ſouvent que des livres dont ils auront oublié ou dédaigné de faire mention ; ſans négliger cependant les autres ouvrages, lorſqu'ils me fourniront des reflexions différentes des leurs.

Au reſte, je tâcherai de conſerver toujours cet eſprit de modération & d'équité qu'on demande depuis ſi longtems dans ces ſortes d'écrits. S'il m'arrive même d'enfanter quelque autre ouvrage, je ne profiterai point de *l'incognitò* ni de la commodité de mon Journal, pour me louer avec une ridicule emphaſe. Je laiſſerai au Public la liberté d'en décider, & je rapporterai modeſtement ce qu'il en penſe. En un mot, je ferai taire la voix de l'orgueil littéraire. Mais auſſi je me dépouillerai de tous les égards,

en parlant du commun des écrivains, que je jugerai comme s'ils étoient déja morts ; ce que je pourrai me figurer ſans un pénible effort d'imagination.

Ils trouveront peut-être ſinguliér qu'une *Comteſſe* ſe charge du ſoin laborieux de lire leurs productions, & d'en démêler le fort & le foible. Mais comme c'eſt ſpécialement à mon ſexe que ces Meſſieurs ſe propoſent de plaire, n'eſt-il pas naturel que ce ſoit une femme qui leur en indique les moyens, & qui les éclaire ſur leurs fautes. Je ſuis même perſuadée qu'ils auront plus de déférence pour mes avis, qu'ils n'en ont pour les jugemens des autres critiques. Leur petite vanité eſt bleſſée de ſe voir ſoumis à la férule d'un homme, dont le diſcernement eſt ſouvent inférieur à leurs talens : au lieu qu'ils ne ſe formaliſeront pas de la liberté d'une femme, qui dans l'examen de leurs écrits, ne conſultera que les ſentimens de ſon cœur, & les ſimples lumieres de la raiſon, auſſi ſûrs en fait de goût que les préceptes des Cicerons, des Quintiliens & des Boileaux ; puiſque ces préceptes n'ont été formés que d'après ces

lumieres mêmes & ces ſentimens.

Quoiqu'il en ſoit, ſi cet ouvrage me ſuſcite des inimitiés & des ſatyres de la part de quelques Ecrivains, peut-être m'attirera-t-il par dédommagement des politeſſes galantes en vers & en proſe de la part de quelques autres. J'avertis ceux-ci d'avance, qu'ils n'éprouveront pas le ſort des grands Poëtes qui louérent de bonne foi M. *Desforges Maillard*, déguiſé ſous le nom de Mademoiſelle *Malcrais de la Vigne*. Je ſuis véritablement une femme, & ils n'ont point à redouter le ridicule de chanter une *Iris* en l'air, comme l'illuſtre M. *Néricault*, qui ſans avoir jamais vû ni entendu la fauſſe *Malcrais*, s'écrioit à ſon ſujet dans un enthouſiaſme plus amoureux que poëtique :

Dç ſes beaux yeux le feu charmant
Pénetre juſqu'au fond de l'ame :
Qui la voit, l'entend un moment,
Reſſent la plus ardente flamme.

De tous les genres de littérature, le Romaneſque eſt, Madame, celui qu'on cultive le plus en France. Preſque tous les jeunes gens qui ſe croyent

Memoires d'un honnête homme.

deſtinés à tenir un rang ſur le Parnaſſe, débutent par des Romans. La facilité d'en faire & de s'en défaire eſt apparemment ce qui les détermine. En effet, une Hiſtoire, un Poëme, une Piece de Théâtre demandent un ſoin & une application, dont leur pareſſe & leur vivacité ne s'accommodent pas. Le genre Romaneſque a néanmoins ſes regles & ſes difficultés, bien capables de les rebuter, pour peu qu'ils les connuſſent. Mais ils n'y regardent pas de ſi près. Après tout, nous ne ſommes pas en droit de nous en plaindre. Tout le tort eſt de notre côté, puiſque c'eſt nous qui, par la bonté que nous avons de les lire, les encourageons à mettre au jour les informes productions de leur bizarre cerveau. Je dis informes; & ce nom me paroît encore bien doux. Car ſi parmi les Romans modernes l'on excepte *Tanzaï*, *le Siege de Calais*, *les Confeſſions du Comte de* *** & quelques autres en très-petit nombre, qu'eſt-ce que ce déluge de Contes de Fées, d'Hiſtoriettes, d'avantures miſérables, d'inſipides recueils, & de puériles fictions, dont Paris eſt inondé tous les ans?

Je ne mets pas abſolument au rang de ces frivoles écrits les *Memoires d'un honnête homme.* Ils ſont d'une plume, dont la célébrité heureuſement établie ſur des ſuccès antérieurs, doit inviter à leur lecture. Je vous avoue pourtant que ſans les prolixes moralités & le ton de la chaire qui regnent dans ces *Memoires*, je n'y aurois pas reconnu l'Auteur de *Cleveland.* Vous ſçavez, Madame, il y a longtems, que les perſonnages de ſes Romans ſont toujours ſérieux & babillards. La Philoſophie les ſuit dans les plaiſirs, qu'ils goûtent moins en voluptueux délicats, qu'en rigides obſervateurs. Tout ſous leur main ſe convertit en reflexions. Le plus petit incident leur rappelle les plus grandes verités, & l'avanture la plus folle fait éclore les plus graves maximes. L'Abbé *Prévôt* écrit le Roman à peu près comme M. *Rollin* a écrit l'Hiſtoire. Tous deux ſont prodigues de leçons de ſageſſe, de probité, d'honneur & de religion. On ne ſçauroit aſſurément trop louer leur zéle pour le bien public. Mais en verité un trait de morale vif, précis & placé à propos, ne produiroit-il pas plus d'effet ſur l'eſprit d'un lecteur,

que cette éternité de penſées Philoſophiques & Chrétiennes ?

Le héros de ces *Memoires* eſt le Comte de *** Capitaine dans le Régiment des Dragons du Roi. C'eſt lui-même qui raconte ſes avantures. Il inſtruit d'abord le Public qu'il eſt actuellement priſonnier au Château d'Inſpruck, où il s'applique à lire quelques bons Livres, & à mettre par écrit les circonſtances de ſa vie. Il pouvoit s'en tenir à ſa premiere occupation. Il nous aprend qu'il entra dans le monde avec tous les avantages de la naiſſance & de la fortune. Il quitta la maiſon paternelle, pour venir à Paris. A ſon arrivée, il ſoupe chez la femme de l'Intendant de ſa Province. Le lendemain ayant rendu viſite à cette Dame, elle lui fit le portrait de tous les convives de la veille, avec des couleurs qui ne donnerent pas envie au jeune Comte de cultiver leur connoiſſance. » Quelque idée, dit-il, » qu'elle m'eût fait prendre du carac» tere d'autrui, je ne pouvois être in» certain ſur le ſien. Son pinceau étoit » *dur*, s'il étoit fidelle. » Il eſt vrai que Madame l'Intendante n'avoit pas mis beaucoup de fineſſe dans ſes por-

traits : mais il dépendoit du Romancier de lui prêter un pinceau moins *dur* & plus ingénieux. Il me ſemble que ſans choquer la vrai-ſemblance, il pouvoit donner de l'eſprit à une Intendante. Du reſte, la médiſance & la malignité, qui ſont l'ame des converſations du grand monde, m'ont paru paſſablement peintes par l'Auteur. Il exagere ſeulement un peu les miſeres qui s'y débitent, & les condamne avec trop de ſévérité. Si l'innocente raillerie, les nouvelles du jour, les lieux communs des modes & des ſpectacles, les propos même les plus frivoles étoient proſcrits des ſoupers, ils deviendroient bien inſipides. L'Abbé P. voudroit peut-être qu'ils reſſemblaſſent à ſes Romans, & qu'on y dogmatisât depuis le commencement juſqu'à la fin.

Notre jeune Comte ſe lie avec un vieux Marquis débauché qui l'engage à ſouper dans la petite maiſon d'un de ſes amis. Il y trouve trois Dames d'une figure charmante, qu'il prend même à leur air & à leurs ajuſtemens pour des femmes de condition. Il fut bien ſurpris de les entendre appeller *Fanchon*, *Liſette*, *Catin*,

C'étoit trois nouvelles débutantes dans la carriere du libertinage. Quand le tour de notre *honnête homme* fut venu de paſſer dans une chambre voiſine avec une des trois Déeſſes, il choiſit *Fanchon*, dont la phyſionomie douce & ſpirituelle l'avoit frappé. Mais au lieu de ce qu'elle devoit naturellement en attendre, il ſe met à la prêcher ſur l'infamie de ſa conduite. *Fanchon* verſe des larmes, & laiſſe entrevoir un ſincere deſir de renoncer à ce miſérable état. Le Comte lui conſeille de s'occuper à des ouvrages de main, lui promettant de ſuppléer par pure généroſité aux non-valeurs de ſon petit travail. *Fanchon* y conſent, & ils rentrent dans la Salle, fort contens en apparence l'un de l'autre. Je n'entrerai point dans le détail de ce ſouper, où les plaiſanteries les plus groſſieres, ſur des objets même reſpectables, tinrent lieu d'eſprit. Le jeune Comte, plein d'une ſolide pieté, eut le courage de prendre le parti de la Religion inſultée. Le ſouper fini, on ſe retira dans un cabinet, où l'on fit faire aux trois filles des culbutes fort indécentes. L'*honnête homme*, accablé de laſſitude & de dégoût, ouvre

une

une fenêtre. Il faiſoit déja grand jour. Il avoit le plus beau jardin du monde, dont il juge à propos de faire la deſcription.

S'il rencontre un Palais, il m'en dépeint la face;
Il me promène après de terraſſe en terraſſe.

Il prend heureuſement le parti de s'en aller.

Quelques jours après, on lui annonce une Marchande de Modes, que *Fanchon* lui envoyoit pour régler ſa penſion. Cette femme, dont elle avoit parlé au Comte comme d'une perſonne très-vertueuſe, étoit l'Intendante la plus renommée des plaiſirs de la jeuneſſe. Elle ſçut tirer habilement de lui quinze-cens francs, pour acheter, diſoit-elle, des meubles à ſa petite pénitente. Elle voulut encore lui excroquer un millier d'écus, ſous prétexte de procurer à *Fanchon* un établiſſement ſolide, en la mariant à un Commis qui la recherchoit. Avant de les lui donner, l'*honnête homme* s'aviſe d'aller un beau matin chez la nouvelle Convertie, qui ne s'attendoit pas à

une pareille visite. Son air déconcerté fait naître au Comte quelques soupçons. Il entre par hazard dans sa chambre à coucher, où il voit un homme qui achevoit de s'habiller. Il sort furieux, comme vous pensez bien, & ne veut plus entendre parler de ces deux créatures. Pour peu qu'il eût eu d'experience, il se seroit defié de la Marchande de Modes, sur le nom seul de sa profession.

Le Comte céde encore une fois aux sollicitations du vieux Marquis, & va souper dans la petite maison, mais en meilleure compagnie, avec quatre *honnêtes* femmes de condition. De la maniere dont l'Auteur peint cette seconde partie, elle dut être des plus ennuyeuses. Tous les convives furent d'une mélancolie que rien ne put égayer; les femmes surtout d'une réserve qui ne permit pas la plus légere équivoque. On se retira de fort bonne heure, le vieux Marquis pestant de tout son cœur, & regrettant *Fanchon*, *Lisette* & *Catin*.

Enfin, le troisiéme souper que fait notre *honnête homme* dans cette petite maison, est avec deux Actrices de l'Opera, & deux filles entretenues.

Il fut enchanté de la gayeté décente qui anima ce ſouper. Jamais, ſi on l'en croit, il n'avoit eu tant de plaiſir. » On danſa, on chanta, on conta des » hiſtoires, on joua à mille petits jeux, » aux Proverbes, à l'Alphabet d'a- » mour, aux propos interrompus, au » petit bonhomme vit-il, à la bonne » mere Angotte, à vendez-vous du » ruban, au petit ſifflet. » L'agréable amuſement! Ces Demoiſelles, ſurtout les Divinités de l'Opera, doivent des remercimens à l'Abbé P. d'avoir parlé avec tant d'avantage de leurs charmes & de leur enjouement. Elles devoient s'y attendre, & elles auroient été en droit de s'offenſer, qu'il ne leur eût pas donné la préférence.

Pour vous dire entre nous ce que je penſe de ces trois ſoupers, qui forment les trois quarts de ces *Memoires*, je m'imagine qu'on pourroit appliquer à l'Auteur ce que M. de Voltaire dit du Chantre d'Enée :

Virgile orne mieux la raiſon,
Eſt plus juſte, a plus d'harmonie :
Mais il s'épuiſe avec Didon,
Et rate à la fin Lavinie.

Certainement l'Abbé P. orne mieux la raiſon que la plûpart des Romanciers : il y a auſſi plus de juſteſſe dans ſes penſées, & plus d'harmonie dans ſon ſtile. Mais on peut lui reprocher qu'en cette occaſion il s'eſt *épuiſé* avec les filles du monde & celles du Magazin, & qu'il nous a malheureuſement traités comme le Poëte Latin a fait Lavinie.

Ce que je vous ai dit juſqu'ici n'a pas dû vous donner, Madame, une idée fort avantageuſe des nouveaux *Mémoires*. Je crois que l'Auteur y eſt un peu ſorti de ſon genre. Il n'eſt pas heureux dans les fictions qui exigent la connoiſſance des uſages & des intrigues d'un certain monde. Le ſuccès brillant des *Confeſſions du Comte de**** ne l'auroit-il pas piqué d'émulation ? Je croirois aſſez que ſon deſſein a été de faire des portraits dans le goût de ceux qu'on a lûs dans ce livre charmant. Mais notre Abbé doit s'en tenir à ce qui regarde les ſentimens. Il eſt ſi admirable, lorſqu'il s'agit d'exprimer la forte paſſion, les tragigues cataſtrophes, & les vertus d'un cœur généreux ! Auſſi la fin de la ſeconde partie de ſon *honnête homme*

eſt-elle plus intereſſante que tout le reſte. On ſent que l'Auteur rentre dans ſon caractere. J'y ai retrouvé mon Abbé P. après l'avoir cherché aſſez longtems.

Le Comte devient éperdument amoureux d'une Madame de B***, femme très-ſage d'un très-infirme & très-vieux Conſeiller. On lui en avoit dit beaucoup de mal, juſqu'à lui faire entendre qu'elle étoit épriſe d'une belle paſſion pour le Clerc de ſon mari. Ce Clerc ſe laiſſe par hazard engager dans la Compagnie du Comte, à qui Madame de B*** écrit pour obtenir ſa liberté. Il ſe rend ſur le champ chez elle, & lui remet le billet d'engagement. Il lui fait depuis aſſiduement ſa cour, & reconnoît que ſa prétendue intrigue étoit une calomnie. Senſible aux bonnes façons du mari, il s'établit en quelque ſorte dans ſa maiſon, & ne manque pas un jour ſans lui rendre viſite. Son amour s'accroît au point que pour prévenir les ſuites d'une paſſion qui bleſſoit l'*honnête homme*, il feint d'être malade, & reſte trois ſemaines ſans approcher du Palais de ſa Déeſſe. Le Conſeiller, qui avoit pénétré les motifs de cet éloigne-

ment, l'envoye prier de passer chez lui. Il s'y rend, & trouve M. de B*** seul, qui lui parle ainsi : » Vous m'aimez, j'en suis sûr ; vous êtes sensible à l'amitié que j'ai pour vous. Je ne puis croire que vous haïssiez ma femme. Que faut-il donc que je pense de trois semaines d'absence & d'oubli ? .... Me pardonnerez-vous, si je devine une partie de vos sentimens ? Vous êtes amoureux, & je l'ai découvert depuis longtems : vous êtes amoureux de ma femme. » Jugez de la surprise du Comte ; mais ce qui dut l'étonner encore davantage, fut la suite de ce discours. » Mon cher Comte, j'atteste le ciel que dans la confiance que j'ai à votre *honnêteté*, & à la vertu de ma femme, je ne condamne point votre amour. Elle est charmante ; vous ne vous y trompez pas : fiez-vous au témoignage d'un mari. » Il faut en effet qu'une femme soit parfaite, pour que son mari en dise tant de bien. » Aimez-la donc, » ajouta-t-il, & ne refusez rien à votre » cœur. » Voilà ce qui s'appelle la perle des maris. S'ils pensoient tous de même, ils auroient peut-être moins

à redouter ce qu'ils s'attirent par leur mauvaiſe humeur & leur jalouſie déplacée.

Ce qui m'a le plus frappé dans ces *Memoires*, eſt un acte de generoſité du Comte envers un Avocat de mérite, dont les biens avoient été ſaiſis, & devoient être vendus ſelon la forme établie. Notre *honnête homme* charge trois perſonnes de les acheter en ſon nom, & il envoye à l'Avocat les contrats de vente, avec la quittance de tous ſes créanciers. L'entrevue de cet Avocat avec ſon bienfaiteur, ſes trois enfans qui tombent aux pieds du Comte, les pleurs de joie qui ſe répandent de part & d'autre : tout cela forme un tableau des plus touchans. On ne ſçauroit lire cet endroit ſans être attendri juſqu'aux larmes. Je crains cependant qu'un procedé ſi généreux ne paroiſſe trop romaneſque dans ce ſiecle, auſſi-bien que la confiance du vieux Conſeiller. L'Abbé P. n'en eſt pas moins louable de rappeller ces vertus fugitives. Quel bonheur ſi ces deux exemples pouvoient rendre les maris plus traitables, & les riches plus généreux !

Un jour, en ſortant de chez Ma-

dame de B***, le Comte se voit attaqué par un homme qu'il reconnoît pour le frere de Mlle de S. V. à qui il avoit fait sa cour en Province. Le pere de l'*honnête homme* avoit du goût pour cette Demoiselle, & vouloit même l'épouser. Celle-ci, pour s'en débarasser, lui avoit déclaré qu'elle avoit eu pour son fils des complaisances qui ne lui permettoient pas de lui donner sa main. On en avoit écrit plusieurs lettres au Comte, qui avoit répondu qu'il ne comprenoit rien à ces complaisances, & qu'il n'avoit jamait été question entre eux ni d'amour ni d'hymen. La S. V. qui en étoit folle, envoya son frere à Paris, pour tirer raison de cette prétendue injure. Ils se battirent & se blesserent tous deux. L'*honnête homme*, pour éviter les poursuites, s'enfuit à Sedan. Les fatigues du voyage le mettent à deux doigts de la mort. Son pere arrive avec la Demoiselle. Il exhorte son fils à laisser son nom à cette malheureuse, qui pour toute sa vie étoit condamnée à l'opprobre, s'il ne lui accordoit cette grace. Le Comte y consent, & d'une voix mourante prononce le terrible *oui*. Ici finit la seconde

partie de ſes *Memoires*. Il reſſuſcitera ſans doute, pour nous en donner la ſuite. Quelque peu de vrai-ſemblance qu'il y ait à ſuppoſer un Capitaine de Dragons ſi ſage, ſi vertueux & ſi raiſonnable à vingt ans, je ſouhaite que l'Auteur continue, & lui faſſe faire encore quelques jolies parties dans la petite Maiſon. Je voudrois, par exemple, qu'il le fît ſouper avec les beaux-eſprits les plus en vogue, & que d'un pinceau leger & badin il crayonnât le ridicule jargon de quelques-uns de *ces Meſſieurs*, l'air de ſuffiſance & de bonne opinion d'eux-mêmes de ceux-ci, le ton dur & cauſtique de ceux-là, l'épais bon ſens des uns, les gentilleſſes & les prétendus bons mots des autres, l'ingénieuſe & bruyante volubilité de tel Poëte, les rafinemens métaphyſiques & le langage affecté d'un certain Auteur doucereux: que ſçai-je enfin? Si notre Abbé veut s'en donner la peine, il les peindra beaucoup mieux que moi, qui ne les connois qu'imparfaitement. Il peut aſſaiſonner ſes portraits de reflexions neuves & délicates, & d'hiſtoriettes agréables. Son ſtile eſt ſi pur & ſi élégant, que nous ne pouvons rien deſirer,

sinon qu'il dédaigne de s'appesantir sur de vains détails, & de s'attacher à des circonstances puériles.

Je suis, &c.

A Paris ce 18 Novembre 1745.

LETTRE X.

Les Machabées.

LEs Comédiens François, Madame, n'ont pas été heureux dans le choix des *Machabées*, qu'ils ont fait succéder à *Penelope*. Je les plains de s'être donné la peine d'apprendre une Tragédie, absolument vuide d'intérêt. On ne peut assurément trop admirer la courageuse fermeté de *Salmonée*, mere des *Machabées*, qui entend sans frémir le récit du martyre de ses enfans. Mais quand une Piece de Théâtre n'excite que l'admiration, sans attendrir le cœur, on peut dire hardiment que c'est une mauvaise Piece. Le premier mouvement de la nature nous révolte même contre une mere qui voit d'un œil sec expirer ses fils sous les coups des bourreaux. Pour

que les vertus qu'inſpire la Religion puiſſent plaire ſur la ſçêne, il faut en tempérer l'héroïſme par les ſentimens de l'humanité, comme dans *Polieucte*. Il en eſt ainſi des vertus farouches des anciens Romains. *Bruïus* condamnant ſes fils à la mort, ne devoit pas plus réuſſir que les *Machabées*.

Cette Tragédie eſt de feu M. de la *Motte Houdart*, de l'Académie Françoiſe. Les trois premiers Actes ſont ſi bien écrits, contre l'ordinaire de ce Poëte, qu'ayant jugé à propos de garder pendant quelque tems l'*incognitò*, des connoiſſeurs s'imaginerent qu'ils étoient de Racine. Malgré cette heureuſe prévention, la Piece dans ſa naiſſance en 1722, ne fut jouée que huit fois. A peine a-t-on pu cette année en ſupporter deux repréſentations. Le plus bel endroit, ſans contredit, de ces trois premiers Actes, eſt le ſerment que fait *Miſaël*, le plus jeune des *Machabées*, par lequel il engage ſa foi à *Antigone* :

Dieu puiſſant, qui jadis donnas ta loi ſuprême
Aux deux premiers époux qu'uniſſoit ta main *même*.

Qui benissant un feu par toi *même* inspiré,
D'un amour naturel fis un lien sacré :
Nous n'avons plus de Temple, & de superbes Maitres
Font languir dans les fers nos Pontifes, nos Prêtres ;
C'est à toi seul, Seigneur, de nous en tenir lieu :
Sois ici le témoin, le Ministre & le Dieu :
Préside à mes sermens, & sois pour Antigone
Le garant de la foi que Misaël lui donne ;
Grave au fond de mon cœur l'irrévocable loi
De vivre & de mourir & pour elle & pour toi.

Le personnage de cette *Antigone* est équivoque dans la Piéce. On ne sçait si c'est la fille ou la maitresse d'*Antiochus*, dont le rôle est aussi mal dessiné. Je n'ai jamais vû de si sot tyran.

Les Dehors trompeurs.

Les grands Comédiens, de retour de Fontainebleau, ont réparé le petit desastre de leurs Camarades. Ils nous ont donné une Piéce charmante, qu'ils avoient jouée avec applaudissement à la Cour, *Les Dehors trompeurs ou l'Homme du jour*, le chef-d'œuvre de M. de *Boissy*. Cette Comédie en Vers

& en cinq Actes fut repréſentée pour la premiere fois le 18 Février 1740. Elle eut alors la plus brillante réuſſite. Les mœurs du grand monde y parurent peintes avec tant de fineſſe & de verité qu'on fit au Poëte l'honneur d'attribuer ſa Piéce à un Seigneur de la Cour. Je ſuis perſuadée qu'elle auroit eu le même ſuccès à cette repriſe, ſi le Spectateur, trop difficile ſur ſes plaiſirs, n'y avoit pas apporté le malheureux ſouvenir de Mlle. *Quinault*, de *Dufreſne* & de *Duchemin*, qui jouoient ſi ſupérieurement les premiers rôles. Comme je ſçai que vous aimez tous les Ouvrages de M. de Boiſſy, & que vous ne connoiſſez pas celui-ci, je vais tâcher de vous en donner une idée.

Le Baron, héros de la Piéce, eſt un de ces hommes qui ſe font une grave occupation des plus frivoles amuſemens; qui gâtés par le déſir immoderé de ſe voir à la mode, négligent les plus importantes affaires pour courir après la bagatelle; qui ſouples, liants & polis au-dehors, ſont intraitables, durs & groſſiers dans le ſein de leur famille; qui s'étudient ſurtout à plaire aux Femmes, & qui par

malheur en viennent fort aiſément à bout ; de ces hommes enfin qu'on recherche beaucoup, qu'on eſtime peu, & dont le caractére aprofondi fait gémir la raiſon & rougir l'humanité. Dans la Comédie dont il s'agit, le Baron aime une jeune Perſonne qu'il a connue au Couvent. *Lucile*, c'eſt ſon nom, unit à la beauté la plus touchante une aimable ingénuité, que le Baron prend pour de la bêtiſe ; enſorte qu'attiré d'un côté par ſes charmes, il eſt rebuté de l'autre par ſon apparente imbecillité. C'eſt ſur ce ton qu'il en parle au Marquis ſon ami, à qui, après l'éloge de la figure de ſa Maîtreſſe, il ajoute :

Vous croyez ſur les dons que je viens de décrire,
Qu'il ne manque plus rien au bonheur où j'aſpire.
Détrompez-vous, Marquis : aprenez qu'un ſeul trait
En corrompt la douceur, & gâte le portrait.
Cet objet ſi charmant, dont mon ame eſt épriſe,
Sous un dehors flatteur cache un fond de bêtiſe :

Je ne ſçai de quel nom je le dois appeller.

C'eſt un être qui ſçait à peine articuler :
Triſte ſans ſentiment, rêveuſe ſans idée,
C'eſt par le ſeul inſtinct qu'elle paroît guidée.
Dans le tems qu'elle lance un coup d'œil enchanteur,
Un ſilence ſtupide en dément la douceur,
D'aucune impreſſion ſon ame n'eſt émuë,
Et je vais épouſer une belle Statuë.

Le Marquis paye la confidence du Baron de celle de ſon amour pour une jeune perſonne qu'il avoit auſſi vuë dans un Parloir, mais dont l'eſprit égale la beauté. Il lui avoue pourtant qu'il eſt malheureux, parce qu'ayant été obligé de faire un voyage en Angleterre, ſa Maîtreſſe pendant ſon abſence étoit ſortie du Couvent, & qu'il ne ſçavoit ce qu'elle étoit devenue. Un de ſes gens, après que le Baron l'a quitté, vient lui apprendre qu'elle demeure avec *Celiante* ſœur de l'*Homme du jour*, avec qui on doit la marier dès le ſoir même : que M. *de Forlis*, Pere de la belle, arrive pour terminer cette affaire. Vous vous figurez aiſément, Madame, la ſurpriſe

du Marquis. Quel parti prendre dans une situation si critique ? Il craint de blesser la probité, en enlevant Lucile à son meilleur ami, qui heureusement vient le tirer d'embarras. Sur ce qu'il le trouve rêveur & mélancolique, il veut en sçavoir la cause. Le Marquis s'obstine à la lui cacher : il est enfin obligé de lui dire qu'il a découvert la demeure de l'objet qui l'enflamme ; mais qu'il voudroit l'ignorer encore :

J'ai sçû que sa famille au plutôt la marie :
Pour comble de chagrin je vais la voir unie
Au destin d'un Ami qui m'enchaîne le bras.

L'Homme du jour, qui n'a garde de se croire cet ami, s'efforce de lui ôter ses scrupules. En vain le Marquis lui représente que l'honneur & le devoir le forcent de renoncer pour jamais à sa Maîtresse :

Eh, quoi ! voulez-vous donc que je trompe en ce jour
Un homme que j'estime, & qui m'aime à son tour ?

LE BARON.

Oui, trompez-le, Monſieur.

LE MARQUIS.

C'eſt lui faire un outrage.

LE BARON.

Trompez-le encore un coup : trompez-le ; c'eſt l'uſage.

Le Baron, après avoir debité ſa morale commode, voit arriver Lucile, qu'il étoit curieux de montrer au Marquis, qui ne la connoît que trop bien. Il paroît un peu interdit, & rejette ſon étonnement ſur ce qu'il avoit vû Lucile dans le même Couvent, où il alloit voir l'objet de ſa tendreſſe. Le Baron lui fait entendre que rien n'eſt plus heureux pour ſon amour, & qu'elle le ſervira auprès de ſon amie. Le Marquis l'interroge ; elle répond par monoſyllables : ce qui échauffe la bile de l'*Homme du jour*. Il lui dit des choſes fort dures en préſence même de ſon ami : il ne la traiteroit pas plus mal, s'ils étoient déja mariés. Je vous avoue que cette étrange paſſion du Baron m'a toujours choqué. Car enfin comment peut-il être

amoureux d'une fille, dont l'eſprit lui paroît ſi mépriſable ? Ou comment, s'il l'aime à la fureur, ainſi qu'il l'aſſure, ne lui trouve-t-il pas beaucoup d'eſprit ? Que de Femmes de ma connoiſſance ſeroient à plaindre, ſi l'amour n'aveugloit les hommes ſur la médiocrité de leur génie ! D'ailleurs, quand il ſe pourroit que le Baron aimât véritablement Lucile, quoique perſuadé de ſa bétiſe, il me ſemble qu'ayant interêt de lui plaire, il ne devroit pas lui reprocher en termes formels ſa ſtupidité. Si l'on a des *dehors trompeurs*, c'eſt ſurtout vis-à-vis de ſa Maîtreſſe.

Le pere arrive de Bretagne. C'eſt un fort honnête-homme, mais qui a des maniéres un peu trop provinciales. Il comptoit ſur le crédit de ſon gendre futur pour un Gouvernement plus honorable & plus lucratif que celui dont il étoit déja pourvû. Il trouve que le Baron n'a pas fait le premier pas auprès du Miniſtre : bien plus, le logement qui lui étoit deſtiné, eſt occupé. Je n'aime pas que ce Monſieur de Forlis nous parle ſans ceſſe de la faim & de la ſoif qui le dévorent, & qu'il finiſſe par demander

qu'on le loge *dans la Salle à manger.* Cependant, comme l'Auteur en fait un *Breton*, le trait peut paſſer. Voilà à peu près, Madame, le fond des deux premiers Actes.

Le Marquis a un entretien avec le Baron, & lui renouvelle ſes craintes & ſes doutes, que celui-ci détruit. On ne s'apperçoit pas de la prolixité de cette Sçêne, quoique dénuée d'action, tant les portraits & les moralités qu'elle contient ſont ingénieuſement exprimés ! Si je ne craignois d'allonger ma Lettre, je vous la mettrois en entier ſous les yeux. Qu'il vous ſuffiſe de ſçavoir que l'*Homme du jour*, en s'y peignant lui-même, trace au naturel le caractére de bien des gens de la Cour & de la Ville, & que le Marquis oppoſe à ſes faux principes les plus ſages maximes ſur la manie du jeu & ſur la probité en affaires de cœur. Il ne doit cependant pas être fâché de la façon de penſer du Baron, qui lui conſeille de ſacrifier l'amitié à l'amour. Auſſi en profite-t-il pour conduire ſon intrigue à une heureuſe fin. Il lui inſinue qu'il voudroit faire tenir une Lettre à ſa Maîtreſſe. L'*Homme du jour* en trouve

sur le champ le moyen. Il fait venir Lucile qui reçoit elle-même le billet. Le Baron lui recommande de le remettre à son amie. Il est un peu étonnant que ce Baron, homme d'esprit, prenne toujours le change, & tombe dans une continuelle mépriſe. Il me ſemble que le Marquis parle aſſez clairement de ſa Maîtreſſe, pour faire naître au moins quelques ſoupçons à ſon Rival.

Forlis veut arrêter l'*Homme du jour*, prêt à ſortir, ayant beſoin de lui pour parler au Miniſtre. Une Comteſſe extravagante, modéle de bien d'autres, vient de ſon côté l'enlever pour le mener entendre un fameux Violon d'Italie. Il céde aux inſtances de la Comteſſe. *Forlis* le ſuit, & lui voit perdre une grande ſomme au jeu. Après avoir fait des démarches inutiles pour trouver de l'argent, le Baron rentre. Forlis a pitié de ſa ſituation. Il lui prête généreuſement huit cens Louis. J'aurois voulu que dans ce moment il n'eût pas diminué le prix de ce bienfait, en preſſant le Baron de ſolliciter pour ſon Gouvernement. L'*Homme du jour* lui promet de ſe trouver à ſix

heures préciſes, pour aller enſemble chez le Miniſtre.

Lucile vient lire la Lettre qu'elle a reçue du Marquis, & lui faire réponſe ſur le champ. Le Baron rentre, & ne peut concevoir en la voyant qu'elle ait l'eſprit occupé :

Elle ne penſe pas ; comment peut-elle écrire ?

Lucile l'apperçoit, & jette un cri de ſurpriſe. L'*Homme du jour* demande à voir le billet, elle le refuſe ; enfin après bien des façons il le lui arrache. Il eſt enchanté de cette Lettre pleine d'eſprit & de ſentiment, & prend pour lui tout ce qu'elle contient. Il tombe aux genoux de ſa Maîtreſſe, lui demande pardon de l'idée peu avantageuſe qu'il avoit de ſon eſprit, & lui dit : *c'eſt moi qui ſuis vraiment un ſot.* Il l'eſt effectivement dans cette occaſion. Lucile charmée de ſon erreur, répond modeſtement à tous ſes complimens. Le Marquis lui-même qui arrive, comprend que la Lettre étoit pour lui. Le Baron ſort, & laiſſe le champ libre à ſon ri-

val. Il temoigne à la belle Lucile la crainte qu'il a que l'*Homme du jour* ne vienne à bout de lui plaire. Elle le rassure, en lui déclarant ses sentimens d'indifférence, de haine même pour le Baron :

Jugez combien il perd dans le fond de mon ame,
Par la comparaison que je fais de sa flamme
Avec le feu constant, tendre & respectueux
D'un amant jeune & sage, aimable & vertueux.
Vous possedez, Marquis, le mérite solide;
Il n'en a que le masque & le vernis perfide ;
Il ne songe qu'à plaire, & ne veut qu'éblouir :
Vous seul sçavez aimer & vous faire cherir.
De tout Paris son art veut faire la conquête :
A regner sur mon cœur votre gloire s'arrête.
Il est par ses dehors & par son entretien
Le Héros du grand monde, & vous êtes le mien.

Forlis arrive, dans l'espérance de

trouver le Baron qui lui avoit donné parole. Mais la folle Comteſſe & une Ducheſſe indolente l'avoient enlevé. Le Marquis forme le deſſein d'agir pour le gouvernement. Telle eſt la matiére des troiſiéme & quatriéme Actes.

La Comteſſe qui aprend que le Baron ſonge à ſe marier, le badine à ce ſujet. Elle lui déclare qu'il eſt un homme noyé, s'il fait cette folie :

Paris, dont vous allez vous attirer le blâme,
Fera votre épitaphe au lieu d'épithalame.
A votre porte même on vous fera l'affront
De l'afficher, Monſieur; & les paſſans liront :
Cy gît dans ſon hôtel, ſans avoir rendu l'ame,
Le Baron enterré vis-à-vis de ſa femme.

La place que *Forlis* briguoit eſt donnée à un autre. Il reproche à l'*Homme du jour* ſa négligence. Le Marquis le détrompe, & lui annonce que par le crédit de ſon oncle il obtient le Gouvernement. *Forlis* n'en eſt pas moins outré des procedés du Baron, à qui il ſignifie qu'il ne doit plus

compter ſur ſon amitié, ni ſur l'eſpoir d'être ſon Gendre. L'*Homme du jour* lui fait entendre qu'il eſt aimé de Lucile; ſur quoi le pere, plein de raiſon & de probité, lui promet de donner les mains à ce mariage, ſi ſa fille a véritablement de l'inclination pour lui. On l'interroge; elle héſite à ſe déclarer, ſe contentant de dire qu'elle ſouhaite pour époux celui à qui s'adreſſe la lettre que garde le Baron. Il ne doute pas que ce ne ſoit lui même. Mais la Comteſſe, après l'avoir lûe, lui fait voir clairement qu'elle n'eſt pas pour lui. Lucile ſe trouble & le Marquis auſſi. La Comteſſe gage qu'il eſt l'Amant heureux; Lucile s'écrie: *Madame a deviné*; ce qui forme un des plus heureux dénouemens que je connoiſſe au Théâtre. La Piéce n'en ſeroit que plus parfaite, ſi l'Auteur avoit pû ménager les portraits, les maximes & les définitions qu'il prodigue un peu trop dans tous ſes Ouvrages. Mais bien des gens lui pardonnent ſes ingénieux détails en faveur des graces du ſtile. Je ne connois aucun Poëte dramatique qui verſifie avec plus d'élégance & de naturel. Ses expreſſions ſont choiſies, ſans

être

être recherchées ; ſes moralités fines, ſans être métaphyſiques; ſon dialogue leger & rapide, ſans être découſu. Je voudrois que M. *de Boiſſy* pût compter trois ou quatre Piéces dans le goût de ſes *Dehors Trompeurs*, pour enhardir ſes Partiſans à le placer immédiatement après Molière & Regnard; comme M. *de Crébillon* eſt après Corneille & Racine. On doit du moins rendre cette juſtice à notre Auteur, qu'il n'a jamais dénaturé la Comédie, ni donné de ces Drames hermaphrodites, qui participent des deux genres, ſans le mérite de l'un ni de l'autre. Mais ce qui redouble mon eſtime pour lui, c'eſt qu'il a connu ſon talent, qu'il s'y eſt conſtamment attaché, ſans avoir jamais riſqué de téméraires incurſions ſur le territoire d'autrui.

Vous avez goûté, Madame, l'ingénieuſe Piéce de Vers que je vous ai envoyée d'un agréable membre de la Faculté. En voici une nouvelle du même Auteur, dont je crois que l'idée ne vous plaira pas moins. C'eſt une *Epître* à Mlle de P***, ſi digne d'être chantée pour les charmes de ſon eſprit & de ſa figure. Epitre.

» Vous allez me regarder, Made-
» moiſelle, comme le plus ridicule de
» tous les hommes, quand vous ſçau-
» rez que j'ai diſpoſé de vous ainſi
» que d'une maiſon, dont je ſerois
» propriétaire. En un mot, je vous
» ai louée. Avant que de vous mettre
» en colére, ſçachez quels ſont les
» Hôtes que je vous ai donnés.

Ces jours paſſés dans un bois écarté,
Où je vais quelque fois rêver à mes diſgra-
ces,
Je trouvai la Vertu, Minerve & les trois
Graces
Conduites par la Verité.
Ce ſpectacle attira ma curioſité;
Avec empreſſement je vole ſur leurs tra-
ces,
Juſte Ciel! eſt-ce vous que je vois en ces
lieux,
Dis-je, en parlant à la Déeſſe?
(Car nous autres gens du Permeſſe
Nous parlons librement aux Dieux.)
Oui, c'eſt moi, dit Pallas; le ſouverain
des Cieux
Nous envoye ici-bas inſpirer la ſageſſe,
Et corriger les mœurs des Mortels vicieux.

Je te trouve à propos ; tu peux nous être
utile.

Depuis long-tems j'ai quitté cette Ville ;
Je ne m'y connois plus & crains de m'é-
garer :

Indique nous un domicile
Où toutes nous puissions ensemble de-
meurer.

J'ai votre affaire en main, répondis-je sur
l'heure ;

Vous connoissez la charmante P*** ;
Chez elle vous devez fixer votre demeure ;
Pour vous y recevoir tout est bien disposé.

Dans son cerveau Minerve & la Science
Pourront loger commodément ;
Elles y trouveront gens de leur connois-
sance,

La Mémoire & le Jugement.
De la Vertu son cœur sera le temple :
Et c'est-là que tous les Mortels
Animés chaque jour par son puissant exem-
ple,

Viendront lui dresser des Autels.
C'est dans sa bouche, ô Verité fidelle,
Que je veux vous placer : elle est formée ex-
près

Pour vous prêter une beauté nouvelle,
Et faire mieux sentir vos traits.
Les Graces auront lieu de vanter leur for-
tune ;

Car de la tête aux pieds elles pourront choisir,
Et pour se loger à plaisir,
Elles rencontreront mille niches pour une.

La Déesse fut satisfaite de ce récit, quoique succinct, & m'a ordonné de passer le Bail.

Belle P***, j'ai fait le bail à vie ;
Et je me suis même engagé,
Qu'il ne vous prendroit point envie
De leur donner jamais congé.

C'est demain, Madame, un grand jour pour l'Architecte du *Temple du Goût*. On doit jouer sur le magnifique Théâtre de Versailles son *Temple de la Gloire*. Ses Partisans se flattent d'avance qu'on ne sera pas en droit de rappeller à son sujet ce Vers de Boileau :

Une chute toujours attire une autre chute.

Je suis, &c.
A Paris ce 26
Novembre 1745.

LETTRE XI.

LE fardeau que je me ſuis impoſé eſt trop pénible, Madame, pour que je ne bronche pas quelquefois dans la carriere. Je n'ai qu'un trait de plume comme l'immortelle *Sevigné.* Il n'eſt donc pas ſurprenant que dans des Lettres auſſi rapidement écrites que les miennes il ſe gliſſe quelques négligences de ſtile & quelques fautes de langage. Quelques Critiques me les ont reprochées en général. Mais j'aurois voulu qu'ils me les euſſent indiquées, afin de m'en corriger à l'avenir. Leurs remarques m'auroient fait pour le moins autant de plaiſir que les éloges qu'ils ont daigné prodiguer à mes foibles eſſais. Vous me connoiſſez trop, Madame, pour me confondre avec ces Ecrivains ſenſibles & délicats qui s'effarouchent de la plus légere cenſure. Je ſuis ſi ſatisfaite, lorſqu'on m'honore aſſez pour relever mes défauts, que je ne conçois pas qu'un Auteur puiſſe s'offenſer des critiques juſtes, ni même

des innocentes railleries qu'on fait de ſon Livre. Pourquoi tous les gens de Lettres ne penſent-ils pas auſſi noblement que Monſieur de *Cahuſac*, qui m'a remerciée en galant homme, de ce que je n'avois pas dit de ſon Ballet des *Fêtes de Polymnie* autant de mal que je pouvois en dire.

Lettre de M. Roy.

M. *Roy*, ſi célébre par ſon talent Lyrique & par la glorieuſe récompenſe de la Cour, a bien voulu lire mes premieres Lettres, ſur leſquelles même il a fait des réflexions qui méritent de vous être communiquées. C'eſt lui marquer ma reconnoiſſance & lui demander de nouveaux bienfaits, que de rendre publique l'ingenieuſe miſſive qu'il s'eſt donné la peine de m'écrire.

MADAME,

» J'entre dans un âge, où il ne ſied » plus de ſe préſenter aux Dames » à titre de nouvelle connoiſſance. » Auſſi n'aurois-je pas oſé m'annoncer » à vous ; mais je dois vous remercier » de l'envoi dont vous m'avez hono-

» ré. Vous me donnez même quel-
» que confiance, quand vous décla-
» rez avec un courage au-dessus de
» votre Sexe, que vous ne vous pi-
» quez point de cet avantage passa-
» ger que les Beautés veulent tou-
» jours retenir & disputer au tems.
» Vous m'épargnez donc le ridicu-
» le d'écrire à une Hebé naissante.
» Je crois encore appercevoir dans
» votre stile la maturité & les cou-
» leurs mâles qui appartiennent au
» nôtre. Vous vous souvenez, Ma-
» dame, du petit Héros de la *Métro-*
» *manie*, qui sous le masque de la
» Bretonne, idole de son cœur, dé-
» couvre un homme fait & d'une
» double majorité : surprise aussi risi-
» ble que celle de Pan amoureux
» d'Omphale, lorsque sous l'habit
» de la Nymphe il trouve le robuste
» Hercule. J'évite un pareil piége :
» vous m'avez indiqué votre Corres-
» pondant : apparemment il ouvrira
» ma Lettre en votre présence!

» Mais en me gratifiant de vos ai-
» mables *Lettres*, vous m'ordonnez
» de vous en dire mon avis. Mes Ju-
» gemens n'ont point assez de poids
» pour m'acquitter de votre présent.

„ Tels qu'ils ſont, je vous les offre ;
„ ou plutôt je les ſoumets à vos lu-
„ mières. Il me paroît que l'adula-
„ tion vous feroit mal ſa cour.

„ Vous attachez d'abord les yeux
„ du Lecteur ſur un grand objet, &
„ vous ne pouviez, Madame, réuſſir
„ mieux à nous intéreſſer. Vous avez
„ peint ſous divers aſpects le Doyen
„ & le Chef de nos beaux Eſprits,
„ ſes premieres armes ſous les Eten-
„ darts de *Perrault*, l'ennemi de l'An-
„ tiquité, ſa ſeconde lutte qui fut ſur
„ la Sçêne Tragique. Je ſuis étonné,
„ que vous n'ayez rien dit de ſon
„ vol rapide vers les ſciences ſubli-
„ mes, auxquelles il s'eſt adonné
„ ſans renoncer tout-à-fait aux Muſes
„ galantes : transfuge en apparence,
„ mais toujours citoyen du Parnaſſe.
„ Vous pouviez nous montrer de loin
„ ſon tombeau chargé d'inſtrumens
„ de Mathematiques ; & enjolivé
„ de mirtes & de roſes, de pannetie-
„ res & de houlettes. Comment
„ peindriez-vous une Coquette, qui
„ élevée dans une école ſuſpecte, au-
„ roit, pour dépaïſer, pris l'affiche
„ & les occupations d'une Prude,
„ ſans étouffer l'inclination favorite,

„ & ſous la clauſe de s'y livrer à pe-
„ tit bruit ? Me préſerve Apollon de
„ condamner un Auteur qui ſçait con-
„ ſoler ſa vieilleſſe avec les objets
„ qui ont charmé ſon adoleſcence !
„ Je ne veux point me faire par avan-
„ ce mon procès.

„ J'aurois ſouhaité, Madame, que
„ dans la balance où vous avez mis
„ *Aſpar*, vous euſſiez placé pour con-
„ trepoids l'Opéra de *Thetis* & *Pelée*,
„ qui conſola le Public de la perte de
„ Quinault. N'oublions pas encore
„ qu'il a ſçû prêter une langue au
„ Chimiſte, au Géometre, à l'A-
„ ſtronome, au Botaniſte ; qu'il
„ n'appartenoit qu'à lui d'éclairer les
„ matières les plus obſcures, & d'at-
„ tacher de l'agrément à celles qui en
„ ont le moins.

„ Vous me diſpenſerez, Madame,
„ de faire autant de réflexions ſur le
„ Portrait d'un ſecond Illuſtre, tracé
„ dans une autre de vos Lettres.
„ Comme le zéle pour le Roi nous a
„ fait traiter les mêmes ſujets, la
„ Convaleſcence, les Triomphes, le
„ mariage de M. le Dauphin, & que
„ ſur le théâtre de la Cour cet Au-
„ teur remplit mon exercice quatri-

„ ennal, je dois plus que jamais gar-
„ der le ſilence ſur ſes heureuſes
„ productions. Vous lui attribuez
„ l'ambition d'envahir tout le terrain
„ du Parnaſſe, de n'en ſouffrir aucun
„ coin exempt de ſes incurſions : c'eſt
„ dites-vous, l'Alexandre des Poë-
„ tes. Un de ſes plus affidés n'eſt pas
„ auſſi content que vous croyez de
„ cette dénomination. Il a lû Boi-
„ leau, qui appelle le Conquérant de
„ l'Aſie, l'écervelé, le fougueux
„ *Langely* : or ce *Langely* étoit le fou
„ de M. le Prince.

„ A l'égard de la Perſonne je ne la
„ connois qu'avec le Parterre &
„ les Loges, lorſqu'il s'eſt préſen-
„ té à découvert aux acclamations
„ des Spectateurs ; je ne crois pas
„ avoir eu de ma vie aucun entretien
„ avec lui, & je ne ſçai par quel ha-
„ zard je ne l'ai jamais rencontré
„ dans les maiſons où j'ai quelque
„ accès.

„ Vous marquez avec beaucoup
„ de préciſion, Madame, les diffe-
„ rences entre la correction du Deſ-
„ ſein, l'élégance & la légéreté du
„ Pinceau. Mais les Peintres n'ont-
„ ils pas chacun leur mérite ? L'éco-

» le de Veniſe brille par le coloris ,
» celle de Rome par le deſſein , &
» toutes deux ont leur place chez les
» Amateurs. Horace pouſſoit loin ſa
» ſévérité. Il vouloit dans la texture
» des Piéces une juſteſſe qui paroît
» trop onéreuſe à notre Siécle. Auſſi
» s'en relâche-t-on volontiers. Eh !
» ſans cet adouciſſement qui voudroit
» écrire ? Si notre Horace rit du
» compoſé monſtrueux de membres
» mal aſſortis , mais couverts d'un
» éclatant plumage , je ſçai tels Lec-
» teurs qui regarderoient avec reſ-
» pect tel Poëte , prédit par Horace
» 2000 ans avant que de naître. La
» ſingularité ne manque pas de Par-
» tiſans.

» Vous parlez , Madame , dans vo-
» tre troiſiéme Lettre , d'un Auteur
» que l'on connoît dès la premiére
» vûe , & qu'on a toujours envie de
» revoir. Son caractère frappe. Ses
» reſſources ſont toujours nouvelles.
» Prodigue de ſaillies , doué d'une
» imagination vaſte , d'un enjoue-
» ment de toutes les heures , ſa con-
» verſation eſt un feu d'artifice bien
» ſervi , & ſans interruption de lu-
» miéres. J'étois préſent à un entre-

» tien qu'il eut avec quelques Aca-
» démiciens de nos amis. Il vouloit
» devenir leur Confrère ; il ne ram-
» poit point, il dominoit. Ses avan-
» ces, loin d'être fades, étoient re-
» levées de railleries. La ſçêne fut
» charmante pour les Spectateurs de-
» ſintereſſés. Il recherchoit l'Acadé-
» mie avec un langage, moitié cajo-
» lerie, moitié ſatire. Il en exaltoit
» la dignité, il reprochoit les jettons.
» Il juſtifioit ſa déclaration par un
» prétendu beſoin. Le *Miſantrope*,
» qui pour ſes pechés aime *Célimene*,
» n'eſt pas ſi réjouiſſant.

» Vous ne pouvez pas, Madame,
» refuſer à ſa verve le feu & l'eſſor,
» à ſes expreſſions l'énergie, & à
» tous ſes ouvrages le caractere de
» nouveauté. J'ai de tout mon cœur
» applaudi à ſes ſuccès au Théâtre,
» & ſi j'en avois le crédit je le ferois
» aſſeoir ſur un des quarante trônes
» du Bel-Eſprit. Sa Harangue n'au-
» roit pas le vice des redites, & je
» l'attendrois comme un morceau
» curieux.

» Vous êtes un peu en colére
» contre le *Dithyrambe* ; mais votre
» érudition vous a dû familiariſer

» avec le terme & le genre. Le ridi-
» cule *Dithyrambe* eſt celui où l'en-
» thouſiaſme va juſqu'au délire, ou
» celui qui eſt totalement déplacé.
» Une Hymne *Dithyrambique* à la ſa-
» ge Minerve ſeroit indécente. Mais
» elle eſt bien adreſſée à Bacchus,
» & nous en avons une très-vive &
» très-raiſonnable dans l'Œdipe de
» Sénéque ; elle commence par ces
mots. »

Effuſam redimite comam nutante corymbo.

» La miraculeuſe naiſſance de Bac-
» chus, ſon éducation, ſes voyages,
» ſes bienfaits, ſes exploits, ſa re-
» ception au Ciel, ſon culte, ſes ſo-
» lemnités : tout y eſt placé & aſſorti
» ſous un deſordre apparent, avec des
» tranſitions inattendues, avec une
» varieté infinie dans la meſure des
» Vers, enfin avec tout ce qui peut
» caractériſer la joie & la liberté que
» Bacchus inſpire. Indiquez, Mada-
» me, cette ſource à tout Auteur Ly-
» rique qui mettra des Bacchanales
» à l'Opéra. Pour moi je riſquerois
» le *Dithyrambe*, & je m'efforce-
» rois de vous le faire agréer avec des
» précautions

» Vous paroiſſez ſouhaiter, Ma-
» dame, qu'on fût plus réſervé ſur
» l'impreſſion des ouvrages Dra-
» matiques, ſoit pour laiſſer toujours
» un nouveau charme à la repréſen-
» tation, ſoit pour ſauver les Au-
» teurs du danger de perdre ſur le pa-
» pier ce que leur a valu le preſtige
» de la Sçêne. Vous voulez, Mada-
» me, que j'aie l'honneur de diſputer
» avec vous : voici donc mes objec-
» tions. Les Auteurs du Théâtre
» François, à la différence des Ly-
» riques, à qui l'Edition n'appartient
» point, ſont en poſſeſſion d'ajouter
» le tribut des Libraires au produit
» des bonnes Chambrées. Pourquoi
» leur envier ce double droit acquis?
» Le Public même, votre objet prin-
» cipal, ſe plaindroit de votre ſévé-
» rité. Tel qui ne peut aller tous les
» jours à la Comédie, eſt flatté de ſe
» la donner le livre à la main. D'ail-
» leurs, on juge plus ſûrement dans le
» cabinet, que dans le tumulte de
» l'aſſemblée. Vous ſentez, Mada-
» me, combien le Public profiteroit
» aux critiques judicieuſes des ou-
» vrages Dramatiques, ſoit à leur
» naiſſance, ſoit à leur repriſe, té-

„ moin votre examen de *Penelope* :
„ examen ſi ſolide, qu'il eſt ſans re-
„ plique. De pareilles obſervations
„ ſeroient autant d'expoſés ou de mé-
„ moires ſur leſquels l'Académie
„ pourroit ſtatuer, pour former une
„ Poëtique de notre Théâtre, qui eſt
„ attendue depuis le temps du Car-
„ dinal de Richelieu. Continuez,
„ Madame, de remplir votre projet ;
„ évaluez le Genre & l'Art ; condui-
„ ſez nos Ecrivains à la perfection.
„ Elle eſt le Rameau d'or, dont parle
„ Virgile. La branche reſiſte aux ef-
„ forts du vulgaire ; elle ſuit la main
„ de celui qui eſt né pour la cueillir.
„ Soyez la divine Prophéteſſe, qui
„ annonce leur ſort aux génies privi-
„ légiés, & à ceux qui croyent l'être :
„ excitez l'émulation ; détrompez la
„ préſomption.

„ Je ne finirai point ma Réponſe,
„ ſans vous féliciter ſur votre atten-
„ tion à joindre l'éloge de la probité
„ à celui des écrits. C'eſt ainſi que
„ vous couronnez l'homme célébre,
„ dont vous avez mis le portrait à la
„ tête des autres. Ainſi penſoit Boi-
„ leau, qui avoit cultivé ſa vertu par
„ une heureuſe éducation & par un

„ commerce avec les plus illuſtres „ Magiſtrats, auxquels il tenoit par „ le ſang ou par l'amitié.

Envain l'eſprit eſt plein d'une noble vigueur :
Le vers ſe ſent toujours des baſſeſſes du cœur.

„ Que la Poëſie ſoit donc diſtin- „ guée de ces talens vils auxquels „ on accorde l'odieuſe diſpenſe de „ mœurs, & dont la Societé s'amu- „ ſe, ſans retour ſur ceux qui les „ exercent. Ovide, tout voluptueux „ qu'il étoit, a prononcé pour l'al- „ liance éternelle du génie & de la „ ſageſſe :

Sed probitas magnos ingeniumque facit.

Je ſuis avec bien du reſpect, Madame, Votre très-humble & très-obéïſſant Serviteur ROY.

Ce 8 Décembre 1745.

LETTRE XII.

Lettre d'un François.

LE même esprit de discorde qui parmi nous desunit, Madame, les Médecins & les Chirurgiens, divise nos Auteurs & nos Libraires. L'intétêt est la source & l'ame de tous ces démêlés. Les Chirurgiens font fortune aux dépens des Membres de la Faculté. Les Libraires vivent des sottises ou des bons Ouvrages des Ecrivains. On en voit même qui mollement enfoncés dans un pompeux équipage, éclabousſent en passant l'infanterie des Auteurs qui les ont enrichis. Je ne crois pas que Messieurs les Médecins, pour se tirer d'affaire, prennent jamais le parti d'éxercer la profession de Chirurgiens. Il s'en faut bien que les Auteurs s'assujettissent à ces fausses délicatesses. Quelques-uns d'entr'eux ont trouvé depuis quelque temps le moyen de se passer des Libraires, en vendant eux-mêmes leurs Ouvrages. Pour leur procurer un sûr débit, ils ont eu recours à un artifice innocent. C'est d'en placer un certain nombre d'Exemplaires chez

des hommes & des femmes de condition ou d'un autre état, qui veulent bien se prêter aux projets de fortune d'un indigent Citoyen du Parnasse. Leurs maisons étant le rendez-vous de la meilleure compagnie de Paris, ils en font acheter à tous ceux qui leur rendent visite; ensorte que par la généreuse médiation de ses amis & des amis de ses amis, un Auteur voit prospérer son Livre, qui sans doute auroit langui dans la poudreuse arriere-boutique d'un mal-à-droit Libraire. Eh! comment résister aux sollicitations d'une jolie femme, qui parée de toutes ses graces, vous persécute galamment, & vous fait une douce violence pour vous munir d'un Exemplaire. Il est vrai que les grands hommes du dernier siécle & de celui-ci n'ont jamais employé ces petites ruses. Mais le ridicule orgueil produisoit en eux ce dédain. Les modernes écrivains que j'ai en vûë sont bien plus estimables d'en user comme je viens de le dire. C'est en même tems un hommage qu'ils rendent au pouvoir de nos charmes, & un témoignage de leur foiblesse. On doit toujours tenir compte à un Auteur de l'aveu de modestie qui lui

échape, public ou tacite. D'ailleurs, si le Livre dont nous nous chargeons a du succès, nous en partageons infailliblement la gloire avec l'Ecrivain; au lieu que s'il est sifflé, j'aime à me persuader que la honte est pour lui seul.

Les *Lettres d'un François* sur la Nation Angloise, par M. l'Abbé *Le Blanc*, n'ont été communiquées au public que par cette charmante voye. J'en ai vendu pour ma part une cinquantaine d'exemplaires. Jugez du nombre qu'en auront débité des femmes aimables, si propres à donner du prix à un Ouvrage tel que celui ci. J'en connois qui ont la gloire d'en avoir fait prendre jusqu'à trois Exemplaires à un seul homme, au risque de les lui faire garder toute sa vie. Il faut convenir, Madame, que le Public est trop injuste. Je ne sçai ce que l'Abbé *Le Blanc* lui a fait, si ce n'est de mechans Vers & de mauvaise Prose. Mais de bonne-foi est-ce un titre pour ne pas estimer un citoyen? Il est si doux, si poli, si modeste, que charitablement on devroit oublier qu'il est Auteur. Après tout, ses *Lettres* qu'on décrie tant, sont-elles donc si pitoyables? Il est vrai qu'il

ne nous apprend presque rien de nouveau ; que par mégarde il est tombé dans une foule de contradictions ; que quelques faits ignorés qu'il avance sont convaincus de fausseté, & que son stile n'a pas cette délicatesse & cette légereté que nous exigeons aussi avec trop de rigueur. Mais en revanche, c'est un Ouvrage solide & des plus solides. Le sens commun, dépouillé de tous les frivoles ornemens qui l'étouffent quelquefois, y brille de son propre éclat. Faut-il que la raison soit toujours affaissonnée pour nous plaire ; & l'Abbé *Le Blanc* a-t-il tort de lui rendre sa simplicité primitive ? C'est l'idée avantageuse qu'il a de ses Lecteurs, qui lui a fait présumer que la vérité toute nuë trouveroit grace à leurs yeux. On ne peut nier encore qu'il n'y ait dans ses Lettres quelques anecdotes, dont un Lecteur curieux est charmé de rafraîchir sa mémoire. Il y a de plus un si grand nombre de passages de Sénéque, de Montagne, de Charon & de Bayle, qu'on ne peut que gagner à la lecture de ces trois Volumes.

Quelques personnes ont dit fort méchamment, que si l'Abbé *Le Blanc*

eût été le premier François qui eût écrit ſur les Anglois, MM. de *Muralt* & de *Voltaire* n'auroient pas été accuſés de témerité, en traitant après lui la même matiere; mais qu'il étoit ſingulier que ces deux illuſtres Ecrivains ayant pris les devants, notre Abbé n'eût pas laiſſé de hazarder ſes réfléxions. Juſqu'où ne va pas la malignité humaine! Parce que parmi ces Lettres, il y en a quelques-unes à M. le Duc de Nivernois, à M. de Crébillon pere, à M. le Préſident de Monteſquieu, & à d'autres perſonnes d'un merite diſtingué, des gens de mauvaiſe humeur ſe ſont imaginé voir *Bavius* adreſſant des Lettres aux Horaces, aux Ovides & aux Virgiles. Au reſte, Madame, le plus grand nombre de ceux à qui l'Abbé *Le Blanc* a eu l'honneur d'écrire, ſont Académiciens ou deſtinés à l'être. Ainſi il n'y a point de miſſives pour MM. des Fontaines, Roi, Piron, Racine, de Boiſſy, le Franc, Prévot, La Bletterie: ils ne ſont, ni ne ſeront de l'Académie.

Il ne m'eſt pas poſſible, Madame, d'entrer dans de grands détails ſur l'ouvrage de notre Abbé. Je me con-

tenterai de vous en citer quelques traits, pour vous en faire saisir l'esprit & le caractére. Encore me bornerai-je aujourd'hui au premier Volume. Je n'ai pas toujours des Livres de cette espéce sous la main. L'interêt de votre amusement exige que je ménage la matiere, & qu'en habile œconome je la prolonge autant que je pourrai. L'Auteur, qui durant trois mois qu'il a vêcu à Londres, a profondément étudié les Anglois, promene sa plume sur leurs usages, leurs mœurs, leurs habillemens, sur la forme de leur gouvernement, sur leur littérature, & sur mille autres objets qui l'ont frappé. Dans sa cinquiéme Lettre il nous dit, qu'en Angleterre comme ailleurs, *il est du peuple dans tous les états.* Je le crois aisément, & surtout parmi les Auteurs, je le parierois. Sur ce que M. Addisson a mis *Gui Patin* au rang de nos bons Ecrivains, l'Abbé *Le Blanc* entre dans une noble fureur, & nous assure que *Gui Patin est tombé parmi nous dans un juste mépris.* Cependant tous les Sçavans & les beaux-esprits de son tems, particulierement le Pere *Petau*, en faisoient un cas singulier. M. de Fonte-

belle lui-même parle avec distinction de ce Médecin Philosophe dans l'éloge de M. *Dodart.* Des méchans diront encore, qu'il est tout simple que l'Abbé *Le Blanc* mépriſe ce que le Pere Petau, MM. Adiſſon & de Fontenelle eſtiment.

Il dit des Dames Angloiſes, » qu'elles ne reçoivent aucune des modes » qui peuvent *le moindrement* bleſſer » la modeſtie. » *Le moindrement* ! le beau mot de nouvelle fabrique ! Quel génie ne ſuppoſe-t-il pas dans l'inventeur ! L'Académie ne manquera pas ſans doute d'incorporer le pere dans ſon ſein, & l'enfant dans ſon Dictionnaire. Mais ce mot, tout divin qu'il eſt, n'eſt encore rien en comparaiſon des jolies choſes que l'aimable Abbé *Le Blanc* prodigue dans ſa ſeptiéme Lettre. Avec quelle délicateſſe de pinceau, avec quel enjouëment il trace les ridicules de nos petits-Maîtres. « A » Paris, dit-il, un petit-Maître, qui » n'eſt pas tout-a-fait un homme, ſuffit » *pour faire remuer à une douzaine de* » *nos belles tout à la fois ce gentil inſtrument* . . . » Oh ! devinez quel eſt ce *gentil inſtrument* : c'eſt *l'inſtrument qu'on appelle la langue.*

Je ſerois aſſez flattée de ce que l'Auteur dit du commerce des femmes, qu'il polit & qu'il adoucit les mœurs, & que par l'habitude que prennent les hommes de chercher à nous plaire, ils acquièrent un ton qui plaît également à l'un & à l'autre ſexe. Mais malheureuſement quelques lignes plus bas, il avance que les jeunes gens que nous formons ſont quittes à bon marché, lorſqu'ils ne contractent avec nous que des ridicules. Le petit ingrat! Nous traiter ainſi, après les ſervices que nous lui avons rendus! Je ſuis bien piquée de ce procédé, & j'aurois envie de lui répondre que ſi nous avons quelque ridicule, c'eſt celui de vanter & de débiter de ridicules Ouvrages.

» On n'eſt plus étonné, dit-il dans » ſa huitiéme Lettre, de voir des en» fans de dix ans danſer ſur des théâ» tres ou jouer de quelques inſtru» mens; on ne doit pas l'être davan» tage d'en voir d'autres de même » âge réſoudre des problêmes. « C'eſt à M. *Clairault*, de l'Académie des Sciences, à refuter ce hardi paradoxe; ſa gloire y eſt intéreſſée. Voici

la

la concluſion que l'Abbé *le Blanc* en tire : » Duſſions-nous paroître témé-» raires à ceux-mêmes que nous vou-» lons éclairer, oſons de près exami-» ner la plûpart de ces hommes qui » nous paroiſſent ſi grands : ils ne ſe » ſont peut-être tellement élevés au-» deſſus des autres, que parce qu'ils » ont été plus laborieux. La nature eſt » plus égale qu'on ne ſe l'imagine dans » le partage de ſes dons. Le travail fait » ſouvent toute la différence qui ſe » trouve entre l'homme d'eſprit & le » grand homme. » Ainſi M. de Voltaire & l'Abbé *le Blanc* (car celui-ci eſt *homme d'eſprit*) ſont nés avec le même génie & les mêmes talens. Toute la différence, eſt que M. de Voltaire travaille, & que l'Abbé *le Blanc* eſt ſans doute pareſſeux.

Notre Auteur dit dans une autre Lettre. » Qu'à l'exemple des femmes » jalouſes de leur beauté, qui ont ſoin » de ſe choiſir des compagnes, dont » la laideur puiſſe faire valoir davan-» tage leurs attraits, ceux qu'on ap-» pelle beaux-eſprits, ont eux mêmes » cette ſorte de coquetterie : ils ont » communément à leur ſuite un ſot, » qu'ils appellent leur ami, & qui

» n'eſt que leur complaiſant. » C'eſt peut-être par eſprit de coquetterie que l'Académie Françoiſe fait ſouvent des choix qui étonnent le Public. Quoiqu'il en ſoit, l'Abbé *le Blanc* eſt ami de MM. *de la Chauſſée*, *Duclos* & *Crébillon* fils.

Sa Lettre dix-neuvième roule ſur la gayeté, dont il exalte les charmes. Il en fait l'apologie; il la recommande à tout le monde. Il me ſemble voir Sénèque prêcher la pauvreté au ſein des richeſſes. L'Auteur n'appelle point gayeté les plaiſanteries qu'on fait ſur les ridicules, & il adopte la penſée d'un de nos Ecrivains qui a dit, que celui qui par un bon mot accable ſon homme, ne mérite guère plus de louanges que celui qui le tue à coups de piſtolet. Cependant l'Abbé *le Blanc* avoit dit dans une autre Lettre, que *celui qui attaque les ridicules de ſon ſiècle, eſt un Citoyen vertueux qui combat pour la cauſe publique.* Qu'il s'accorde donc avec lui-même : pour moi je m'en tiens à ce dernier axiome, & je crois véritablement *combattre pour la cauſe publique*, en attaquant les ridicules des Auteurs. Duſſai-je *les tuer à coups de piſtolet*, il me paroît néceſſaire de les

ſacrifier à l'intérêt de la ſocieté.

Vous voyez, Madame, que dans ces Lettres non-ſeulement il eſt queſtion des Anglois, mais auſſi des François, dont les mœurs contraſtent avec celles des Anglois. L'Auteur en fait à chaque inſtant le parallèle; enſorte que ſon Livre peut-être regardé comme une ſatyre de ce Pays-ci par les Anglois eux-mêmes. A l'égard des faits qui y ſont répandus, en voici un qui me paroît aſſez ſingulier. Une Angloiſe a-t-elle envie d'épouſer un jeune homme qu'elle n'eſt pas à portée de voir? Elle lui en fait faire la propoſition ſans autre détour. Une autre fois elle aura pris du goût pour quelqu'un qu'elle aura vû dans une promenade ou dans une Egliſe. Si elle ne ſçait où le retrouver, elle lui fera l'aveu de ſa paſſion dans les Gazettes, le peindra de la tête aux pieds, afin qu'il puiſſe ſe reconnoître, & lui enſeignera les moyens de la revoir. L'Abbé *le Blanc* cite un de ces papiers publics, où ſe trouve l'avertiſſement ſuivant: » Ceci eſt pour donner avis à qui il » appartiendra, qu'une Veuve d'entre » trente & quarante ans, dont la con» dition eſt honnête & les biens aſſez

» conſidérables, d'une conſtitution
» forte, quoique blonde, & pour la
» figure, du moins paſſable, veut dans
» le courant du mois rendre poſſeſſeur
» de ſa perſonne & de ſes biens, en
» qualité de vrai & légitime & mari,
» un homme en qui ſe trouvent les
» qualités ſuivantes : 1°. On veut qu'il
» ſoit d'un âge mûr ; c'eſt-à-dire,
» d'entre vingt & vingt-cinq ans. 2°.
» Qu'il ſoit d'un bon tempéramment,
» qui n'ait point été altéré par la dé-
» bauche, & qui ne ſoit ſujet ni aux
» vapeurs, ni à aucune autre affection
» mélancolique ou maladie de la ratte.
» 3°. Qu'il ſoit de poil brun & d'une
» taille moyenne ; on a des raiſons pour
» ne pas vouloir d'un homme trop
» grand, & l'on croit qu'il ne faut pas
» toujours ſe fier aux petits. Pour le
» viſage, on ſe contente qu'il ne ſoit
» pas difforme ; mais on ne veut point
» abſolument d'Adonis, parce qu'on
» ne veut un mari que pour ſoi. 4°. A
» l'égard des biens, on ne lui en de-
» mande point, pourvû qu'il ait toutes
» les autres qualités requiſes. On
» n'exige pas même qu'il ait voyagé
» en France, ſi d'ailleurs il a été bien
» élevé, s'il eſt doux, complaiſant &

» ſçait comme on doit vivre avec les » femmes. Toutes choſes égales ce- » pendant, s'il s'en trouvoit quel- » qu'un qui eût vêcu deux ans à Paris, » il auroit la préférence. Ceux qui au- » ront quelques prétentions, n'auront » qu'à écrire leurs noms & celui des » perſonnes, auprès deſquelles on » pourra s'informer de leurs qualités, » dans un billet cacheté, adreſſé ſous » double enveloppe à M. *Tomp-Son* » Banquier. On avertit tout Eccléſiaſ- » tique, quelque jeune & quelque » prévenu de ſa figure qu'il puiſſe » être, de ne prendre pas cette peine. » Ceux de cette robe ſont exclus du » concours, à cauſe de la triſteſſe qu'ils » répandent toujours dans les famil- » les. » Il n'y a perſonne, qui à l'aſ- pect de cet avertiſſement, ne voye d'abord que c'eſt un jeu d'eſprit & le fruit badin d'une imagination oiſive. Nous en avons vûs ici dans le même goût, & ſans remonter plus haut, l'hyver dernier il courut un petit pa- pier manuſcrit, où l'on enſeignoit la demeure d'une prétendue veuve, âgée de dix-huit ans. Le portrait de la bel- le, l'heure à laquelle elle étoit viſible, le prix auquel elle avoit mis ſes char-

mes : rien n'y étoit oublié. Il étoit réservé à notre bon Abbé de prendre de pareilles plaiſanteries à la lettre. Peut-être que s'il n'eût pas été Eccléſiaſtique, il auroit envoyé ſon nom & ſes brillantes qualités chez M. *Tompſon*. Mais admirez, Madame, la judicieuſe réfléxion qu'il fait à ce ſujet : » Ne condamnons point, dit-il, les » mœurs de nos voiſins. Si notre po» lice permettoit de donner de pareils » avis au Public, combien de femmes » profiteroient de cette voye ? Com» bien trouveroit-on à Paris d'*Ecri*» *vains aſſez bas*, pour ſe faire les entre» metteurs de pareilles négociations. » Je ne vois pas qu'il y eût de la *baſſeſſe* à s'entremettre pour des mariages légitimes. L'Abbé *le Blanc* lui-même a commencé par nous avertir, qu'il ne falloit point condamner les mœurs de nos voiſins. Il ne les trouve donc pas condamnables.

L'Auteur dans ſa vingt-cinquième Lettre, parle des ſouſcriptions ſi communes en Angleterre, & prétend qu'elles aviliſſent les Auteurs. » Au» tant, dit-il, elles flattent l'amour» propre des Grands qui ſe diſtinguent » par leurs libéralités, autant elles

» mortifient celui de l'Auteur qui les » reçoit, à moins qu'il n'ait le malheur » d'avoir *les ſentimens bas*.... Il faut » qu'une jolie femme mette pour lui » à contribution toute la Cour. Quoi » de plus humiliant que de faire ſoi- » même une pareille quête ! Et ne » l'eſt-il pas preſqu'autant de la devoir » à un autre ! » Eſt-ce donc l'Abbé *le Blanc*, direz-vous, qui parle ainſi ? Oui, Madame, c'eſt lui-même. Il ſe condamne, comme vous voyez avec bien de la rigueur. Pour moi, je n'ai garde de lui croire des *ſentimens bas*. Cependant nous avons *quêté* pour lui.

Les vapeurs, maladie réelle que notre Abbé eſt heureux de ne pas connoître, ſont l'objet de ſes ingénieuſes plaiſanteries. » Tous les états, dit-il, » tous les rangs en ſont infectés ; du » Courtiſan, elles ont gagné juſqu'au » Bourgeois, & du bel-eſprit juſqu'au » Libraire. » Si l'on doit excuſer les vapeurs, c'eſt en vérité dans les Libraires. Ils ſont environnés de tant de Livres, ſi capables d'en donner ! Je ne pouſſerai pas plus loin, Madame, cet examen du premier Volume de l'Abbé *le Blanc* : il m'en ſçaura gré, j'en ſuis ſûre.

Mort de M. Fourmont.

La Nation des Erudits regrette beaucoup, Madame, M. *Fourmont* l'aîné, mort à Paris le 18 Décembre dernier. Il étoit Professeur Royal en Langue Arabe, Interprête & Sous-Bibliothécaire du Roi dans les Langues Orientales, Pensionnaire de l'Académie des Inscriptions & belles-Lettres, Membre des Societés Royales de Londres & de Berlin, & Secretaire ordinaire de Monseigneur le Duc d'Orléans.

Que de titres brillans que la tombe dévore!

M. *Fourmont*, doué d'un talent & d'un courage peu communs, a passé toute sa vie à écrire sur les Langues Latine, Grecque, Hébraïque, Chaldaïque, Syriaque, Rabbinique, Samaritaine, Thalmudique, Arabe, Ethiopienne, Cophte, Turque, Persanne, Armenienne, Thiberienne, Allemande, Italienne & Chinoise. Cette derniere surtout l'a extrêmement occupé. Elle étoit en quelque sorte sa passion favorite. Quelle perte pour les Chinois, qui avoient trouvé dans ce Sçavant un ardent Apologiste de leurs usages, un infatigable Inter-

prête de leurs penſées, un adorateur jaloux de tout ce qui portoit leur empreinte ! Il regardoit Paris comme un hameau au prix de Pekin ; & les immortels écrits des ſiécles d'Auguſte & de Louis XIV, n'étoient rien à ſes yeux en comparaiſon de la littérature Chinoine.

Le nombre de ſes Manuſcrits eſt immenſe. Mais comme il fut toujours aſſez malheureux pour ne point trouver de Libraires qui vouluſſent ſe charger de les donner au Public, il prit en 1731 le parti d'en compoſer le Catalogue, qui forme un Volume *in*-12. imprimé à Amſterdam. Il y a dans cette liſte des traits ſinguliers & des anecdotes réjouiſſantes. On y voit que M. *Fourmont*, ayant porté à un Cenſeur Royal la traduction latine du Commentaire d'un Rabbin ſur l'*Eccléſiaſte*, ce Cenſeur lui dit bonnement que ces ſortes d'études n'étoient plus du goût de ce Pays-ci, & qu'il feroit beaucoup mieux de compoſer des Romans. Le Catalogue commence par les Diſſertations lûes à l'Académie des Belles-Lettres. Il y en a vingt-huit ſur différentes matières. Mais il paroît que l'Académie n'a

pas eu une idée bien ſublime de la vaſte érudition de notre Profeſſeur : à peine a-t-elle daigné admettre dans ſes Mémoires des extraits de quelques Diſſertations. La Grammaire Chinoiſe, pluſieurs Dictionnaires Chinois, ſurtout le Dictionnaire par clefs, occupent le premier rang dans ce Catalogue.

Je ſuis, &c.

A Paris, ce 17 Janvier 1746.

LETTRE XIII.

Le Temple de la Gloire.

CE n'eſt pas ſeulement, Madame, par l'élévation de ſon génie que Corneille a mérité le ſurnom de Grand. La droiture & la noble ſimplicité de ſon cœur, ſa modeſtie, compagne ordinaire du vrai mérite, ſon averſion pour les vils manéges, ſon indifférence pour les honneurs & les bienfaits de la Cour, ſon attachement à la Religion, ſon zèle auſſi vif que ſincère pour le progrès des Lettres ;

Tout concouroit dans ſa perſonne à lui acquérir ce titre glorieux. Il étoit ſi jaloux de la perfection de ſon art, qu'il lui ſacrifioit juſqu'à ſon amour propre : effort ſublime dans tout homme, particulièrement dans un Auteur. Ce Poëte, le ſeul digne peut-être de remplir l'étendue de ce nom, ſe citoit au tribunal de ſa propre raiſon, & ſe jugeoit avec toute la rigueur, dont auroit pû s'armer l'envieuſe rivalité. Il imprimoit à la tête de ſes Ouvrages, & découvroit au Public les fautes qui lui étoient échapées, ſoit dans le deſſein, ſoit dans l'exécution. Qu'il ſeroit heureux, pour le maintien du bon goût, que tous les Auteurs célèbres euſſent le deſintéreſſement & la bonne foi de Corneille ! Il ne manque aux talens de M. de Voltaire, que de rendre ce ſervice important à la Littérature. Si au lieu de ſonger à de nouvelles productions, il prenoit la peine de revoir ſes premiers enfans avec un œil ſévère, & d'en relever héroïquement les défauts, n'auroit-il pas aſſez d'occupation pour le reſte de ſa vie ? En attendant qu'il ſe détermine à ce noble travail, je vais riſquer mon ſentiment ſur ſon *Temple de la Gloire*, re-

préſenté d'abord à la Cour, enſuite à la Ville, avec le même ſuccès. L'eſtime ſingulière que j'ai conçûe depuis long-tems pour cet illuſtre Ecrivain m'inſpirera dans cet examen autant d'indulgence, que l'amour paternel pourroit lui en donner à lui-même, s'il entreprenoit de ſe critiquer.

Il y a quelques années, Madame, qu'on joua ſur le Théâtre de la Foire un Opéra comique, dont la fiction étoit ingénieuſe. Il s'y agiſſoit auſſi *de la Gloire*, qui avoit fait publier qu'elle vouloit ſe marier, & que les Aſpirans pouvoient ſe préſenter. Parmi le grand nombre d'adorateurs de toute ſorte de profeſſions, qui venoient rendre hommage à ſes attraits, le rôle qui parut le plus plaiſant fut celui d'un Monſieur *Prônevers*, qui s'annonçoit pour l'Epheſtion de l'Aléxandre des Poëtes. Il vouloit épouſer *la Gloire*, au nom de ſon maître, dont il étoit l'Ambaſſadeur. La Déeſſe raſſembloit ſes Amans à la fin de la Pièce, & leur déclaroit que ſon cœur ne panchoit pour aucun d'eux, mais qu'elle donneroit ſa main à celui qui voudroit d'elle, après qu'elle auroit ôté ſon maſque. Il ſe trouvoit que ſous le maſque c'étoit la

Folie. Tous les soupirans disparoissoient, & la pauvre *Gloire* restoit sans époux.

Le Temple de la Gloire est fondé à peu de chose près sur la même idée. La différence consiste en ce que l'Auteur lui donne en quelque sorte un mari, sans faire sentir, comme vous jugez bien, qu'il prend pour femme la Folie. *Trajan* est cet heureux mortel que *la Gloire* admet à l'honneur de sa couche, & qu'elle introduit dans son *Temple.* Il n'a que deux concurrens, *Bélus* & *Bacchus*, qui sont durement éconduits.

Dans le Prologue, qui est honoré du titre de *premier Acte*, l'Envie & ses suivans paroissent une torche à la main. Son antre se découvre entre le *Temple de la Gloire* & le séjour des Muses. On ne peut qu'applaudir en général à cette belle invention; mais je crains qu'on ne trouve cette caverne de l'Envie assez mal placée proche de ce Temple, tel qu'il est bâti par M. de Voltaire. Quoiqu'il en soit, le début du Monstre est admirable. La force de la Musique répond au sublime fracas des paroles. Apollon vient pour desarmer l'Envie. Le Spec-

tateur eſt heureuſement prévenu de ſon arrivée. Par les Vers qu'il débite, on ne l'auroit jamais ſoupçonné d'être le Dieu de la Poëſie.

Que *du bonheur* du monde *il ſoit infortuné* :

C'eſt ainſi qu'il parle du Démon de l'Envie, qu'on enchaîne aux pieds de la Gloire.

Le ſecond Acte offre à nos yeux *Lidie*, Amante de *Bélus*, ſans en être aimée. Elle ſe conſole de ſes rigueurs par ces Vers :

Oui, parmi ces Bergers aux Muſes conſacrés,
Loin d'un Tiran ſuperbe & d'un Amant volage,
Je trouverai la paix, je calmerai l'orage
Qui trouble mes ſens déchirés.

Cette expreſſion de *ſens déchirés* a révolté quelques auditeurs délicats. Je ne crois pas en effet qu'on puiſſe l'appliquer à tous les *ſens* : mais elle convient à celui de l'ouie ; car ne dit-on pas tous les jours, ces Vers durs & eſcarpés, ces ſons difficiles & travaillés en pure perte *déchirent* les oreilles ? *Lidie* ſe flatte que *Bélus* ne pourra

ſoutenir ſa préſence ſans rougir. Sa Confidente l'en deſabuſe par cette belle maxime :

Les Tirans ne rougiſſent pas.

Bélus paroît, entouré de ſes Guerriers. Il eſt ſur un trône porté par huit Rois enchaînés. On ne conçoit pas trop comment des Rois *enchaînés*, ſans doute par les pieds & par les mains, peuvent être les porteurs de *Bélus*. *Lidie* veut lui reprocher ſes cruautés, qu'il juſtifie ainſi :

Ne condamnez point mes exploits,
Quand on veut ſe rendre le maître,
On eſt, malgré ſoi, quelquefois,
Plus cruel qu'on ne voudroit être.

Un des Partiſans du poëte ordinaire de la Cour, a heureuſement parodié ce quatrain :

Quand du Quinault moderne on uſurpe les droits,
Et qu'on veut ſe rendre le maître ;
On eſt, malgré ſoi, quelquefois
Plus mauvais qu'on ne voudroit être.

Bélus eſt renvoyé par Apollon au Temple de la fureur. Le Dieu des Vers eſt ici érigé en Suiſſe du Temple de la Gloire. Il y a bien de l'adreſſe à lui avoir donné ce noble emploi. N'eſt-ce pas faire entendre clairement, que ce ſont les Poëtes qui diſtribuent la gloire & les paſſe-ports pour l'immortalité? Le beau Poëme de Fontenoy en eſt un exemple.

Ce que je trouve de plus blamable dans cet Acte, eſt que la verité hiſtorique y eſt étrangement bleſſée. L'Auteur repréſente *Bélus* comme un Monarque cruel, l'effroi de ſes ſujets & le fleau de l'humanité; tandis que c'étoit un des meilleurs Rois qui euſſent gouverné l'Aſſyrie, l'inventeur de pluſieurs arts utiles à la Societé, l'amour & les délices de ſes Peuples, qui même lui décernerent des honneurs divins. Eh, qu'a fait ce bon Prince à M. de Voltaire, pour en être ſi cruellement maltraité! Au reſte, ſes mânes ne murmureront point contre cette injuſtice. Le Temple réel, que les Hiſtoriens aſſurent qu'on lui bâtit après ſa mort à Babylone, doit le conſoler d'être chaſſé du Temple imaginaire de notre Poëte.

On ne s'attendoit guère à voir *Bacchus* figurer dans ce Ballet, dont il forme la troisième entrée. N'admirez-vous pas, Madame, cet heureux mêlange des Dieux de la Fable & des Héros de l'Hiſtoire ? Il y a là-deſſous quelque fine Allégorie, qui échape à notre intelligence. Attendez ; je crois l'avoir pénétrée. Le but de l'Auteur ne ſeroit-il pas de nous apprendre, que quoiqu'un Mortel ſoit regardé comme un Dieu ; il n'en eſt pas pour cela plus digne d'être admis au Temple de la Gloire ? Mais non, je me trompe : ſeroit-il probable que M. de Voltaire eût été aſſez mal adroit pour s'en exclure lui-même ?

Bacchus, après avoir dit beaucoup de douceurs à *Erigone*, apperçoit un Temple ſolitaire ; il demande fort à propos ce que c'eſt : on lui repond que c'eſt *le Temple de la Gloire*. Sa Maîtreſſe ajoute :

L'Amour ſeul me guidoit ſur cet heureux rivage ;
Mais on peut détourner ſes pas,
Quand *la Gloire eſt ſur le paſſage*.

J'aime aſſez le caractère ſenſé de cet

te Erigone, qui fait un voyage exprès au Temple de l'Amour, & qui ne veut de celui de la Gloire, qu'autant qu'il se trouve sur sa route. Nos Erigones modernes pensent bien de même. Le Grand Prêtre repousse *Bacchus*, en lui débitant cette grande maxime :

Il est une vaste distance
Entre les noms connus & les noms glorieux.

Proposition inconteſtable, dont nous avions pourtant besoin pour distinguer la célébrité des *Mirivis* & des *Cartouches*, de celle des *Alexandres* & des *Césars*, & les *noms connus* des derniers Lyriques, des *noms glorieux* des *Quinaults*, des *la Mothes* & des *Roys*.

Plautine, Maîtresse de *Trajan*, ouvre le quatriéme Acte par ces belles paroles :

Revien, *divin* Trajan, vainqueur *doux & terrible*:
Le monde est mon Rival; tous les cœurs sont à toi.

Junie, ſa Suivante, lui annonce une bonne nouvelle :

Sous ces arcs triomphaux, on dit qu'il va paroître.

Trajan paroît en effet. Mais pour bien des raiſons, autant valoit qu'il ne vînt pas ſitôt :

Je reviens un moment *pour* m'arracher à vous,
Pour m'animer d'une vertu nouvelle,
Pour mériter, quand *Mars* m'appelle,
D'*être Empereur de Rome* & d'*être* votre Epoux.

Trajan quitte donc *Plautine*, & va combattre les ennemis. L'affaire eſt décidée en un clein d'œil. Il revient avec ſix Rois enchainés, à qui ſon grand cœur pardonne. La Gloire deſcend d'un vol précipité, & lui poſe la couronne ſur la tête. Il entre dans ſon Temple, qui ſe métamorphoſe tout-à-coup en *Temple du bonheur*, imaginé pour ſervir d'épilogue ou de cinquiéme Acte. Une Romaine y chante cette ariette :

Le Printems volage,
L'Eté plein d'ardeur,
L'Automne plus ſage,
Raiſon, badinage,
Retraite, grandeur;
Tout rang, tout Sexe, tout âge
Doit aſpirer au bonheur.

Sentez-vous, Madame, la délicateſſe & la conſtruction régulière de ces petits Vers? Je ſuis au deſeſpoir que dans l'énumération des Saiſons le Poëte ait oublié l'hyver. Mais quelle fineſſe dans ces quatres ſubſtantifs, *raiſon*, *badinage*, *retraite*, *grandeur*! *badinage* déſigne ſans doute le printems, *raiſon* l'été, *grandeur* l'automne, *retraite* l'hyver. Quelle foule de penſées renfermées en quatre mots! Admirez encore l'harmonie Lyrique de ce Vers:

Tout rang, tout Sexe, tout âge.

Il a paru ſi beau au Muſicien, qu'il a cru ne pouvoir ſe diſpenſer d'en faire un Chœur.

Qu'on ne diſe donc plus que les paroles de ce Ballet ſont d'autant plus

conſolantes pour M. *de Cahuſac*, qu'elles viennent du premier génie du ſiècle. Quand même elles ſeroient indignes de M. de Voltaire, n'a-t-il donc pas la prérogative des Héros, qui par la multitude de leurs hauts faits, ont acquis le droit de faillir ? Quoique notre Poëte ne ſoit pas encore introduit dans le Temple privilégié des immortels Beaux-Eſprits, ſes ſuccès brillans & ſes nombreux lauriers lui donnent aſſurément le droit de faire desormais de mauvais Ouvrages. On ſçait d'ailleurs qu'il n'a jamais été heureux dans la ſtructure de ſes *Temples*. Je lui en connois quatre ; ſçavoir, les Temples du *Goût*, de la *Gloire*, du *Bonheur* & de l'*Amitié*. Le deſſein de ce dernier eſt plus régulier ; l'architecture en eſt même légere & délicate. Si j'oſois, je propoſerois à l'Auteur d'en conſtruire un cinquiéme, *le Temple de l'Amour propre*. Il eſt vrai que cette idée a déja été employée dans un petit Roman, dont j'ai oublié le nom : mais qu'importe ; ce ne ſeroit pas là un obſtacle pour M. de Voltaire.

Je me rappelle confuſément que la Fée qui veilloit à l'éducation d'un

jeune Prince, conduiſoit ſon élevé dans ce Temple, qui paroiſſoit toujours bâti dans le goût que l'auroit fait conſtruire celui même qui le contemploit. On feignoit que la ſtatue de l'Amour-Propre étoit placée au fond du Temple, & qu'elle répréſentoit exactement les vertus, les talens, & les ſuccès dont chaque Spectateur ſe croyoit pourvû. Un Géomêtre, par exemple, qui, après avoir travaillé long-tems ſur la figure de la terre, venoit enfin de la trouver quarrée, voyoit dans la ſtatue de l'amour propre ſon ſiſtême ſi clairement démontré, qu'il ne doutoit pas que tout le monde n'en convint. Un Poëte diſoit tout haut que ce Temple ne retentiſſoit que de ſa gloire, & n'étoit paré que de ſes lauriers. Il faiſoit remarquer aux aſſiſtans les Sciences abſtraites, ſur leſquelles il avoit écrit avec la plus grande facilité, ſans leur avoir jamais accordé que des momens dérobés à ſes plaiſirs, ou à ſes autres occupations. Il exaltoit ſur tout une Hiſtoire, où l'exactitude des faits répondoit à la bonté du ſtile. Il n'avoit garde d'oublier ſes brillants portraits, le tour

heureux de ſes expreſſions, l'ordre & le plan judicieux de ſes pièces de Théâtre. Enfin, il faiſoit entendre, avec une confiance fort humiliante pour ceux qui l'entouroient, que ſon eſprit contenoit tous les eſprits. Il terminoit ſon éloge par proteſter qu'il étoit auſſi bon Citoyen que Philoſophe.

Je ne crois pas, Madame, qu'il y ait ſur la terre un Peuple plus imitateur que le François. Un beau Marquis paroît-il aux Spectacles ou dans un Cercle avec un habit d'un goût nouveau ? Il a la gloire de ſe voir bientôt copié par tous les petits Maîtres de la Cour & de la Ville. La Mode étend auſſi ſon empire ſur les Lettres. Un ouvrage orné d'un titre ſingulier ou fondé ſur une idée heureuſe, a-t-il quelque ſuccès ? Auſſi-tôt la nation ſervile des Auteurs profite de la découverte, & fait éclore ſes rapſodies à l'abri du même titre ou de la même fiction. Nous ne l'avons que trop éprouvé à l'occaſion de la mémorable Victoire remportée par Sa Majeſté. A peine l'ingénieuſe *Requête du Curé de Fontenoy* eut vû le jour, Recueil de ces Dames:

que tous les Rimailleurs firent parler à l'envi le Vicaire, le Marguillier, le Sacriſtain, le Porte-Croix, l'Enfant de chœur, les Filles, le Carilloneur, & même le Foſſoyeur: en un mot, il nous fallut eſſuyer les mauvais propos de toute la Paroiſſe.

Quoique le *Recueil de ces Meſſieurs*, qui a paru cet Été, n'ait pas eu un cours favorable, un jeune Auteur, qui croit apparemment ne pouvoir mieux faire que de marcher ſur les glorieuſes traces *de ces Meſſieurs*, vient de publier, à leur exemple, une brochure intitulée: *Recueil de ces Dames*. J'en ai fait acheter avec empreſſement un exemplaire, dans l'eſpérance d'y trouver de jolies avantures, des hiſtoriettes galantes & des réfléxions délicates. Mais en verité *ces Dames*, à la honte de notre Sexe, ne valent pas même *ces Meſſieurs*. Il n'y a que le petit conte de *l'aimable indiſcret*, qui m'ait amuſée. La narration en eſt vive & légere. On y peint un homme à bonnes fortunes, qui entrant chez une Ducheſſe, pour y ſouper, apperçoit ſept autres femmes. A leur aſpect il recule en arrière. Toutes veulent ſçavoir la cauſe de ce mouvement;

ment. Il les regarde l'une après l'autre, & demande d'un air myſtérieux ſi elles ſont ſeules. Leur curioſité redouble : enfin, après bien des queſtions & des prières, il leur déclare qu'il a été heureux avec elles toutes. Les Dames rougiſſent d'abord, & baiſſent les yeux. Une d'entre-elles prend généreuſement ſon parti, & convient du fait, en riant : les autres l'imitent.

A la tête de ſa brochure, l'Auteur a voulu s'egayer au ſujet de quelques Ecrivains, dont il trace les portraits. Son pinceau eſt dur & même indécent. N'eſt-il pas honteux, par exemple, qu'il reproche à l'Abbé *le Blanc* d'être le fils du Concierge de la priſon de Dijon ? Eh! depuis quand releve-t-on ainſi la naiſſance des gens de Lettres ? Le génie, le goût & les talens, voilà leurs titres de nobleſſe. Rouſſeau en eſt-il moins illuſtre, pour être né d'un père Cordonnier ? Que l'Abbé *le Blanc* nous donne de bons ouvrages, peu nous importera qu'il ſoit iſſu du ſang des Dieux ou des Geoliers.

Malgré ces traits peu délicats, il y a quelques ſaillies dans ce *Recueil*,

& il seroit injuste d'appliquer à l'Auteur, ce qu'il dit lui-même d'un personnage inconnu : » B*** rêva un » jour qu'il avoit de l'esprit. Com- » bien de sots en sang froid pensent de » même ! A son réveil il prit la plume, » & quoiqu'il ne sçût encore que » bégayer notre Langue, il compo- » sa sa vie. Boileau l'a dit : un mau- » vais Livre trouve des acheteurs. » Je souhaite de tout mon cœur que le *Recueil de ces Dames* ait un heureux débit : il est imprimé aux dépens de l'Auteur.

Les Epoux malheureux.

Que la lecture des *Epoux Malheureux* m'a bien dédommagée, Madame, de cette foule de ridicules Romans, dont des Ecrivains subalternes nous ont accablés coup sur coup ! Ce ne sont point ici de ces fictions vagues, de ces bizarres avantures qu'une médiocre imagination peut enfanter & conduire de parties en parties jusqu'à un nombre infini de volumes. C'est une histoire véritable & récente, dont toute la France a retenti, & qui vient de se passer sous nos yeux : *l'Histoire de Monsieur & de Madame de la Bedoyère.* On vous a

sans doute entretenue, Madame, de la forte passion qu'avoit inspirée au Héros de ces Mémoires *Agathe Sticotti*, Actrice du Théâtre Italien, des oppositions du père de l'Amant à l'union de deux cœurs aussi tendres que vertueux, de la conclusion de l'hymen sans son aveu, des efforts de la famille pour faire rompre cette alliance, de la Cause portée au Parlement, du beau plaidoyer du jeune & constant époux, des pleurs qu'il fit couler par son éloquence des yeux de toute l'assemblée; enfin du terrible Arrêt qui a cassé le mariage. Voilà les principaux faits qui ont fourni la matière de cet écrit. Quels talens ne doit-on pas accorder à l'Auteur, qui a sçû nous attendrir encore sur le sort de deux tristes victimes, qui sembloient avoir épuisé notre sensibilité? Je connois peu de Livres, où le sentiment soit exprimé avec autant d'énergie & de vérité que dans celui-ci. Les commencemens de l'amour, ses progrès insensibles & rapides, les inquiétudes, les agitations, la force & la foiblesse qu'il inspire, les égaremens de la raison, les déchiremens du cœur, les transi-

ports de la jalousie, la crainte & l'espérance, les tendres émotions, les doux frémissemens, l'oubli de soi-même & de toute la nature, l'inexprimable volupté qu'on goûte à voir l'objet aimé, l'empire de ses regards, le pouvoir de ses larmes: en un mot, tout ce qui caractérise une grande passion est peint dans cet ouvrage avec les plus vives couleurs. La seconde Partie surtout doit échauffer & remuer le Lecteur le plus léthargique.

Outre les tendres Dialogues, dont cette histoire est semée, elle offre de tems en tems des traits hardis, qui partent d'un esprit ferme & dégagé des erreurs populaires. Telles sont ses réflexions sur le misérable préjugé qui flétrit à nos yeux la profession de Comédien, source de nos plaisirs, de la politesse de nos mœurs, & peut-être de nos vertus. Tout ce qu'on peût reprendre dans les *Epoux malheureux*, est le retour fréquent des mêmes situations, & quelquefois des mêmes termes. Mais le langage du cœur n'est pas à beaucoup près aussi abondant que celui de l'esprit: peut-être n'a-t-il qu'un certain nombre

d'expreſſions paraſites qui reviennent toujours quand le ſentiment reparoit. Au reſte, l'Auteur gêné par ſon ſujet, connu de tout le monde, a cru devoir le traiter en converſations & en monologues, plutôt qu'en action. J'aurois ſouhaité qu'il en eût banni quelques métaphores outrées, quelques phraſes louches, quelques détails inutiles, & des comparaiſons un peu recherchées. M. *de la Bedoyère* y paroit *accablé d'un orage de réflexions.* Il ſe compare dans un endroit à ces voyageurs, qui ſéduits par leur imagination croyent entrevoir de loin *des châteaux, des terraſſes, des jardins merveilleux, & qui de près ne découvrent que de viles mazures, des rochers eſcarpés.* Dans un autre, il reſſemble encore à des voyageurs, *qui découvrent toujours de nouveaux monſtres, de nouveaux rochers.* Il nous apprend qu'il lui en coûta *ſix Louis* pour revenir de la Queue à Paris dans un méchant Fourgon : circonſtance tout-à-fait intéreſſante ! Ailleurs, en parlant du départ d'*Agathe*, qui alloit ſe faire Religieuſe : « Ce ne fut, dit-il, qu'au » moment qu'on partit, qu'elle jetta » un cri, comme ſi ç'eût été ſon der-

» nier soupir, *le dernier élan vers l'a-*
» *mour de son ame expirante.* «

L'Auteur de ces Mémoires est M. d'*Arnaud*, dont les talens étoient peu connus jusqu'ici, quoiqu'il eût fait une Tragédie de *Coligny*, imprimée sans avoir été jouée, & quelques petites pièces de Vers éparses dans l'insipide compilation des *Amusemens du cœur & de l'esprit*. Le plaisir que son dernier ouvrage procure en général, fait disparoître les petits défauts qu'on y a remarqués. Pour moi j'y ai trouvé le même interêt que dans la touchante Tragédie d'*Inès de Castro*. Il ne reste à Madame *de la Bédoyère*, pour ressembler encore plus à *Inès*, que d'aller se jetter aux genoux de son Beau-père, avec l'enfant qu'elle porte dans son sein, dès qu'il aura vû le jour. Ce Spectacle attendrissant fera peut-être sur lui la même impression que sur le bon Roi *Alphonse*.

Zenzoli. Notre Sexe, Madame, joue un trop grand rôle dans *Zenzoli & Bellina*, ou *le triomphe de la nature*, pour que je ne vous en dise pas un mot. L'Auteur de ce petit Roman a ima-

giné une Iſle, qu'il appelle *Zemerie*, habitée par des hommes ſeuls. C'eſt ainſi que les Amazones, ſur les bords du Thermodon, ſe paſſoient de la compagnie des hommes. Mais ils venoient de tems en tems leur rendre des viſites; au lieu que les *Zemeriens* ne pouvoient ſouffrir aucune femme. Il n'eſt pas poſſible de vous expliquer comment ils s'y prenoient, pour que l'Iſle fut toujours peuplée. Je vous renvoye au Livre même. Il ſuffit de vous dire qu'on jettoit dans la Mer toutes les Filles qui naiſſoient. Une d'elles tendit un jour ſes petits bras au jeune *Zenzoli* qui alloit la précipiter dans les flots. Il en eut pitié, & l'éleva dans une grotte ſouterraine. Il en fit ſa femme, dès qu'elle fut en âge de le devenir. Les *Zemeriens* découvrirent ce commerce : ils alloient en punir le malheureux *Zenzoli*, quand *Bellina*, par les charmes de ſa beauté & de ſon éloquence, fléchit ces malhonnêtes Inſulaires. Ils tomberent à ſes pieds, & la reconnurent pour leur Souveraine. Ainſi toute l'Iſle rentra ſous les loix de la nature. L'Auteur a négligé d'embellir cette fiction de quelques portraits, que je m'attendois à

y trouver, & surtout des graces du stile, qui sont le principal mérite de ces sortes d'écrits.

Je suis, &c.

A Paris ce 18
Janvier 1746.

LETTRE XIV.

JE me hâte, Madame, de vous faire part d'une Lettre que M. *Roy* m'a adressée sur la mort de M. l'Abbé *Desfontaines*. Les éloges qu'on donne à la mémoire d'un Ecrivain honorent également le cœur du Panégyriste & la cendre du Défunt, quand ce n'est ni la flatterie, ni l'usage, ni l'amour propre qui fournit l'encens qu'on brûle sur son tombeau.

MADAME,

» L'Académie vient de perdre » dans la personne de M. l'Abbé *Des-* » *fontaines*, non pas un Confrère, » mais un Surveillant zélé jusqu'à

» l'excès pour cette célèbre Compa-
» gnie, dont il épioit toutes les dé-
» marches. Elections, Diſtributions
» de Prix, Harangues de Récep-
» tions, Complimens à la Cour, rien
» ne lui échapoit. Il auroit peut-être
» ſouhaité que ces Meſſieurs n'euſ-
» ſent jamais commis l'honneur de leurs
» ſuffrages, qu'ils euſſent toujours
« déferé au mérite, & réſiſté au cré-
» dit : rigoriſme au deſſus de l'huma-
» nité. On a cru que notre Cenſeur
» l'exigeoit par des motifs étrangers
» à l'utilité publique. Il n'eſt plus,
» & vous penſez bien, Madame,
» qu'il faut interprêter favorablement
» l'intention des Défunts. Ici la pré-
» ſomption même n'eſt pas tout-à-fait
» ſans fondement. Voici une particu-
» larité aſſez marquée. Un Ecrivain
» authentique & très-meſuré avoit
» publié des remarques ſur notre
» Langue, dont il poſſède toute la
» délicateſſe. Il avoit relevé quelques
» fautes, quelques inadvertances de
» ſtile échapées au grand Racine, le
» plus correct de nos Poëtes, & l'un
» de ceux qui a fait le plus d'honneur
» à l'Académie. La Critique étoit
» accompagnée des ménagemens les

» plus respectueux. Elle ne blessa pas
» moins M. l'Abbé. Il la regarda
» comme un attentat, il entreprit
» avec chaleur de la confondre. Il
» dresse donc une réponse un peu
» amère, & la présente aux *Succes-*
» *seurs* de M. Racine. Le croiriez-
» vous, Madame? Ils craignirent
» d'être, comme les Troyens, trahis
» par l'offrande destinée à Minerve;
» ils dénierent toute audience au nou-
» vel Apologiste:

L'inéxorable Académie
Refusa tous les dons d'une main ennemie.

» Mais pourquoi cette aversion si dé-
» clarée pour un homme sçavant, la-
» borieux, à qui on ne pouvoit con-
» tester un plume légère, élégante,
» facile, & propre à tant de sujets dif-
» férens? Car enfin ne lui doit-on pas
» l'histoire de M. de Thou, ornement
» qui manquoit à notre Bibliothè-
» que Françoise, l'*Histoire Romaine*
» *d'Echard*, bonne prise sur les An-
» glois; *Gulliver*, tant de Piéces po-
» lémiques lors du démêlé de M. de
» la Motte avec Homere, tant de dé-
» couvertes sur le Néologisme, &

» tant de préſervatifs offerts contre
„ cette contagion; enfin, une traduc-
„ tion de Virgile, dont il faut bien
„ que nos délicats ſe contentent, juſ-
„ qu'à ce qu'il en paroiſſe une plus
„ parfaite. Elevé dans une Societé
„ reſpectable, qui a ſouvent recrûté
„ le Corps des beaux-Eſprits, dans
„ une Societé puiſſante qui lui eût
„ prêté main forte contre des Con-
„ currens d'un mérite inférieur, ſon
„ nom cependant, ſon nom n'eſt pas
„ ſur la liſte des immortels : titre
„ qu'on leur accorde plus volontiers
„ qu'aux frères *Roſecroix*.

„ Je ne puis, Madame, éclaircir
» ſur ce point votre curioſité : mais
» je ne ſerois pas étonné qu'à la pre-
» miere réception, l'on s'aviſât de
» jetter quelques fleurs ſur le tom-
» beau de l'Abbé. N'a-t-on pas loué
» en pleine Aſſemblée tel Poëme
» d'un Auteur, qui n'eſt pas *de gre-*
» *mio* ? Je crois que ce tribunal peut
» juger au-delà de ſon territoire, &
» qu'il ne refuſe pas ſes louanges aux
» illuſtres qui lui ſont le plus étran-
» gers.

» La mort va fixer les jugemens du
» public ſur les feuilles de notre Ari-

» ſtarque. C'eſt le genre que vous
» ſemblez adopter, Madame, &
» vous allez réparer notre perte.
» Vous joindrez à la force de ſon ſti-
» le les agrémens & la fineſſe que
» les Dames mêlent dans tout ce
» qu'elles écrivent. Vous en avez le
» caractère, ou vous ſçavez bien l'i-
» miter.

» L'Abbé *Desfontaines* ne travail-
» loit pas toutes ſes *Obſervations* avec
» le même ſoin : c'eſt l'inconvenient
» des ouvrages périodiques. Quel-
» quefois il recueilloit les opinions
» des connoiſſeurs, quelquefois il les
» prévenoit. Le ſuccès d'une piè-
» ce ne lui pouvoit impoſer : il accu-
» ſoit les Juges indulgens : il appel-
» loit à *minima*. Tout Journaliſte eſt
» la partie publique qui tient en reſ-
» pect le Parnaſſe ; mais les conclu-
» ſions ne ſont pas immanquablement
» ſuivies ; & quand elles entraîneroient
» la multitude, les pièces du procès
» ſubſiſtent toujours pour opérer une
» réviſon.

» Je crois qu'il ne s'éloignoit pas
» de rendre juſtice au beau ; il avoit
» aſſez de perſpicacité pour le ſaiſir.
» Dans les divers morceaux d'un

„ Ouvrage, il manquoit rarement au
„ choix. Il avoit, ce me ſemble, l'eſ-
„ prit analytique, ennemi des lueurs
„ & des beautés déplacées & décou-
„ ſuës, cherchant en tout le mérite
„ de l'*Enſemble*. Il étoit imbu de bon-
„ nes lectures, partiſan de l'antiqui-
„ té, qui a perdu bien des amis, qui
„ n'en recouvre plus guère : c'eſt ce
„ que nous reprochent nos voiſins
„ jaloux.

„ Il n'étoit pas aimé de tout le
„ monde. L'emploi qu'il s'étoit fait
„ eſt chatouilleux. Jamais le bon Ecri-
„ vain ne ſe croit aſſez encenſé, &
„ le mauvais Scribe aſſez menagé. Il
„ faut convenir auſſi que notre Ob-
„ ſervateur s'égayoit quelquefois ſur
„ le compte des Orateurs ou des
„ Poëtes qu'il eſtimoit ſincèrement.
„ En louant un bon Ouvrage, il ne
„ ſe refuſoit pas un trait badin con-
„ tre l'Ouvrage même, apparemment
„ pour offrir une ſorte de dédom-
„ magement & de conſolation aux
„ médiocres Compoſiteurs, qu'il
„ avoit traités de Turc à Maure ;
„ peut-être auſſi pour piquer un peu
„ le goût malin des Lecteurs : c'étoit
„ autant de reſſources qu'il trouvoit

„ pour le débit de ſes feuilles. Pour „ moi, qui ne fais pas grand bruit „ dans le monde littéraire, il m'a tan- „ tôt loué, tantôt critiqué. Les élo- „ ges ne m'enorgueilliſſent point ; „ les critiques, loin de me bleſſer, „ m'éclairent. Je les recevrois avec „ docilité, quand même la malignité „ les inſpireroit, je ne dis pas l'envie ; „ je ne m'en crois pas digne. Il m'en- „ voyoit ce qu'il imprimoit ; il me „ demandoit les Pièces qui m'écha- „ pent en différentes occaſions, & que „ j'abandonne à la cenſure.

„ A l'égard de ſa perſonne, je ne „ vous en dirai rien. Je n'ai jamais eu „ avec lui de ces liaiſons qui dévelo- „ pent les hommes. J'apprens que ſa „ fin a été édifiante. La Religion a „ toujours raiſon avec les gens d'eſ- „ prit, & les pénètre tôt ou tard. Je „ ne puis vous alléguer qu'un fait „ dont j'ai eté témoin, & ſur lequel „ vous pourrez aſſeoir un jugement.

„ Un Magiſtrat illuſtre m'invita „ de dîner chez lui avec M. l'Abbé, „ que je ne connoiſſois que de répu- „ tation. Dans ce tems-là un joli Poë- „ me, qui n'eſt pas encore imprimé, „ gagnoit beaucoup de célébrité à

„ être lû dans les bonnes maiſons.
„ C'eſt un nouvel *Art d'aimer*. L'Ab-
„ bé s'écria : Quoi, Rome Payenne a
„ relégué dans les glaces de la Scy-
„ thie l'Auteur d'un Ouvrage pareil!
„ Ovide, malgré ſa dignité de Che-
„ valier Romain, ſes alliances avec
„ Mécene, ſes Vers qui ont immor-
„ taliſé Auguſte, fut ſacrifié à la ſe-
„ vérité de la Loi Julia ; & parmi
„ nous on accueille un précepteur de
„ volupté, qui enſeigne l'art de ſé-
„ duire l'innocence, de tromper les
„ mères & les maris, de troubler la
„ paix des familles ! Le moderne
„ Ovide avoit cependant été pro-
„ duit dans le monde par M. l'Abbé;
„ mais depuis ſa fortune, il avoit per-
„ du de vûe ſon ancien Maître. L'Ab-
„ bé ne laiſſa pas que de louer la fa-
„ cilité du jeune homme, la liberté
„ de ſon ſtile ; mais rien ne put adou-
„ cir ſon indignation contre le ſcan-
„ dale de l'*Art d'aimer*. Voilà l'hom-
„ mage éclatant qu'il a rendu à la
„ vertu de votre ſexe.

Je ſuis avec bien du reſpect,
Madame,
Votre très-humble & très-obéiſſant
Serviteur. ROI.

Poëme Il paroît chez *Lottin*, Impr. Libraire, ruë Saint Jacques, une pièce d'environ trois cens Vers intitulée *L'Origine & les progrès des Gardes du Corps*. Peut-être que ce sujet demandoit à être traité dans une Dissertation plutôt que dans un Poëme. L'Auteur, M. *Mauger*, Garde du Corps lui-même, attribue l'institution des illustres Défenseurs du trône & des jours de nos Souverains à *Gontran*, Roi d'Orléans, qui commença à regner en 562. Il prétend que ce fut pour échaper aux meurtres de la cruelle *Fredegonde*, qu'il prit le parti de se composer une garde considérable de la fleur de la Noblesse. Quelques Historiens placent leur établissement sous des regnes postérieurs. Le P. Daniel se contente de dire, que Philippe-Auguste & Saint Louis, pour dérober leurs têtes aux assassins du vieux de la Montagne, doublèrent leurs Gardes; ce qui prouve qu'ils existoient auparavant. M. le Président de *Montesquieu*, dans une de ses *Lettres Persannes*, décide la chose plus hardiment: » Il n'y a, dit-il, que quatre ou cinq siècles qu'un Roi de

» France prit des Gardes contre l'u-
» ſage de ces tems-là, pour ſe garan-
» tir des aſſaſſins qu'un petit Prince
» d'Aſie avoit envoyés pour le faire
» périr. Juſques-là les Rois avoient
» vêcu tranquillement au-milieu de
» leurs ſujets, comme des peres au
» milieu de leurs enfans. » Quoiqu'il en ſoit, M. *Mauger* a ſans doute des autorités reſpectables, dont il peut appuyer ſon ſentiment; & quand cela ne ſeroit pas, il eſt pardonnable à un Poëte, qui écrit ſur un Corps dont il a l'honneur d'être membre, d'en faire remonter l'origine juſqu'aux tems les plus reculés. D'ailleurs, dans un Poëme, c'eſt moins l'exactitude des faits qu'il faut chercher, que la grandeur des images, la nobleſſe des penſées & des expreſſions. Voici le diſcours que notre Auteur fait adreſſer à *Gontran* par un de ſes Favoris, pour l'engager à mettre ſa vie en ſureté:

Grand Roi, dit-il, envain tes fertiles Provinces
Reſpirent ſous les loix du plus juſte des Princes;
Envain ta main propice, après tant de hauts faits,

Entretient en ces lieux l'abondance & la paix,
Si le ſoin de tes jours, qu'un coup affreux menace,
N'écarte les dangers que brave ton audace.
Chaque jour, j'en frémis, Fredegonde en fureur
Répand autour de toi le maſſacre & l'horreur.
Sigebert, Chilperic, malheureuſes victimes,
Puiſſe être votre mort le dernier de ſes crimes!
Mais qu'attends-tu d'un cœur né pour la cruauté?
Sa barbarie, hélas, ſurpaſſe ſa beauté:
Préviens ſes noirs complots, il en eſt tems encore.
Joüis pour nous d'un rang que ta vertu décore;
Et n'abandonne pas aux mains des aſſaſſins,
Des jours où nous avons attaché nos deſtins.
De tout tems la Nobleſſe, à ſes Princes fidèle,
Fut l'ame de l'Etat, des peuples le modèle:
Prodigue, tu le ſçais, de ſes biens, de ſon ſang,
Son zèle ajoûte encore à l'éclat de ſon rang.

Grand Roi daigne jetter ſur elle un œil de père !
Daigne lui confier une tête ſi chère.
Tout l'Etat aſſemblé t'en conjure à genoux ;
Ouvre les yeux enfin, & choiſis entre nous.

Gontran ſe rendit à de ſi nobles ſentimens. L'Auteur rappelle enſuite la bataille de Bovines, où les Gardes du Corps ſeconderent avec tant d'ardeur l'intrépidité de Philippe-Auguſte. Il n'a pas omis que Charle VII dut en partie ſes ſuccès contre les Anglois à la valeur des Ecoſſois, dont il avoit formé la premiere Compagnie de ſes Gardes :

Ah, je vous reconnois, Ecoſſois généreux ;
Intrépides ſoutiens d'un Prince malheureux ;
Sans vous, ſans le ſecours que votre bra lui donne,
Peut-être il n'eût jamais recouvré ſa Couronne.
Mais ne vous flattez point d'avoir trop entrepris ;
Le ſervice fut grand ; vous en avez le prix.
Si nos Rois vous ont dû leur Couronne & leur gloire,

L'honneur de les garder vaut bien une victoire.

Louis XI créa la seconde & la troisiéme, & François I la quatriéme Compagnie des Gardes du Corps, qui se signalerent à la bataille de Marignan. L'Auteur fait entendre que s'ils eussent été à Pavie, la fortune n'auroit pas abandonné les Drapeaux François. Le Poëte retrace des exploits plus modernes. La fameuse journée de Seneff, où le Prince de Condé, à la tête des Gardes du Corps, chargea les ennemis commandés par le Prince d'Orange, lui fournit un très beau morceau :

O Seneff! ô journée à jamais mémorable,
Où Condé triompha d'un rival redoutable,
Où ce Héros longtems confondu parmi nous,
A nos yeux étonnés porta les premiers coups;
Notre Corps en rougit; ce Corps à qui tout cède;
Jaloux que Condé même au combat le précède.

Le récit de la célèbre action de Leuze, où la maison du Roi & la Gendarmerie eurent à combattre soixante-quinze Escadrons qu'ils défirent, tient une place honorable dans ce Poëme. On frappa par ordre du Roi une Médaille, sur laquelle on voyoit un Garde du Corps, foulant quelques ennemis sous les pieds de son cheval, avec cette inscription : *Virtus Æquitum Prætorianorum.* Cependant le Poëte ne dissimule pas qu'ils ont été malheureux à Malplaquet, & en dernier lieu à Ettingen ; ce qui assurément ne diminue en rien l'idée de bravoure, si justement attachée à cet illustre Corps :

Malplaquet, Ettingen, en dépit de l'envie,
Ont accrû notre gloire aux yeux de la Patrie ;
Mais si dans ces combats nous reçûmes la loi,
Fûmes-nous moins vaillans qu'aux champs de Fontenoi ?

En voilà assez, Madame, pour vous faire apprécier le talent poëtique de notre Militaire. Rousseau a

dit, en comparant l'art de la poëſie au jeu des échets :

Sçavoir la marche eſt choſe très unie ;
Jouer le jeu, c'eſt le fruit du génie.

A Dieu ne plaiſe qu'on entende par là que M. *Mauger* ne poſſede que l'adreſſe méchanique de fabriquer aſſez bien des Vers. Son génie perce dans les morceaux que je vous ai rapportés; & l'on conviendra qu'ils feroient honneur à quelques Muſes célèbres, s'il n'y avoit pas un peu trop d'hemiſtiches & quelques Vers preſque entiers dérobés à M. de Voltaire. Mais je ne ſçai ſi c'eſt un reproche ou un remerciement qu'on en doit faire à notre Auteur. Il peut du moins s'autoriſer de l'exemple de M. de Voltaire lui-même, qui, comme vous ſçavez, n'a pas fait difficulté de mettre quelquefois à contribution ſes Devanciers & ſes Contemporains.

Armide. L'Académie Royale de Muſique va nous donner enfin, Madame, la Tragédie d'*Armide*, attendue depuis ſi long-tems. Elle a déja été repréſentée ſur le Théâtre de la Cour avec le

plus brillant ſuccès : c'eſt le chef-d'œuvre de Quinault & de Lulli. Il ſeroit aſſez ſingulier que ces deux grands hommes ſubiſſent à Paris le ſort de leurs petits ſucceſſeurs. Que ſçait-on ? Notre ſiècle a un goût ſi ſupérieur ; le flambeau de la Philoſophie a porté tant de lumières dans nos eſprits, que je ne ſerois pas étonnée, que ce qui a fait les délices de nos bons ayeux bleſsât nos oreilles délicates. Je ne crois pas au reſte, qu'on nous redonne *le Temple de la Gloire*. Il a diſparu juſque de deſſus l'affiche.

J'aime beaucoup votre petit trait ſur un endroit du quatriéme Acte de ce Ballet Collégial. Il eſt en effet bien plaiſant, lorſque Trajan dit à ſa Maîtreſſe qu'il veut devenir ſon époux, qu'elle lui réponde :

Que dites-vous ? *Quel mot funeſte* !

Mais, croyez-moi, ne remuons plus les ruines de ce Temple abbattu. C'eſt le relever que d'en parler. Contentons-nous de faire revivre cette Epigramme peu connue de notre ami Rouſſeau, au ſujet du *Temple du goût*.

Voltaire, sur Montmartre endormi l'autre nuit,
Bâtissoit en rêvant un Temple pour sa Secte ;
Mais un coup de sifflet réveillant l'Architecte,
Il se frotta les yeux, & trouva tout détruit.

Je suis, &c.

A Paris ce 23 Janvier 1746.

LETTRE XV.

Discours sur la maniere de lever les Tailles.

IL me semble, Madame, qu'un des principaux objets des Ouvrages périodiques, devroit être de faire part au Public des Pièces qui lui sont dérobées par la modestie de leurs Auteurs. Ces Ecrits, que l'occasion fait naître, & qui paroissant ne convenir qu'au tems & au lieu pour lesquels ils ont été faits, sont condamnés, après un moment de grand jour, à une éternelle obscurité, sont quelquefois plus dignes de notre attention que certains Ouvrages

ouvrages imprimés, alimens de la frivole curioſité d'un grand nombre de Lecteurs.

En voici un qu'on m'a fait l'honneur de me communiquer, & que vous me ſçaurez gré de vous faire connoître. C'eſt un diſcours prononcé le 12 Novembre dernier, par M. le Préſident B*** d'Al... à l'ouverture des Audiences de la Cour des Aydes de Montpellier. Il ne faut pas le confondre avec ces ſtériles Harangues, dont le ſujet pris au hazard n'annonce qu'un enchaînement de phraſes fleuries, un recueil de jolies penſées, qui font voir que l'Auteur ne manque pas abſolument d'eſprit, & qu'il ſçait peindre avec des couleurs brillantes, tantôt fines & tantôt fauſſes, ſelon que la vivacité de l'imagination les lui fournit. Ces ſortes de Diſcours devroient être bannis d'Aſſemblées auſſi graves & auſſi reſpectables, que celle devant laquelle a parlé M. le Préſident d'Al...

Le ſujet qu'il a choiſi eſt tout à fait convenable au lieu & aux Magiſtrats devant leſquels il a été traité; c'eſt moins un Diſcours oratoire qu'une élégante Diſſertation, *ſur la manière*

d'imposer & de lever les Tailles en Languedoc, & sur les avantages que cette Province en a retirés jusqu'à présent : avantages certains, mais dont il semble que les Languedociens ne s'apperçoivent pas, parce qu'ils y sont accoutumés ; ce qui donne lieu à M. d'Al....de faire en commençant cette réfléxion judicieuse & vraye à bien des égards : » Le commun des hommes se repose ordinairement sur le » bonheur dont il jouit, & s'occupe » peu des causes qui le lui procurent ; » il s'accoutume à un état heureux » presque sans le connoître. Sa félicité » se mêle en quelque sorte à l'air qu'il » respire, & ne produit en lui ni réflé» xions, ni sentimens de reconnoissance.

L'Orateur entre ensuite dans le détail des avantages, que la juste repartition des tributs a procurés à cette Province. » Rien n'égale la beauté & la » richesse du Pays, qui forme l'étendue » de votre ressort, dit-il à Messieurs » de la Cour des Aydes. Industrie inimitable dans l'agriculture, succès » étonnans dans le commerce, adresse » dans les arts, réputation dans les » sciences ; rien n'y manque de ce qui

» peut rendre une Province floriſſante, » & contribuer au bonheur des Peu- » ples. On y admire des Ports que la » nature ſemble refuſer, & qu'un art » aſſidu entretient, même malgré la » nature. On eſt ſurpris du nombre des » Villes & des différentes habitations » qui embelliſſent les Campagnes : » vous parlerai-je des canaux qui les » traverſent, de la beauté des chemins » publics, de la communication des » deux Mers : vous décrirai-je ces » Montagnes *, qui dans tout autre » Pays n'auroient été que d'affreux » déſerts, & ſur leſquelles l'induſtrie » des habitans a ſçu ſuſpendre des » jardins, préférables à ceux de Sé- » miramis. Toutes ces merveilles ſont » l'agrément & le bonheur des Peu- » ples qui vous ſont ſoumis ; mais » quelle en eſt la cauſe & la ſource » primitive ? C'eſt ce qu'ils ignorent, » c'eſt ce que peu de gens examinent. »

M. le Préſident d'Al... explique enſuite, en termes clairs & à la portée de tout le monde, la manière d'aſſeoir & de lever les Tailles dans le Langue- doc : opération ſimple, fondée ſur des principes de juſtice, & préférable par

* Les Cevennes.

conſéquent à celle qui eſt en uſage dans la plûpart des autres Provinces du Royaume. L'Orateur en fait la comparaiſon avec ce qui ſe pratique dans les Provinces, où les Tailles ſont perſonnelles & la répartition arbitraire; il en fait voir les inconvéniens & l'injuſtice preſqu'inévitable; & remontant à l'origine de la réalité des Tailles, il démontre que dans tous les Royaumes bien policés, c'eſt toujours ſur les fonds que les impoſitions ont été établies.

» Tel eſt, dit-il, Meſſieurs, le ſyſ-» tême des Loix qui ſont l'objet de » votre Juriſprudence; telle eſt l'ori-» gine du bonheur des Peuples qui » vous ſont ſoumis. Ce ſont ces mêmes » Loix qui rendirent autrefois l'Egypte » ſi floriſſante, & qui en firent le Pays » le plus merveilleux & le plus fertile » de l'Univers. On cherche aujour-» d'hui l'Egypte dans l'Egypte même; » le Ciel & la terre n'y ont point » changé: le Nil, fidèle aux loix de la » nature, y porte avec la même exac-» titude le tribut réglé de ſes inonda-» tions bien-faiſantes: que lui manque-» que-t-il donc? Ses anciennes Loix, » Loix de juſtice & d'égalité, dictées

» par la ſageſſe d'un Miniſtre inſpiré
» de Dieu même, maintenues par une
» longue ſuite de Rois, protégées par
» Alexandre, conſervées par les Ro-
» mains, détruites par leurs Succeſ-
» ſeurs, Maîtres durs & aveugles,
» qui peu contens de retirer tranquil-
» lement les droits anciennement éta-
» blis ſur les terres, ont introduit des
» exemptions pernicieuſes & des con-
» tributions arbitraires, ſources du
» découragement & de la miſère des
» Peuples.

M. le Préſident d'Al... finit en expoſant les reſſources que fourniſſent l'égalité & la réalité des Tailles; ce qui lui donne une occaſion toute naturelle de parler des conquêtes du Roi. Je vais vous tranſcrire une partie de ce qu'il en dit, avec un morceau ſur la priſe d'Oſtende, qui m'a paru neuf, & ſur le ton de la vraye éloquence.

» C'eſt à cet heureux ſyſtême que
» vous devez les ornemens de votre
» Patrie, & les ſecours que vous avez
» fournis ſi ſouvent à l'Etat avec au-
» tant de gloire que de facilité; c'eſt
» encore à l'aide de ces ſecours que le
» Roi a fait retentir l'Europe du bruit
» de ſes Armes; peu ſemblable à ces

» Princes réservés & timides, qui ne
» sortoient de leur Palais que pour aller
» ravir à leurs Généraux une partie
» de leur gloire, qui faisoient pré-
» parer d'avance leurs exploits & mar-
» choient plutôt à une victoire assu-
» rée, qu'à une campagne douteuse.
» Il s'est livré à toute l'incertitude des
» événemens de la guerre; il est parti
» pour se présenter à un Ennemi re-
» doutable, & il n'a dû la supériorité
» de ses Armes qu'à ses périls, & sa
» victoire qu'à son courage, ... » Il parle ensuite de la bataille de Fontenoy.

» Que d'objets intéressans dans cette
» fameuse journée! Le Dauphin, l'a-
» mour & les délices de la France, au
» premier essai de ses armes, y paroît en
» Héros au milieu de l'horreur des
» combats : ses yeux assurés portent
» partout la joye & l'espérance; im-
» patient de vaincre, il cherche à fran-
» chir les barrières, que les vœux du
» Royaume & les ordres d'un pere ten-
» dre avoient prescrites à son courage.
» Mille avantages suivent cette pre-
» miere victoire. Tournay rentre aussi-
» tôt sous la domination de ses anciens
» Maîtres : Gand, Oudenarde, Dan-

» dermonde, Nieuport, ouvrent leurs
» portes. Oſtende, cette Ville fa-
» meuſe par la longueur des ſiéges
» qu'elle a ſoutenus, ſubit la même
» loi. Puiſſances maritimes, que ſont
» devenues vos flottes? Où ſont ces
» vaiſſeaux nombreux, objets de vo-
» tre orgueil & de votre confiance?
» L'Océan ſemble étonné de voir
» ſans défenſes une Ville qui tient à
» l'Empire des mers, à cet Empire
» dont vous croyez être les Domina-
» teurs & les Arbitres; elle attend en-
» vain votre ſecours: tout cède à la
» ſageſſe des projets de notre auguſte
» Monarque, & ſes troupes victorieu-
» ſes étendent du rivage leur triomphe
» ſur la mer même.

Quoique j'admire les beautés de ce Diſcours, je n'adopte pas néanmoins la façon de penſer de M. le Préſident d'Al... ſur le ſyſtême de la réalité des Tailles; c'eſt peut-être le moins défectueux qui ſoit ſuivi dans le Royaume: mais qu'il eſt éloigné de la perfection que devroit avoir la règle des impoſitions!

Il ſemble qu'on ait donné un objet réel à la Taille, en l'appliquant ſur les fonds des terres, & qu'on ſoit à l'abri

des taxes arbitraires ; mais il faut ſçavoir qu'il y a diverſes eſtimations auſquelles les terres ſont évaluées, ſelon qu'elles ſont plus ou moins fertiles. Toutes les terres ne ſont pas de même nature ; ainſi, en les eſtimant toutes ſur le même taux, on auroit cultivé les bonnes, & les mauvaiſes auroient été abandonnées ; il a donc fallu faire pluſieurs claſſes dans l'eſtimation ; on en fait quelquefois juſqu'à neuf & dix : ces eſtimations ſe font par des Experts, qui n'ayant aucun moyen pour éprouver la qualité de la terre, jugent ſelon leurs lumieres & à leur fantaiſie de la claſſe où elles ſeront placées : or cette déciſion, déterminant le produit de la terre, rend néceſſairement la Taille arbitraire & incertaine dans le total ou dans ſes parties.

Le caractère & le génie du poſſeſſeur y contribuent beaucoup auſſi. Quelle différence d'un domaine mis à la Taille comme bon, parce qu'il l'étoit en effet étant gouverné par un bon pere de famille, au même domaine dans la main d'un mineur ou d'un mauvais économe ; ce domaine paye pourtant la même ſomme ; & s'il eſt abandonné, faute de produire dequoi payer la même ſomme, les Experts

n'ont pas tort, mais la règle qui ne répond pas au tems.

Ce qui marque encore plus le défaut de proportion dans la distribution des Tailles sur les fonds ; c'est que les Laboureurs dans le Languedoc abandonnent leurs possessions comme dans les autres Provinces, qu'ils y sont misérables, & qu'on y employe le ministère des soldats pour faire payer la Taille dans certaines Paroisses plus que dans d'autres.

Quelle est donc la meilleure & la plus juste règle pour parvenir à une égale imposition des Tailles ; c'est une question qui demanderoit, pour être traitée comme elle le mérite, plus de tems & d'espace que je n'en ai. Je crois cependant pouvoir conclure, que ce n'est pas celle dont on se sert dans les Pays de Taille réelle ; aussi n'étoit-ce pas celle que Joseph avoit établie en Egypte, comme il a plû à M. d'Al... de le dire pour orner son Discours. Ce sage Ministre avoit établi la levée d'une certaine portion de fruits en nature, laquelle étant toujours en proportion du produit des fonds de terre, suffisoit, étant bien administrée, pour le soutien de toutes

les Charges de l'Etat. Vous pouvez voir ce trait d'hiſtoire rapporté dans la Genèſe.

En voilà aſſez ſans doute ſur une matière qui n'eſt peut-être pas du goût général, & qui eſt cependant bien intéreſſante pour tout le monde. Depuis le Roi juſqu'au moindre Laboureur, depuis les Fermiers Généraux juſqu'aux plus petits Fermiers de Campagne, qui eſt-ce qui n'eſt pas intéreſſé à voir établir une impoſition, qui réponde au produit des revenus du Royaume, & qui ſoit également ſupportée par chacun, ſelon ſes facultés? Mais ce ſont des vûes qu'il faut plutôt ſouhaiter qu'eſpérer de voir remplir. Si les Miniſtres qui ont joui d'une longue & paiſible adminiſtration n'ont pû y parvenir, que peut-on attendre de ceux qui entrent aujourd'hui en place, quelques talens qu'on leur connoiſſe, & quelque bonne volonté qu'on leur ſuppoſe?

Diſcours de M. le Beau. Je crois vous faire plaiſir, Monſieur, en vous envoyant le Diſcours éloquent ſur le rétabliſſement de la ſanté du Roi, & ſur les évenemens de la Guerre, prononcé dans les Ecoles

de Sorbonne, par M. *le Beau*, au nom de l'Univerſité, en préſence du Parlement. J'aurois pû y joindre mes réflexions ; mais j'aime mieux vous faire part d'une Critique ingénieuſe de cette Harangue publiée ſous le titre d'*Eloge de l'Orateur de l'Univerſité, ou Lettre à un Ami au ſujet du Diſcours de M. le Beau.* Cette Lettre a été extrêmement goûtée de tous ceux qui l'ont lûe Manuſcrite; & je crois qu'imprimée, elle ne réuſſira pas moins : la voici.

» Que je gémiſſois depuis long-» tems, Monſieur, de voir regner » dans l'Univerſité le ſtile ennuyeux » de Cicéron ! Victoire, victoire ! Les » Muſes Françoiſes triomphent des » Latines. La Sorbonne même vient » d'être *Marivaudée.*

» Vous ſerez étonné comme moi, » Monſieur, de l'abondante moiſſon » d'expreſſions ingénieuſes, & de » phraſes tournées avec art, qu'on » trouve dans ce Diſcours. Que de » jolis mots qui valent des penſées ! » Remarquez ſur-tout la diviſion. Elle » eſt neuve : *L'amour du Roi pour ſon* » *Peuple*, première Partie : *l'amour du* » *Peuple pour ſon Roi*, ſeconde Partie.

» N'auriez-vous pas entendu parler
» d'un certain Diſcours que M. *Cre-*
» *vier* avoit déja prononcé ſur le même
» ſujet? Oh qu'il l'avoit diviſé bien
» différemment! Il avoit prouvé dans
» ſon premier point *l'amour du Peuple*
» *pour ſon Roi*, & dans ſon ſecond,
» *l'amour du Roi pour ſon Peuple*. Peut-
» on accuſer M. le Beau d'avoir copié
» M. Crevier?

» J'ai toujours cru que les diviſions
» des Diſcours ne ſervoient qu'à laiſſer
» prendre haleine à l'Orateur, & à don-
» ner à la partie bruyante de l'Audi-
» toire le moyen de tirer les dormeurs
» de leur aſſoupiſſement. Le Diſcours
» de M. le Beau me confirme dans
» cette opinion. Je vois avec plaiſir
» que pluſieurs traits de la première
» partie ſeroient beaucoup mieux pla-
» cés dans la ſeconde, & qu'on pour-
» roit même bouleverſer tout l'élé-
» gant Diſcours de l'illuſtre Profeſ-
» ſeur, ſans qu'il perdît rien de ſa
» beauté.

» Il faut qu'un Orateur, pour ſe
» conformer au goût dominant de no-
» tre ſiècle, & mériter l'applaudiſſe-
» ment des beaux eſprits, faſſe trève
» de dialectique: art incommode

» dont la ſéchereſſe paſſe dans l'ima-
» gination, & ravit à l'Auditeur le
» plaiſir de la ſurpriſe. Quelques-uns
» même de nos Orateurs ſacrés recon-
» noiſſent la vérité de ce principe.
» Bien différens des Bourdaloues &
» des Maſſillons, ils préférent aux vé-
» rités méthodiques, aux ſolides inſ-
» tructions, la gloire de deſſiner des
» portraits. Vous les voyez foudroyer
» le vice avec des antitheſes, parer la
» morale Chrétienne des fleurs du bel
» eſprit, & répandre ſans meſure ſur
» les ſaintes vérités de l'Evangile le
» brillant éclat du vernis Académi-
» que. Auſſi quels heureux fruits ils
» produiſent !

» Je vous ai fait voir, Monſieur,
» l'oppoſition qu'il y a entre la divi-
» ſion de M. le Beau & celle de M.
» Crevier. Je vais vous rapporter
» quelques traits qui prouveront que
» le Profeſſeur des Graſſins a toujours
» évité de prendre le Profeſſeur de
» Beauvais pour modèle.

Interrogare languentes, alimenta guſtu explorare. Crevier.

Audire interrogantem blandius, ciliaria guſtu explorantem. Le Beau.

Dum in operoſo apparatu moliuntur, Crevier.

dum cunctantur inter pacem bellumque. Fluctuantes, Gallus jam tres expugnavit urbes.

Le Beau. *Dum in ipso apparatu trepidant, jam Menina concidit, jam Ypræ corruerunt.*

Crevier. *Haud facile decernas utrum plus timeantur ejus arma, an ipse ametur.*

Le Beau. *Te sibi magis dominum cuperent quam timuerant victorem.*

Crevier. *Transiit barbarorum & latronum colluvies.*

Le Beau. *Rhenus evomit mixtam ex omni barbarie colluviem.*

Crevier. *Qui stent ad portas, animis pendentibus occurrant.*

Le Beau. *Stant animi pendentes, ut quisque nuncius adventaret, &c.*

» Trouvez-vous, Monsieur, quelque ressemblance dans tous ces traits ? L'esprit d'imitation n'est certainement pas celui de M. le Beau. Quelqu'un avant lui avoit-il comparé le Roi de Sardaigne à Annibal ?

» Je n'ai entendu critiquer qu'en une seule occasion son charmant Discours. Mais que ne critique-t-on pas ? Ce fut dans un cercle de gens sans goût & sans esprit, où chacun disoit librement son avis. Sur ce passage, *hîc Christiana liberalitas læta &*

» *ridens Pronubam agit, ac ſtipe dotali*
» *novum Regi parat militum ſeminarium*,
» le mot *Pronuba*, remarqua quelqu'un de la Compagnie, ſent le Paganiſme. Ce ſur-nom de la Déeſſe Junon ne s'accorde point avec ces mots *Chriſtiana liberalitas*. D'ailleurs eſt-ce pour fournir au Roi des Soldats, qu'une perſonne charitable marie de pauvres filles? N'a-t-elle pas un plus noble objet, celui de ſauver leur honneur, dont l'indigence n'eſt que trop ſouvent l'écueil? J'entendis mille traits d'une critique de cette force.

» On trouve dans ce Diſcours, dit un autre, le ſtile mignard dont parle Pétrone. Que l'Univerſité a changé de face! Du tems des Turnebes elle avoit l'air froid & empeſé d'une Prude: graces au bon goût de notre ſiècle, c'eſt une Coquette dont un peu de minauderie releve les agrémens. Que ces locutions ſont affectées, *aurum aſpergit vulneribus*. P. 11. » *Divinam clementiam gratiſſimo quodam* » *obſidionis genere urgere perſeverabat!* » P. 18.

» Je paſſerois volontiers ces expreſ- » ſions hardies, reprit un Militaire,

» qui ſçavoit le Latin comme un Gen-
» tilhomme Anglois. Mais peut-on
» dire avec juſteſſe que nos Soldats
» voloient vers l'ennemi par l'attrait
» du danger ? *ipſis perieuli illecebris.*
» Qui eſt-ce qui trouve le péril char-
» mant ? Où eſt le ſens commun de
» prétendre dans un autre endroit que
» par tout où le Roi a paſſé, les Peu-
» ples ſe ſont applaudis de la guerre ;
» parce que ſans elle ils n'auroient pû
» jouir du bonheur de le voir ?

» Les ennemis de Boileau, repartit
» un gros Abbé, ont prétendu autre-
» fois qu'il avoit eſſayé d'être un Ho-
» race ; mais qu'il n'étoit au plus qu'un
» Juvenal. Quelques envieux de la
» gloire de M. le Beau, ne pourront-
» ils pas dire auſſi qu'il a eſſayé d'être
» en Latin un Fontenelle, & qu'il
» n'eſt guère plus qu'un M....

» Je n'ai point lû les Ouvrage de
» ce dernier, interrompit un de ces
» Nouvelliſtes, qui font une profonde
» étude des Gazettes. Seroit-il Pla-
» giaire comme M. le Beau ? On trou-
» ve la penſée ſuivante dans la Gazet-
» te de France du mois d'Octobre
» dernier : *Quaſi ſalvo Ludovico quem-*
» *quam in Galliâ miſerum eſſe nefas foret.*

» Quelques-uns, ajoûta-t-il, disent » que la description des Barricades est » tirée du Journal de Verdun, & que » celle des Pandours est imitée du lu- » mineux Dithyrambe de M. Piron.

» Que je plaignois l'aveuglement » de ces mauvais Critiques ! Dans vo- » tre Province la plupart des gens ju- » gent-ils comme ici des choses qu'ils » n'entendent pas ? En vérité cela fait » pitié. Si le plus célébre de nos Poë- » tes, * à qui il ne manquoit pour être » universel que d'avoir essayé le genre » comique, donne à la Cour une Co- » médie d'un goût nouveau ; sans res- » pecter sa brillante Renommée, on » est assez insensé pour trouver la Pièce » ennuyeuse ; & les bâillemens du » Lecteur osent même justifier les » sifflets du Spectateur. L'Orphée de » nos jours, ** las de faire chanter des » Rossignols, entreprend-il de faire » coasser des Grenouilles sur la Scène ;

* *La Princesse de Navarre, Comédie-Ballet*, par M. *de Voltaire*. C'est une Piéce misérable jouée sans succès à la Cour le 23 Février 1745.

** *Platée*, Opéra bouffon, dont les Paroles sont d'*Autereau*, & la Musique de *Rameau*.

» l'imbécille oreille du Public ne ſe
» laiſſe point charmer par des chants
» ſi mélodieux, imités pour la pre-
» mière fois. En vain un bel eſprit *
» s'efforce, en écrivant l'Hiſtoire d'un
» de nos Rois, de convaincre le Pu-
» blic qu'il a pû écrire les amours d'un
» jeune Seigneur; on eſt aſſez aveugle
» pour ne pas retrouver le Romancier
» dans l'Hiſtorien; & une foule de
» Critiques voudroient même rabaiſſer
» cette élégante Hiſtoire, ſous le fri-
» vole prétexte qu'elle eſt ſemée de
» traits indécens, de réflexions dépla-
» cées, de pointes ſatyriques, & de
» digreſſions ſuperflues. La ſuite de la
» converſation où je me trouvai enga-
» gé, vous fera mieux connoître, que
» tout ce que je pourrois dire, com-
» bien le préjugé, la ſuffiſance, & le
» mauvais goût régnent ici parmi un
» certain monde.

» Des Grammairiens remarquerent
» que cette phraſe étoit obſcure, à
» cauſe de la répétition des deux *cùm*:
» *Neque injuriâ apud omnes terrarum po-*
» *pulos gloriari poſſe mihi videmur, cùm*
» *à paternâ majeſtate ortum ceperit Regia.*

* M. *Duclos* qui a fait les Confeſſions du Comte de *** & l'Hiſtoire de Louis XI.

» *Majestas, regnum apud nos à primâ* » *origine quàm minimum degenerasse,* » *cùm omnis Gallica gens una quædam* » *familia sit.* Quelle pédanterie que » cette remarque !

» Que dites-vous de ce trait sublime, repartit un bel-esprit : *Eloquere,* » *Flandria, peritissima spectatrix, ecquem* » *unquam Imperatorem conspexeris in* » *suscipiendo celeriorem, audaciorem in* » *agendo, in vincendo clementiorem ?* » N'est-ce pas là, dit-il, une véritable » amplification d'écolier, qui ne s'attache ni à la vérité, ni même à la » vraisemblance, & qui s'imagine que » plus un éloge est outré, plus il est » admirable. Selon notre Orateur les » Alexandres de Parme, les Mansfelds, & tant d'autres Généraux ne » firent rien en Flandre, en comparaison des prodiges de la dernière campagne. Un Académicien même osa » dire qu'il ne pouvoit approuver cette » louange excessive.

» Eh ! donc ? La Seine ne l'emporte » pas sur la Garonne, s'écria un Gascon ? Qui oseroit dire à Bourdeaux, » à Beziers, à Toulouse, en parlant de » nos Soldats, *quibus hostem vincere* » *quam numerare facilius est ?*

» Ils s'aviſerent tous de prononcer » que M le Beau étoit ſouvent le ſin- » ge de M. Crevier ; qu'il vouloit ce- » pendant enchérir ſur lui : mais qu'il » ne le faiſoit que par des pointes, & » des penſées ou fauſſes, ou ridicules » pour être trop pouſſées, & comme » l'on dit en termes de l'art, *ultra per-* » *fectum.*

» A ces mots, je ne pus garder mon » ſang froid. Je m'emportai contre l'i- » gnorance & le mauvais goût de ces » Critiques ; & je leur ſoutins que ces » prétendus défauts étoient des beau- » tés. Heureuſement je me rappellai » les juſtes éloges que donnerent à » cette Pièce d'éloquence les grands » connoiſſeurs devant qui elle a été prononcée.

» Quand les graces ſingulières de » ce ſublime Diſcours s'offrent à mon » eſprit, je me ſens comme enthou- » ſiaſmé. Ah ! que j'en ferois un avec » plaiſir, ſinon auſſi élégant, du moins » auſſi long à la louange de notre Ora- » teur ! Si j'étois dans ce cas, je paro- » dierois ainſi ſon plan. Je ferois voir » *ce que l'Univerſité a fait pour M. le* » *Beau*, première partie : *ce que M. le* » *Beau a fait pour l'Univerſité*, ſeroit

» le ſujet de la ſeconde. *Quantum debeat, quantum reddat.*

» Que mon premier point m'ouvriroit un vaſte champ ! Parmi cette foule de grands Orateurs qui peuplent tous les Colléges de l'Univerſité, la Fille aînée de nos Rois jette les yeux ſur M. le Beau, & le choiſit pour porter la parole en ſon nom. Quelle glorieuſe diſtinction ! Je ne manquerois pas de faire le portrait de ceux à qui il a été préféré. Par ce tour je pourrois louer preſque toute l'Univerſité. Ce plan n'eſt-il pas heureux ? Quand il s'agit d'orner une gallerie, ce ſeroit avoir mauvais goût que d'y diſtribuer des tableaux avec économie, & de n'en placer que dans des jours convenables. Le Curieux opulent met des tableaux par tout, en haut, en bas, aux portes, aux fenêtres, au plafond, en jour, à contre-jour. Cette admirable confuſion éblouit un médiocre connoiſſeur : ſes yeux partagés par la multitude & la diverſité des objets n'en peuvent fixer aucun aſſez long-tems pour en appercevoir les défauts. Il en eſt de même d'un Orateur. Il y a tout à gagner pour lui à

» entasser des portraits : bien ou mal
» amenés, élégamment ou maussade-
» ment peints ; n'importe : ce sont des
» portraits : voilà tout ce que demande
» un Auditeur ingénieux.

» Ma seconde Partie ne le céderoit
» pas à la première. Pour donner une
» juste idée de ce que M. le Beau a fait
» pour l'Université, je n'aurois qu'à
» citer quelques morceaux de son Dis-
» cours. Qui auroit pû fournir aussi
» glorieusement que lui une carrière si
» difficile ? Dans quel autre Discours
» peut-on voir comme dans le sien le
» Roi né dans le sein de la paix, ne
» prendre les armes que malgré lui,
» commander ses armées en personne,
» gagner le cœur de ses Soldats, faire
» des conquêtes jusqu'à la douzième
» page, là disparoître pour laisser fi-
» gurer M. le Comte de Clermont,
» puis reparoître pour donner des
» marques de bonté qui gagnent le
» Roi de Prusse, ensuite disparoître
» pour faire place à une nouvelle espè-
» ce d'ennemis que foudroye M. de
» Coigni, & enfin reparoître à propos
» pour terminer la première Partie.

» Vous verrez, Monsieur, que
» l'Art qui régne dans ce Discours

„ n'eſt point en pure perte. Loin d'ê-
„ tre caché ſous le voile de la Natu-
„ re, il ſaute aux yeux, & ſe fait d'a-
„ bord admirer. On dit qu'une Société
„ célébre, pour conſerver la mémoire
„ d'un Diſcours ſans ſuite, ſans or-
„ dre, ſans méthode, & plus brillant
„ que judicieux, fit ériger à la gloire
„ de l'Orateur une ſtatue qui n'avoit
„ ni pieds, ni tête, & dont le corps
„ étoit couvert de faux brillans. M. le
„ Beau ne doit pas craindre d'être ainſi
„ burleſquement immortaliſé. On ſent
„ que le deſordre & la confuſion de
„ ſon Diſcours ſont des effets merveil-
„ leux de l'Art.

„ Ce qui fait le plus d'honneur à
„ cet illuſtre Orateur, ce ſont ſes
„ rares expreſſions. Jamais on n'a en-
„ tendu de Latin plus délicat, plus
„ friſé. La mâle éloquence de l'Uni-
„ verſité ſemble avoir changé de ſexe.
„ Quel heureux aſſortiment de mots,
„ dont l'harmonie méritoit bien qu'ils
„ fiſſent connoiſſance ! C'eſt peu de
„ lire de ſemblables Diſcours. Heu-
„ reux qui a pû admirer comme moi
„ les graces inexprimables de l'Ora-
„ teur ! Heureux qui l'a vû laiſſer
„ mollement couler de ſes lèvres, où

„ régne la douce persuasion, ces phra-
„ ses si cadencées, qu'au milieu des
„ endroits les plus graves & les plus
„ pathétiques, l'Auditeur ne pouvoit
„ s'empêcher de sourire au bel esprit !

On ne peut être, &c.

Let. d'un Rhétoricien.

Je viens de lire, Madame, la *Lettre d'un Rhétoricien du Collége des Grassins, à M. Arrouet de Voltaire, sur son Temple de la Gloire.* Il y a de l'esprit, du feu, & quelques bonnes plaisanteries dans cette Brochure, qui n'a que le défaut d'être un peu trop prolixe. On y releve des fautes grossieres de langage échapées au Poëte lyrique. Le jeune Rhétoricien se donne pour un *respectueux admirateur* de M. de Voltaire, qu'il prie de vouloir bien être son guide, & de l'adopter comme ces jeunes gens, dont il dirige l'esprit & les mœurs. Sur ce que le Poëte avoit dit que le cortége n'étoit bon que *pour les Héros vulgaires*, le Rhétoricien s'écrie : *Que de Charges supprimées chez les Rois ! Y pensez-vous, Monsieur, vous qui en attendez une ?* Il exalte ce grand Écrivain : » Que vous êtes, dit-il, un » Maître aimable & indulgent ! Avec » vous je rimerai sans peine.

„ Vous

» Vous ſubjuguez la Langue, & réformez
» ſes *Laix*;
» Ainſi l'on a toujours des rimes de relais.
» J'écrirai comme vous *Suédais*, *Danais*,
» *Heſſais*,
» De ma docilité vous voyez les eſſais.
» Je dirai *Champenais*, *Remais* & *Fran-*
» *contais* :
» Quel Rimeur *faible* bronche avec de tels
» étais?

La Lettre critique ſe termine ainſi : „ Le Rhétoricien vous prie, Mon„ ſieur, d'agréer ces légères remar„ ques, comme un témoignage de ſa „ *reſpectueuſe attention.* C'eſt le nou„ veau Protocole que vous employez „ auprès des Alteſſes & des Eminen„ ces. En vérité, nous autres grands „ hommes, qui le ſommes ou qui „ croyons l'être, ou qui comptons „ bien le devenir, de qui ſerions nous „ *très-humbles & très-obéiſſans ſervi„ teurs?* » Pour entendre cette plaiſanterie, il faut ſe rappeler que lorſque le Poëme de Fontenoy eût été imprimé au Louvre, M. *de Voltaire* l'envoya poliment à toutes les Portes Cochères,

avec un petit billet imprimé, où il prioit le Maître ou la Maîtresse de la Maison d'accepter cet Exemplaire comme un gage de sa *respectueuse attention.*

Je suis, &c.

A Paris, ce 29 Janvier 1746.

LETTRE XVI.

Parallèle du Lutrin & de la Henriade.

DE toutes les Critiques qu'on a faites de la *Henriade*, je n'en connois point, Madame, de plus judicieuse, de plus impartiale, de plus agréable & de plus instructive que celle qui vient de paroître sous le titre de *Parallèle de la Henriade & du Lutrin.* C'est un morceau unique dans son genre. Je m'étois d'abord proposé de vous en faire l'extrait; mais vous me sçaurez plus de gré de vous l'envoyer en entier. Un ouvrage de la nature de celui-ci perdroit trop à l'Analise. Il est dédié à Monsieur de *Voltaire* lui-même : phénomène assez

singulier. On fait valoir dans l'Epître Dédicatoire les libertés de la République Littéraire. On reproche à ce grand homme d'avoir voulu établir une espèce d'inquisition dans la Librairie. » La Critique, dit-on, est l'ame des » Sciences. Vouloir la détruire, c'est » un attentat énorme dans la Répu- » blique des Lettres. Vous êtes Mem- » bre de cette République, Monsieur, » & en cette qualité soumis à toutes » ses loix. Les honneurs dont on ac- » cable votre mérite, ne vous en » exemptent pas plus que l'obscurité » où croupit le moindre Grimaud du » Parnasse. Il n'y a point de distinc- » tions de rangs. *Voltaire* & *Pellegrin* » sont au même niveau, & leurs » Ecrits demeurent exposés à la fan- » taisie de quiconque voudra les cen- » surer. Ce n'est cependant pas l'en- » vie maligne de critiquer qui nous » met la plume à la main; c'est le de- » sir d'instruire. Vous êtes le Héros du » tems. Vous donnez le ton dans tous » les genres d'écrire. Mais comme il » n'y a rien de si dangereux qu'un il- » lustre modèle quand il s'égare, nous » nous faisons un devoir d'examiner » vos productions, & d'y reprendre

» librement ce que nous ne croyons
» pas que l'on doive imiter. Nous
» commençons par votre *Henriade*,
» qui eſt inconteſtablement l'Ouvra-
» ge dont vous retirez le plus de
» gloire. . . . . Comme il eſt fort
» éloigné de la perfection où doit
» tendre tout Ecrivain, c'eſt rendre
» ſervice à la Nation, que d'en mon-
» trer les défauts : & il eſt du devoir
» de l'Auteur de les corriger, lorſ-
» qu'il en convient. C'eſt-là le fruit
» que nous attendons de nos Remar-
» ques. »

J'ignore abſolument, Madame, le nom de l'Auteur de cette Critique. Quel qu'il ſoit, c'eſt un homme de beaucoup d'eſprit, d'un grand ſens, & qui poſſède en Philoſophe le grand art de l'Epopée. Vous en porterez, je l'eſpère, le même jugement que moi, après que vous l'aurez lû. Son *Parallèle* eſt en forme de Lettres.

LETTRE PREMIERE

Sur la Henriade.

OUI, Monſieur, je l'ai compris, auſſi bien que vous, il y a long-tems. Le goût de tout un ſiécle dépend ſouvent d'un ſeul homme. Nous ſommes des animaux ſur qui un ſeul exemple fait plus que mille raiſonnemens. Si vous voulez vous aſſurer du caractère d'eſprit qui a dominé dans les différens tems, tâchez d'avoir la liſte des Coryphées : imaginez enſuite tous les eſprits contemporains, comme autant de copies, qui ont valu plus ou moins à proportion de leur reſſemblance avec l'Ecrivain à la mode.

Le goût du public eſt une vraie machine qui s'éleve & qui s'abaiſſe au gré des Auteurs célèbres. Encore ſi cette célébrité n'alloit jamais qu'avec le talent & le mérite ; mais le plus ſouvent ceux qui l'ont ne la doivent qu'au hazard, à la cabale, à un air d'irréligion, ou à quelque bizarrerie. A Dieu ne plaiſe que je porte

envie à la gloire de qui que ce soit ; ni que je veuille, par malignité, ou par esprit de jalousie, ravaler les talens reconnus. Je déteste les caractères noirs. Mais tel a souvent une grande réputation, qui n'a fait que du bruit ; & le peuple ouvre de grands yeux vis-à-vis du mérite vanté, qui n'est que de l'ombre.

Je suis aussi bien éloigné de croire que tout ceci convienne à l'Auteur de la Henriade. Je sçais l'apprécier ; il a de l'imagination, de l'esprit, de l'élocution, assez pour être de toutes les Académies de l'Europe, quoiqu'il n'ait point toutes ces parties au même degré. Aussi le traiterai-je avec tous les égards qu'il mérite, & je ferai voir, en l'attaquant, combien je le respecte.

Il ne s'est peut-être jamais attendu à voir comparer sa *Henriade* avec le *Lutrin* de Despréaux. Je suis persuadé que ces deux ouvrages sont étonnés de se voir en présence. Mais lequel des deux a le plus de raison de l'être ? Henri le Grand vis-à-vis un Lutrin ? Despreaux vis-à-vis M. de Voltaire ? Si la cause des sujets & des Auteurs est commune, comme il

ſemble qu'elle doit l'être, peut-être que l'oppoſition ſera compenſée, & la balance à peu près égale.

Dès que M. de V. eût ſenti ſes talens & ouvert les yeux, il parcourut tous les genres de Littérature. Il vit Corneille qui regnoit dans la Tragédie, Molière dans la Comédie, Boileau dans le Didactique, Quinaut & Rouſſeau dans le Lyrique. Il ne tenoit qu'à lui de partager avec eux leur Empire; mais une grande ame ne ſouffre point d'égaux. Ceſar ſe fit Général d'armée, pour éviter de n'être qu'égal à Ciceron. M. de V. fixa donc ſes vûes ſur l'Epopée, & ſongea ſérieuſement à occuper ſur le Parnaſſe François la place qui étoit encore vuide: c'étoit au moins le projet d'un génie courageux.

Il n'avoit probablement pas encore lû l'avis d'Eumolpe à la jeuneſſe trop hardie. „ Mes amis, leur dit-il, il y „ a bien des jeunes gens qui ſe laiſſent „ tromper par les charmes de la Poë„ ſie. Auſſi-tôt qu'on a meſuré un „ vers & qu'on y a renfermé quel„ que penſée jolie, on ſe croit habi„ tant de l'Hélicon..... Une ame „ vraiment grande ne ſe repaît point

„ de belles chimères ; & d'ailleurs un „ génie, quel qu'il soit, ne peut con- „ cevoir ni enfanter un bon ouvrage „ qu'il ne soit inondé, pour ainsi „ dire, de toutes les eaux de l'Hy- „ pocrène..... Tels étoient Homère, „ Virgile, Horace. Les autres n'ont „ point vû la route, ou, s'ils l'ont „ vûe, ils n'ont osé y entrer. Quicon- „ que entreprendra de décrire les „ troubles d'une guerre civile, s'il „ n'est rempli de tous les bons Au- „ teurs, il succombera sous le far- „ deau. *Petrone.*

Est-il possible qu'une voix si forte, qu'un avis si formel & si précis, n'ait point frappé M. de V. S'il n'a point entendu cette voix, parce qu'elle étoit, peut-être, trop éloignée de lui, comment n'a-t-il point réfléchi sur les paroles du Législateur des Poëtes François.

Un Poëme excellent où tout marche & se suit,
N'est pas de ces travaux qu'un caprice produit:
Il veut du tems, des soins, & ce pénible ouvrage
Jamais d'un Ecolier ne fut l'apprentissage.

Mais souvent parmi nous un Poëte sans art,
Qu'un beau feu quelquefois échauffa par hazard,
Enflant d'un vain orgueil son esprit chimérique,
Fiérement prend en main la trompette héroïque.
Sa Muse, déréglée en ses vers vagabonds,
Ne s'éleve jamais que par sauts & par bonds,
Et son feu, dépourvû de sens & de lecture,
S'éteint à chaque instant, faute de nourriture.

On ne peut pas soupçonner Boileau d'avoir fait ces vers à dessein & par malignité. M. de V. les avoit lûs avant que d'entrer dans la carrière, mais apparemment qu'il avoit eu soin de lire aussi :

» Qu'aux ames bien nées
» La vertu n'attend pas le nombre des années.

Sans doute que le Tasse avoit égalé, & peut être même surpassé Virgile & Homère à l'âge de vingt ans. . . . Les grands génies ne sont point maîtres d'eux-mêmes ; leurs talens sont un

bien public dont le genre humain doit profiter, indépendamment de la sageſſe & de la modeſtie de ceux qui en ſont les dépoſitaires, ſans quoi ces tréſors que la nature diſtribue dans chaque ſiécle, pour en être l'ornement & la gloire, riſqueroient d'être perdus, & la Nature auroit fait une dépenſe inutile.

Au reſte, le vrai moyen de réfuter Deſpréaux & ſon précepte, étoit de lui donner un exemple; & Dieu ſçait ſi l'Auteur de la Henriade y a bien réuſſi.

„ Ce ſeroit ſans doute un grand „ plaiſir, dit M. de V. & même un „ grand avantage pour un homme „ qui penſe, d'examiner tous ces Poë„ mes Epiques de différentes natures. „ Il a eſſayé lui-même de faire cet examen pour les Poëmes Anglois, Grecs, Latins, &c. Il n'y en a que deux qu'il n'ait point examinés, le ſien & celui de Boileau. Tentons cet examen, & tâchons d'en tirer tout le *plaiſir* & tout l'*avantage* que M. de V. nous promet.

L'Auteur de la Henriade n'a rien à craindre dans la comparaiſon des ſujets; elle eſt toute entiere en ſa fa-

veur. Henri le Grand d'un côté, un Chanoine de l'autre ; un Trône à conquérir, un Lutrin à reclouer sur un banc : Mayenne, Daumale, la belle d'Estrées, Boirude, Brontin, la Perruquière ; voilà les Acteurs & les intérêts. Pour ce qui est de l'exécution, s'il est vrai, comme quelques gens le prétendent, que Despréaux n'étoit pas grand Poëte, quand la comparaison des deux Poëmes sera faite, ce sera à M. de V. plus qu'à tout autre, à le venger de ce reproche.

Je serois tenté de croire, moi, en considérant le Lutrin & la Henriade, que le choix du sujet ne fait rien au succès d'un Poëme. Un Poëte peut faire un très-bel ouvrage sur un sujet très-médiocre. Le combat des Grenouilles & des Rats se fait lire, le Sceau enlevé de Taffoni, la Boucle de cheveux de Pope, sont des ouvrages parfaits en leur genre. Le Poëte est créateur, il bâtit un monde sur un point ; ainsi peu importe qu'on chante un Héros ou un Pupitre ; mais on a tort si on n'a point réussi.

LETTRE SECONDE

Sur la Fable de la Henriade.

ON peut comparer un Poëme Epique à un de ces Châteaux bâtis par les Fées ; tout doit y être fait à plaisir ; c'est une Divinité, c'est-à-dire, un génie fécond & libre qui en fait le plan & l'élévation, qui trace le dessein du frontispice, du corps de logis, des appartemens, des jardins, & qui l'exécute ; ainsi tout doit y être dans une perfection plus qu'humaine ; autrement ce n'étoit point la peine d'appeller un Dieu ; autant valoit s'en tenir à nos Maçons ordinaires.

Je doute fort que si M. de V. eût eu cette idée, il eût risqué l'entreprise ; mais le succès qu'il ne devoit point attendre naturellement, a prouvé qu'il faut oser, & que la Fortune ne couronne pas toujours la sagesse & la modestie.

Pour suivre cette idée que je viens de donner d'un Poëme Epique, il auroit fallu choisir, à l'exemple d'Homère & de Virgile, non une suite d'avantures liées seulement, parce

qu'elles ſe ſuivent dans le récit, mais une ſeule action ; en concerter les principes, les moyens, la fin ; lui donner une même ame répandue dans tout le corps & dans toutes ſes parties ; arranger les cauſes Céleſtes & Terreſtres, pour être en état de tranſporter le Lecteur dans tous les lieux du monde entier, & de lui offrir tous les tableaux imaginables de l'Univers. Mais ces exemples d'Homère & de Virgile ſont ſurannés ; on ne doit plus les ſuivre ; la Religion, de même que les mœurs, eſt changée. Nous ſommes Chrétiens & François, cela eſt vrai ; mais Boileau étoit-il moins François & moins Chrétien que M. de V. Comment s'y eſt-il pris dans ſon Lutrin : voyons l'ordonnance de ſon Poëme.

Les Chanoines vermeils & brillans de ſanté,
S'engraiſſoient d'une ſainte & longue oiſiveté.

. . . . . .

La *Diſcorde*, à l'aſpect d'un calme qui l'offenſe,
Fait ſiffler ſes Serpens, s'excite à la vengeance.

Et allant trouver le Tréſorier de la Sainte Chapelle, *du vent de ſa bou-*

che prophane, elle lui ſouffle l'ardeur de la chicane. Gilotin, valet du pieux Chanoine,

Chez tous ſes Partiſans va ſemer la terreur.

Sidrac, vieux Chevecier, vient donner un conſeil, qui eſt de remettre un vaſte Lutrin ſur un banc pour offuſquer le Chantre, rival du Tréſorier. Le conſeil approuvé, on choiſit trois hommes pour l'exécuter. La *Nuit* arrive; les trois Champions ſe mettent en marche; la Diſcorde les voit, s'applaudit & pouſſe un cri qui réveille la Molleſſe. Celle-ci, ayant appris de la *Nuit*, confidente de l'entrepriſe, ce qui ſe paſſe, gémit de ce que la Diſcorde vient la chaſſer d'un des deux ſeuls domaines qui lui reſtoient, & prie la *Nuit* de combattre pour elle, & de traverſer l'exécution. La *Nuit* auſſi-tôt va loger dans les flancs du Lutrin un Hibou, qui ſortant avec un cri affreux, déconcerte les trois Guerriers. La Diſcorde les voyant diſperſés ſe montre pour les ranimer. Le Lutrin eſt heureuſement placé ſur ſon pivot. Un Songe réveille le Chantre rival; il ſe leve, va au Chœur, voit le Lutrin poſté; il aſſemble auſſi-tôt

le Chapitre. Evrard, Chanoine bouillant, renverſe la machine : le Tréſorier, apprenant les voyes de fait, va conſulter la Chicane : le Chantre averti y vient auſſi ; & les deux partis ſe rencontrant, viennent aux mains, & ſe battent avec des Livres : le Prélat, près d'être vaincu, tire ſa Dextre vengereſſe, & met en fuite tous ſes ennemis avec des Bénédictions : la Diſcorde eût perpétué le trouble, ſi Thémis n'eût terminé la querelle.

Rien au monde n'eſt ſi frivole que le fond de ce Poëme ; cependant, M. vous voyez comme tout y eſt arrangé, lié. Il y a une ſeule ame dont l'impreſſion fait agir tous les reſſorts de l'entrepriſe ; c'eſt le reſſentiment de la Diſcorde qui remue les hommes, les conduit, les anime, les raſſure dans le beſoin ; ils ne ſont que ſes inſtrumens. Mais comme elle n'auroit point aſſez montré l'opiniâtreté de ſa vengeance, ſi elle n'avoit pas eu d'obſtacles à combattre & à vaincre, le Poëte a ſuppoſé la Molleſſe & la Nuit qui s'oppoſent aux deſſeins de la Diſcorde ; cependant celle-ci triomphe malgré les deux Divinités, & il ne faut pas moins que la *Piété* & la

Justice pour l'arrêter dans ses progrès.

L'action est une, simple; c'est un Lutrin rétabli & renversé par esprit d'animosité; tout tend à ce seul point, tout y est lié, & si le dénouement arrive par un Dieu, c'est que la querelle étoit formée par une Divinité, la Discorde. D'ailleurs, il étoit naturel que la Piété & la Justice jugeassent un démêlé de Chanoines, & donnassent la paix aux vainqueurs & aux vaincus.

Je ne vous parle point de l'allégorie qui regne si gracieusement d'un bout à l'autre; il ne s'agit encore que du fond des choses, de ce qu'on appelle ordonnance, arrangement, fable, en un mot, carcasse de l'édifice.

Considérons cette même partie dans la Henriade; je serai charmé de rendre par-tout justice à son célebre Auteur; mais comme son Ouvrage est au Public, c'est à lui-même à se défendre: il a été écrit pour être lû, & moi aussi-tôt après l'avoir lû, la fantaisie m'est venue d'écrire.

» Chacun à ce métier
» Peut perdre tant qu'il veut de l'ancre & du papier.

Voici donc l'ordonnance de la Henriade.

Henri III regnoit encore ; mais comme *ſes eſprits languiſſoient par la crainte abbatus*, les Guiſes formèrent une Ligue contre lui & le chaſſerent de Paris. Henri de Bourbon vient le ſecourir, & tous deux ils ſe préſentent devant la Capitale, pour en faire le ſiége. Henri III engage alors Bourbon à aller lui-même en Angleterre demander du ſecours à la Reine Elizabeth. Le Héros part ; il eſſuye une tempête qui le jette auprès d'une grotte où il trouve un Vieillard inſpiré, qui lui annonce qu'il ne ſera jamais Roi de France, qu'il ne ſe ſoit fait Catholique. Le Prince arrive à Londres : il raconte à la Reine les maux & l'état de la France, & lui demande un ſecours qu'elle lui accorde. Cependant les Ligueurs aſſiégés font une ſortie vigoureuſe : ils avoient déja pénétré juſqu'à la Tente du Roi. Henri de Bourbon arrive dans ce moment, & fait changer la face du combat. On prépare un aſſaut : Mayenne éperdu eſt ranimé par la Diſcorde qui va auſſi-tôt chercher la Politique à Rome, & revient avec elle ſéduire

la Sorbonne, dont l'autorité séduit à son tour tous les Prêtres. Le Fanatisme alors anime tous les Assiégés. Cependant comme ils sont vivement pressés, Jacques Clément sort de Paris, & assassine le Roi. Henri de Bourbon est reconnu son successeur par son Armée; mais dans la Ville on délibère pour en choisir un autre. Pendant cette délibération, Henri livre un assaut : il alloit vaincre : Saint Louis l'arrête : la nuit vient : le Héros est transporté en esprit au Ciel & aux Enfers. Arrive aux Assiégés un secours d'Espagne qui occasionne une bataille livrée à quinze ou seize lieues de Paris : Mayenne est défait. Le Roi se livre à l'amour : Mornay le tire de cette foiblesse. Le siége est recommencé : la Ville périt par la famine : le Roi se convertit : & Paris lui ouvre ses Portes.

Voilà, Monsieur, le plan de la Henriade, levé de la meilleure foi du monde. Considérez-en la beauté, l'ordre, la simétrie, la liaison : comme la tête, les pieds, tous les membres ne font qu'un même corps.

Je vous ferois un volume de réflexions, si je ne voulois en omettre

aucune de celles qu'on pourroit faire, sur-tout en comparant ce plan avec ceux d'Homère & de Virgile ; mais je me borne à ce qu'il y a de plus sensible, à ce qui frappe ceux mêmes qui n'ont pas étudié les règles de l'art, & qui ne jugent des ouvrages que par le seul bon sens & le goût.

» Le sujet de la Henriade, dit l'Auteur lui-même, est le siége de Paris » commencé par Henri de Valois & » Henri de Bourbon, & achevé par » ce dernier seul. «

Je demande, s'il convenoit de faire commencer une action par un Prince, & de la faire achever par un autre, sur-tout quand le premier est d'un caractère foible, & l'autre d'un caractère grand. Quelle gloire pour un Héros, d'exécuter ce qu'un Prince médiocre avoit entrepris.

Ensuite le premier siége de Paris, commencé par Henri de Valois & Henri de Bourbon, & levé par ce dernier, est il même dans l'Histoire, & peut-il être dans le Poëme, le même siége que fit Henri IV, après la bataille d'Ivry livrée en Normandie, à quinze lieues de Paris. Le premier siége est réellement dans le Poëme

un siége levé : & le second un autre siége recommencé long-tems après l'autre ; ce qui doit faire deux siéges ; à moins qu'on ne veuille dire que c'étoit le même siége, parce que c'étoit la même Ville qu'on assiégeoit. Un des deux siéges étoit plus que suffisant pour un Poëme, qui ne doit jamais se charger des inconvéniens que l'Histoire est obligée de raconter. Quel rapport les discours de Henri III, la foiblesse de sa résistance dans son Camp, sa mort même peut-elle avoir avec le siége de Paris fait par Henri IV. Cela eût été placé à merveille dans quelque récit épisodique. Tout cela n'est non plus de l'action que le massacre de la St. Barthelemi : & si cela étoit retranché ou déplacé, une partie du dixième Chant, qui est le dernier, deviendroit le commencement du Poëme. Peut-être que quelque jour l'Auteur, bien conseillé, profitera de l'avis.

Supposé que le sujet du Poëme soit le siége de Paris (car on verra que cela n'est pas certain) quelle est la conduite du Héros qu'on nous donne à admirer ? Il assiége son Peuple ; il en fait un carnage affreux ; il le réduit

par une famine horrible. Cette conduite le mene-t-elle au dénouement? Point du tout. Elle eſt abſolument inutile; & qui pis eſt, le Héros ſçait qu'elle doit l'être. Un Vieillard inſpiré, qu'il écoutoit comme *Dieu même*, lui avoit dit dès le commencement:

Mais ſi la vérité n'éclaire vos eſprits,
N'eſperez point entrer dans les murs de Paris.

Si cet Oracle eût été rendu dans le Ciel ſeulement, que Henri IV ne l'eût ni entendu lui-même, ni compris; s'il eût été obſcur, enveloppé, myſtérieux, le Héros eût été peut-être excuſable; mais il parloit *os ad os* avec le Prophête, ſans équivoque, ſans détours. Que penſer d'un Héros dont l'action, très-cruelle en elle-même, eſt en même tems fondée ſur l'imprudence & l'étourderie? C'eſt bien alors que ſe vérifie la maxime d'Horace:

Quidquid delirant Reges plectuntur Achivi.
Des ſottiſes des Rois les Peuples ſont punis.

Le Peuple avoit tort de rejetter Henri IV, par la raiſon qu'il étoit

Protestant : mais aussi Henri IV avoit tort de l'être selon l'esprit du Poëme, qui est dans les principes Catholiques. Que devoit donc faire Henri IV. ? Se convertir, & ensuite combattre. Le Poëte auroit supposé, s'il eût voulu, des défiances de la part du Peuple ; Henri auroit été alors dans tout son droit, les Ligueurs dans tout leur tort ; & le Peuple, à l'ordinaire, auroit été le seul à plaindre.

M. de V. a enfanté ce plan avec douleur, on le voit bien : il n'avoit pas encore l'âge. Il y alloit d'estoc & de taille comme un brave qui n'est que brave. Il faisoit des Tableaux & des Vers à-propos d'Henri IV ; il les fioit comme il pouvoit ; & quand il en eût fait un nombre passable, il les compta, & mit en titre : *Poëme Epique.*

Il n'est pas sûr lui même du sujet de son Poëme ; il dit dans sa Préface que c'est le *Siége de Paris* (il auroit dû dire les deux Siéges ; & intituler le Poëme, les deux Henris) & deux pages après, il dit que *c'est la Religion qui en fait en grande partie le sujet.* Que veulent dire ces mots *en grande partie ?* C'est donc à dire que la Religion

& le Siége sont le sujet, *l'un en grande partie* & l'autre *en petite partie* apparemment. Mais ces deux parties sont-elles faites pour former un tout naturel : *la Religion & le Siége.* Si c'est la Religion, pourquoi tous ces combats ? Il falloit un Docteur pour persuader le Héros. Si c'est le Siége, pourquoi l'Auteur dit-il : *que le seul dénouement* est la Religion. Un dénouement est la solution des difficultés qu'on appelle *nœud* en terme d'art. Si c'est la Religion qui est le dénouement, le nœud étoit donc dans Henri IV même. C'étoit sa Religion qui faisoit obstacle. Or n'est-il pas singulier qu'un Roi fasse éprouver à son Peuple tous les maux de la guerre & de la famine pour le mener à un dénouement qui dépend de sa seule volonté : *le seul dénouement du Poëme est la Religion.* Je demande à quoi ont servi pour cette conversion, les combats & le carnage ? Quelle liaison, quel rapport le sang des Rebelles répandu par le Roi, peut-il avoir avec son changement de Religion ? S'il eût pû produire un effet semblable, ce devoit être dans les vaincus & non dans le vainqueur. Le Poëte n'a point

raisonné dans ce point essentiel de son Ouvrage. Aussi, si on estime Henri IV, ce n'est point par l'action même qui fait le fond du Poëme : c'est par quelques traits qui y sont cousus & qui peuvent aisément s'en détacher : au lieu qu'on plaint réellement le Peuple qui est, de bonne foi & pour des intérêts réels & sacrés, la victime de l'aveuglement de son Roi & de la cruelle politique des Princes qui le trompent. Mayenne est un ambitieux méchant, & Henri IV, qui est un grand Roi dans l'Histoire, est presque un sot dans le Poëme.

LETTRE TROISIÉME

Sur le Merveilleux.

» LA Henriade, dit ſon Auteur, eſt » compoſée de deux parties : d'é- » venemens réels & de fictions. » J'aimerois autant qu'il me dit : un homme eſt compoſé de deux parties ; d'un corps & d'un habit. Si la fiction fait partie de ſon Poëme, ce n'eſt point une partie *Subſtantielle*, ſi j'oſe m'exprimer ainſi. Une Allégorie jettée ſur un fait n'eſt qu'une draperie. La vraie & ſeule manière de mêler la fiction avec la réalité eſt de ſuppoſer des cauſes ſurnaturelles, & de les unir avec les naturelles : *Muſa mihi cauſas memora quo numine læſo*.... Muſe raconte-moi les cauſes : Quelle divinité offenſée.... Alors la fiction devient intrinſeque, & fait ce qu'on appelle proprement partie. Autrement elle n'eſt que dans les mots ; ce n'eſt plus qu'une figure de Rhétorique. Je crois même que l'Auteur l'a bien ſenti. Il s'eſt fait dire par un Italien que *ſon Poëme n'eſt point farci comme les autres*, (appa-

remment comme ceux d'Homère, de Virgile, du Taſſe) *d'un infinité d'Agens ſurnaturels.* Cependant il dit lui-même dans ſa Préface, que *le défaut de Lucain eſt d'être une Gazette empoulée.* Si pourtant, il ne reſſemble, lui, ni à Virgile, ni à Homère, ni au Taſſe, à qui reſſemblera-t-il, ſi ce n'eſt à Lucain?

Il me paroît que l'Auteur de la Henriade & ſon Panégyriſte hazardent un peu leurs déciſions. Il eſt du bel air de trancher net, & de prononcer en ſouverain, ſans ſçavoir l'état de la queſtion. Monſieur Antoine Cocchi, Lecteur de Piſe, n'auroit point parlé ſi abſolument qu'il a fait dans ſa Lettre ſur la Henriade, s'il eût lû ce que c'eſt que le Merveilleux, & quel uſage on doit en faire dans l'Epopée. Les Anciens regardoient un Poëme Epique, comme un ouvrage tout à la fois Théologique, Hiſtorique & Moral. Dans l'Hiſtoire, on ne voit qu'une ſuite de faits: dans un Traité de Morale, une ſuite de préceptes; dans la Métaphyſique, une démonſtration ſéche de l'exiſtence & des attributs de la Divinité. Dans un Poëme Epique, tout ſe réunit. C'eſt

la chaîne d'or qui tient à Jupiter, qui ſuſpend toute la nature. C'eſt un tout qui comprend Dieu & les Hommes, & leurs rapports réciproques de bienfaits & de reconnoiſſance, d'autorité & de ſoumiſſion. Qu'on liſe une Hiſtoire, on voit des hommes qui agiſſent, qui changent de place ſur leur Théâtre; mais on ne nous montre point les Machines ſurnaturelles qui les tranſportent ou qui les guident. Qu'on liſe un Poëme Epique, le nuage diſparoît: nous voyons la main de la Divinité; nous voyons tous ſes attributs: ſa Sageſſe qui tantôt brille pour éclairer les Hommes, & tantôt ſe retire pour les abandonner à leur préſomption: ſa volonté ſuprême qui donne, ou qui ôte les couronnes: ſa Toute-puiſſance, qui ébranle tout l'Univers: ſa Bonté qui pardonne, ſa Juſtice qui punit: ſon Immenſité qui préſide à tout; de ſorte qu'un Poëme qui nous peint les Héros & en même tems le Merveilleux, nous apprend d'un côté ce que nous devons croire, & de l'autre ce que nous devons faire ou éviter. Tels ſont les Poëmes d'Homère & de Virgile dans le ſyſtême Payen. *Les autres n'ont point*

vû la route, ou s'ils l'ont vûe, ils n'ont oſé y entrer. Un Poëme Epique, fait par un Chrétien, ſur ce plan de merveilleux, ſeroit ſans doute la plus belle production de l'eſprit humain.

Qu'on jette à préſent les yeux ſur ce que M. de V. oſe appeller *ſyſtême merveilleux*, dans ſon Poëme; on verra que rien n'eſt ſi maigre, ſi petit & ſi mal couſu.

On voit un Vieillard, ſans autre autorité que celle de ſon deſert & de ſes cheveux blancs, qui dit à Henri IV une eſpèce de bonne avanture: & il paroît que le Héros la regarde comme telle, puiſqu'il n'en fait aucun cas. L'apparition de Saint Louis vient pour faire un Chant, & parce qu'il y a une deſcente aux Enfers dans Homere, & une dans Virgile. C'eſt un beau rêve Poëtique qui n'eſt de nulle néceſſité dans le Poëme. Aucun Oracle ne l'avoit annoncé, aucun Deſtin ne l'avoit ordonné; le Héros n'en a tiré que des lauriers qui lui ſont inutiles dans le Poëme; il n'en eſt pas plus contrit à ſon réveil: il égorge les François comme auparavant: il les affâme. Il ſemble que ce rayon ne l'ait éclairé

que pour le plonger plus avant dans l'abîme.

La Diſcorde ſe trouve au quatriéme Chant par le plus grand hazar du monde, ſans aucun motif. Elle ſe perſonifie peu à peu ſans que cela paroiſſe; d'abord elle n'étoit qu'une figure de Rhétorique, enſuite elle devient Acteur principal. Elle s'allie avec la Politique, ſans aucun intérêt marqué pour celle-ci. Et après avoir été à Rome chercher une douzaine de beaux Vers, & dire des ſottiſes aux Papes, elle revient jouer ſon Rôle allégorique.

Je ne parle point de l'Amour qu'on va chercher en Chypre. Pour le coup M. de Voltaire mêle le Sacré avec le Prophane. La machine paroît réelle; mais c'eſt une dépenſe en pure perte: un Amour des environs de Paris, ou les beaux yeux de la belle Gabrielle auroient fait leur office, auſſi bien qu'un vieux Cupidon de Cythère.

Que l'Auteur ne nous diſe donc plus que la fiction eſt une partie dans ſon Poëme, en la comparant avec les évenemens réels, ou je lui dirai que l'Hiſtoire de Charles XII

eſt un Poëme Epique de ſa façon.

Il ne s'eſt jamais, dit-il, *flatté d'approcher de la perfection.* Eſt-ce franchiſe, ou modeſtie? Si c'eſt modeſtie, c'eſt trop riſquer pour l'amour propre: ſi c'eſt franchiſe, pourquoi entreprendre? Ne ſçavoit-il pas que dans les choſes faites pour le plaiſir, on ne ſouffre pas le médiocre. Quelle néceſſité que la France ait un Poëme Epique! La République Littéraire n'eſt point bornée par les Montagnes ni par les Fleuves. Nous pourrons dire, ſans être ni Grecs, ni Romains, ni Italiens; nous avons Homère, Virgile, le Taſſe. L'Empire de l'eſprit eſt ſupérieur à celui des Rois. Nous ne faiſons avec les Anciens & les Etrangers qu'une même ſociété de fortune & de biens. M. de V. eſt fort au-deſſus des préjugés Nationnaux; je m'étonne qu'à propos de rien, il ſe ſoit piqué d'honneur pour notre Nation, au riſque de montrer notre foibleſſe plutôt que nos forces. Il eſt donc bien difficile de déraciner l'amour de la Patrie.

Revenons. Si M. de V. eût bien conſidéré le Lutrin, qui, après tout,

lui a ſervi de modèle, il eut vû que la Diſcorde y regne d'un bout à l'autre, comme l'ame de l'action. Regardez-y de près, Monſieur; mettez ſeulement le Lutrin à la place de la Ville de Paris, les deux Poëmes ſont la même choſe. C'étoit donc à peu près la même marche à ſuivre. La Diſcorde eût engagé les Pariſiens à fermer les portes au Héros: il les eût aſſiégés. Saint Louis, ſi on eût voulu, ſeroit venu arrêter ſa main foudroyante; & après un raviſſement extatique, le Héros ſe ſeroit converti. Les Aſſiégés, par entêtement ou par la ruſe de la Politique amenée par la Diſcorde, auroient toujours été opiniâtres, parce qu'ils auroient regardé la converſion du Prince comme un piège. La famine ſeroit venue & auroit combattu en faveur d'un Roi qui ſe ſeroit fait un ſcrupule de tuer ſes Sujets, quoique rebelles, & qui pendant ce tems-là, auroit battu, aux portes de Paris, les Eſpagnols qui venoient au ſecours des Aſſiégés: leſquels Aſſiégés, ayant enfin perdu toute eſpérance, ſe ſeroient ſoumis à un Roi dont ils auroient

connu la grandeur & la bonté. Voilà un plan que je vous fais, Monſieur, ſans en avoir le deſſein. Si M. de V. vouloit penſer à refondre le ſien, il ne ſeroit peut-être pas difficile d'en faire un ouvrage infiniment meilleur qu'il n'eſt ; mais il eſt occupé à de plus nobles ſoins. * Je ſouhaite qu'il traite ſa matière comme il convient. Au moins n'aura-t-il point beſoin de fiction pour dire de belles choſes. Qu'il prenne garde ſeulement à n'en point donner l'air à la vérité.

* M. *de Voltaire*, comme Hiſtoriographe du Roi, eſt occupé à écrire l'Hiſtoire de ce Regne.

LETTRE QUATRIÉME.

Sur les Acteurs & sur les Caractères.

LEs Héros de la Henriade sont Henri III dans les cinq premiers Chants ; car après tout, l'entreprise du Siége lui appartient. Il est le représentant & par conséquent le Héros, qui jette peu d'éclat il est vrai, mais pourtant Héros, puisqu'il est le principal Acteur dans les cinq premiers Chants ; & il n'y a que dix Chants en tout. Ensuite Henri IV, le Duc de Mayenne, Jacques Clément, la belle d'Estrées, Mornay & d'Aumale; car je ne compte ni la Discorde, ni la Politique, ni l'Amour que l'Auteur regarde lui même comme des personnages en l'air.

Le caractère d'Henri III est la foiblesse & l'irrésolution : le Poëte l'a peint comme il étoit. A côté d'un tel Prince, il n'auroit pas été difficile de faire paroître grand Henri de Bourbon. Car les grandeurs, com-

me on ſçait, ſont relatives. Et tel, qui n'auroit été que médiocre à côté des Corneilles & des Boileaux, peut paroître grand dans un autre voiſinage. Mayenne eſt ambitieux comme on l'eſt ordinairement. D'Aumale eſt brave & emporté. La belle Gabrielle aime tendrement. Mornay eſt ſage & prudent : je le veux. Mais tous ces caractères n'ont rien de piquant, de rare, de nouveau, & par conſéquent rien qui ſoit de nature à entrer dans un Poëme Epique. Il y en a mille exemples dans l'hiſtoire : ce n'étoit point la peine de mettre une Muſe en dépenſe.

Un des caractères les mieux frappés eſt peut-être celui de Jacques Clément. Ce pauvre ſolitaire eſt digne de compaſſion. Sa ſimplicité, ſa candeur, ſa bonne intention, le rendent un perſonnage intéreſſant ; on lui pardonneroit preſque, en liſant le Poëme, de l'avoir débarraſſé d'un Acteur qui le ſurchargeoit, ſi nous n'étions accoutumés, avec raiſon, à regarder avec horreur la maxime qui arme les Sujets contre leur Prince.

Les Héros du Lutrin ont bien un autre éclat dans leur genre. Le Tréſorier eſt un favori de la molleſſe, dont la fureur eſt de bénir. Le Chantre eſt un glorieux qui veut briller dans le Chœur, & éclipſer, s'il ſe peut, ſon rival. Quels intérêts ! Mais quel champion que le Perruquier l'Amour & Boirude qui,

Plein d'une ardeur guerrière
Pour ſauter au plancher, fait deux pas en arrière.

Et le ſavant Alain qui a lû Bauni ; & le gras Evrard qui lit la Bible autant que l'Alcoran. Qu'on les écoute parler, qu'on les voye agir, on verra par tout une ſingularité intéreſſante. Ils n'ont que faire du pinceau du Poëte pour ſe peindre.

Il eſt, me direz-vous, Monſieur, bien plus aiſé de faire rire que de faire admirer. J'aurois crû le contraire, le grand me paroiſſoit plus aiſé à peindre que le plaiſant à attraper. Un bon mot aſſaiſonné dans un degré exquis eſt aſſurément plus rare qu'un ſentiment noble, qu'une belle image ; ſurtout quand d'un côté le ſujet de la plai-

ſanterie paroît ſtérile, & que de l'autre côté, les eſprits ſont déja diſpoſés à l'admiration par l'amour & par l'eſtime. Ne chériſſons nous pas encore la mémoire du bon Henri IV? Il n'y a point de François qui ne voye ſa ſtatue avec plaiſir; nous l'aimons encore tous, parce qu'il étoit brave, doux, gai, aimant ſon Peuple de tout ſon cœur. Etoit-il ſi difficile de le rendre auſſi grand que peut l'être un Héros parfait? Que Deſpréaux n'a-t-il chanté ce ſujet, & laiſſé le Lutrin à M. de Voltaire? Henri IV ſeroit admirable s'il avoit été peint de la même main que le paſſage du Rhin. Le Sublime n'auroit pas moins fait de plaiſir que le groteſque: *& le Vainqueur & le Pere de la France* auroit été ſans doute auſſi intéreſſant que Gilotin & Boirude.

Je vous ai déja parlé de la conduite d'Henri IV dans le Poëme. En voici encore quelques traits que je vous prie de conſidérer.

Vous ſçavez, Monſieur, que la bonne manière de louer les Héros, eſt de le faire par leurs actions plûtôt que par des mots. Henri, s'il

eſt le Héros du Poëme, devoit-il quitter ſon Camp pour faire un voyage de plus de cent lieues, traverſer les mers, s'expoſer à un naufrage (car il a même eſſuyé une tempête) tandis que le ſalut de ſon armée & de celle du Roi dépendoit uniquement de ſa perſonne? Si c'eſt une imprudence dans Henri III de l'avoir envoyé, n'en eſt-ce pas une pour lui d'y avoir été? Ah, dit M. de V. *la Reine Eliſabeth ſouhaitoit de le voir*.... Ainſi il a fallu faire faire au Héros une démarche inſenſée, contraire à ſes propres intérêts, à la bienſéance, au bon ſens. Elle eût été dans l'Hiſtoire, qu'il eût fallu l'ôter dans le Poëme. Mais elle eſt du choix & de la création du Poëte. Auſſi tandis que le Héros s'amuſe à narrer à *loiſir*, (c'eſt le terme qu'on a mis prudemment pour remplir le Vers) on force ſon Camp. Oüi, me direz-vous, mais il arrive heureuſement pour le défendre. Vous avez raiſon, Mr, de dire *heureuſement*; car c'eſt un grand bonheur qu'il ſe ſoit trouvé là à point nommé. C'eſt au hazard pur que les deux Héros ſont redevables de leur ſalut. On ſe battoit: mais

Henri de Bourbon n'en ſavoit rien. Il pouvoit n'arriver que le lendemain, que dix jours après. C'eſt le hazard qui l'a ramené. Il s'eſt bien battu; donc il eſt brave. Il fait du bien; donc il eſt bon. Mais on peut être brave & bon; ſi on n'eſt ni ſage ni prudent, on n'eſt point ſur la liſte des grands Hommes. Savez-vous M. de V. qu'il faut être Héros pour peindre les Héros. C'eſt une eſpèce de génération & de paternité qui produit ſon ſemblable. Comment donner une ſageſſe, des ſentimens, de la force qu'on n'a pas? On peut avoir beaucoup d'eſprit, être bon Ecrivain en Proſe, faire des Vers très-jolimment, être homme aimable, eſtimable, charmant, ſans être ni un Homère, ni un Virgile. Ce ſont de furieux Hommes.

LETTRE CINQUIÉME.

Sur les Beautés de la Henriade.

SElon M. Antoine Cocchi, Lecteur de Pise, *il n'y a rien de plus beau que le Poëme de la Henriade.* Je ne soupçonne ni l'Auteur de cette Lettre, ni son Traducteur d'avoir eu dessein de flatter. Je suppose même que ce jugement est appuyé sur l'impression que M. Antoine Cocchi a éprouvée en lisant le Poëme. Or cette impression ne lui est point venue sûrement de l'ordonnance de l'ouvrage, cela ne lui feroit point d'honneur; apparemment donc qu'il la doit aux ornemens dont le Poëme est embelli.

Il est certain que la manière de traiter & d'habiller un sujet, le change entiérement. La Pucelle de Chapelain, est, dit-on, bien faite dans sa constitution : mais comment est-elle parée ! Donnez la même matière à Bourdaloue, à Cheminais, au P... à C..., l'un vous donne un habit de toile, l'autre un drap d'Angleterre :

l'autre une riche broderie, l'autre enfin un pourpoint d'Arlequin ; & cependant ils disent tous la même chose dans le fond. M. de V. peut avoir de grandes ressources du côté de l'exécution.

Je vous déclare, Monsieur, que je trouve dans la Henriade de beaux & très-beaux morceaux, des Vers très-bien faits, très-harmonieux, des descriptions très-touchantes, par exemple, le Tableau de la retraite du sage Vieillard, & son discours ; les voici :

Non loin de ce rivage, un bois sombre & tranquile
Sous des ombrages frais, présente un doux azile.
Un rocher qui le cache à la fureur des flots,
Défend aux Aquilons d'en troubler le repos.
Une grotte est auprès, dont la simple structure
Doit tous ses ornemens aux mains de la nature.
Un Vieillard vénérable avoit, loin de la Cour,
Cherché la douce paix dans cet obscur séjour.

Aux humains inconnu, libre d'inquiétude,
C'eſt-là que de lui-même il faiſoit ſon étude;
C'eſt-là qu'il regrettoit ſes inutiles jours,
Plongés dans les plaiſirs, perdus dans les amours.
Sur l'émail de ces prés, au bord de ces fontaines,
Il fouloit à ſes pieds les paſſions humaines. &c.

Que M. de V. ne nous parle-t-il toujours de même; je le comparerois à nos plus grands Poëtes. Le diſcours eſt conforme au caractère & à l'état du Vieillard:

De Dieu, dit le Vieillard, adorons les deſſeins,
Et ne l'accuſons point des fautes des Humains.
J'ai vû naître autrefois le Calviniſme en France,
Foible, marchant dans l'ombre, humble dans ſa naiſſance.
Je l'ai vû ſans ſupport, exilé dans nos murs,
S'avancer à pas lents par cent détours obſcurs.

Enfin mes yeux ont vû du ſein de la pouſſière,
Ce Fantôme effrayant lever ſa tête altière,
Se placer ſur le Trône, inſulter aux mortels,
Et d'un pied dédaigneux renverſer nos Autels, &c.

Peut-être le troiſiéme Vers eſt-il un peu proſaïque, *J'ai vû naître, &c.*

La mort de Coligni eſt admirable : mais ſa fermeté ſtoïque, ſa douceur, la ſimplicité & la nobleſſe de ſon diſcours, me charment bien plus que les deux Vers qui terminent cet article.

Et de ſes Aſſaſſins ce grand homme entouré,
Sembloit un Roi puiſſant par ſon Peuple adoré.

Je ne ſçais ſi vous ne me trouverez pas un peu trop difficile : mais cette image me paroît outrée ; c'eſt une majeſté fauſſe, qui, de plus, a l'air d'une chûte Epigrammatique : c'eſt du brillant à côté de l'or. Croyez vous qu'Homère & Virgile l'auroient

dit ? D'ailleurs il y a du faux dans l'image, parce que le Peuple François n'adore pas ainſi ſes Rois : il ſe contente de les aimer, & de les ſervir ; & nos Rois ne nous en demandent pas davantage.

Henri IV raconte, on ne peut pas mieux, la Bataille de Coutras, à quelques petits Vers près, où il fait ſon éloge habilement, après avoir fait le modeſte. L'Auteur a dû être content de la peinture qu'il a faite des Courtiſans ; les Vers en ſont bien faits.

Il y a dans le quatriéme Livre des morceaux que l'Auteur a travaillés avec complaiſance : la matière étoit belle, & ſuſceptible de la plus riche & de la plus noble élocution. La Diſcorde va trouver la Politique.

Un tourbillon la porte à ces rives fécondes
Que l'Eridan rapide arroſe de ſes ondes.

Voilà deux beaux Vers, Monſieur ; les ſuivans ne ſont pas moins beaux.

Rome enfin ſe découvre à ſes regards cruels ;
Rome, jadis ſon Temple & l'effroi des mortels,

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
30 OCT 1958
OF OXFORD
LIBRARY

Rome, dont le deſtin dans la Paix, dans
la Guerre,
Eſt d'être en tous les tems maîtreſſe de
la Terre.

Que cette repétition eſt noble, Monſieur, & que la chûte eſt ſublime!

Par le Sort des combats on la vit autrefois
Sur leurs Trônes ſanglans enchaîner tous
les Rois
L'Univers fléchiſſoit ſous ſon Aigle terrible

J'aurois voulu cette penſée plus étendue: les quatre Vers ſuivans en auroient été plus beaux, & il y auroit eu ſimétrie pour l'oreille.

Elle exerce en nos jours un pouvoir plus
paiſible;
Elle a ſçû ſous ſon joug aſſervir ſes Vainqueurs,
Gouverner les eſprits, & commander aux
cœurs:
Ses avis ſont ſes loix, ſes decrets ſont ſes
armes.
Près de ce Capitole, où regnoient tant d'allarmes,

Sur les pompeuxdébris de Bellone & de Mars,
Un Pontife eſt aſſis au Trône des Céſars.
Des Prêtres fortunés foulent d'un pied tranquile
Les tombeaux des Catons & la cendre d'Emile.
Le Trône eſt ſur l'Autel, & l'abſolu pouvoir,
Met dans les mêmes mains le Sceptre & l'Encenſoir.

Tout eſt beau ici, Monſieur; rien de foible, tout eſt plein : penſées, expreſſions, harmonie. Remarquez ce Vers.

Des Prêtres fortunés foulent d'un pied tranquile....

Que cela eſt doux, M. de Voltaire, & digne de la molleſſe de ceux que vous peignez! Que vous avez été ſatisfait de ces Vers!

Là, Dieu même a fondé ſon Egliſe naiſſante, &c.

Cette image, Monſieur, eſt bien frappée; les dix vers ſuivans ſont

encore assez forts. Mais de quelle utilité étoit cette sortie contre les Papes. Elle me rappelle l'Histoire du plus jeune des Fils de Noë, qui appella ses frères pour venir insulter à un Père endormi. Je suis persuadé que dans une nouvelle Edition (si l'Auteur y a quelque part,) il jettera un voile respectueux sur cette partie. Il le doit, si sa conversion est sincère; & d'ailleurs, il n'est pas sensé d'aller décrier une Eglise, dans le giron de laquelle il veut ramener son Héros; une Eglise, dont tous ses Lecteurs sont censés les enfans. L'Auteur étoit apparemment à Londres quand il fit cette tirade.

Je pourrois vous citer encore le départ de Jacques Clément pour aller assassiner le Roi: cela est fort beau. L'attaque des Faubourgs de Paris, n'a presque pas besoin d'être retouchée. Le crayon du siécle de Louis XIV dans le septiéme Chant, est digne d'un grand Maître. La Bataille d'Yvry est fort belle. Le neuviéme a des endroits charmans. Il semble même que M. de V. a plus de facilité à réussir dans le gracieux & le doux qu'ailleurs.

Sur les bords fortunés de l'antique Idalie,
Lieux où finit l'Europe & commence l'Aſie,
S'éleve un vieux Palais reſpecté par les ans.
La Nature en poſa les premiers fondemens, &c.

Ce Chant eſt tout rempli de beautés tendres & touchantes. Quel dommage que le reſte ne ſoit point étoffé de même.....

Vous voyez, Monſieur, par ces morceaux & par quelques autres que vous reconnoitrez mieux que moi, que cet ouvrage méritoit un certain ſuccès. La plûpart des Lecteurs François, qui n'ont jamais lû de vrais Poëmes Epiques, ſe laiſſent prendre par les beautés de détails de celui-ci. Il eſt par-tout étincelant; & s'il n'éclaire point, au moins il éblouit. Si l'Auteur, au lieu de s'amuſer à faire l'Enfant Prodigue, & à réduire Newton à la portée de tout le monde, &c. ſe fût remis de bonne grace à refondre & à rebâtir ſa Henriade; après tous les avis qu'on lui a donnés, toutes les lumières qu'il a acquiſes, toutes les facilités que l'uſage & l'habitude d'écrire, de penſer, & de ſentir, lui ont procurées, il auroit fait, peut-

être un Ouvrage digne d'aller à côté de ceux qu'on eſtime le plus. Le voilà reconcilié avec ſa Patrie, que ne ſe reconcilie-t'il auſſi avec la raiſon, qui lui crie qu'un Poëme Epique ne peut être l'ouvrage d'un moment, ni un trait de jeuneſſe. Je voudrois, moi, de tout mon cœur, lire un Poëme Epique François avant que de mourir; & ſi M. de V. n'en fait point un de ſa Henriade, il y a grande apparence qu'il faudra y renoncer. Que M. de V. ne ſe contente-t'il d'avoir en lui ſeul un ou deux grands Hommes: qu'il ſoit par exemple bon Poëte & bon Hiſtorien: mais qu'il veuille être en même tems, Poëte, Géometre, Hiſtorien, Tragique, Comique; un Anglois, un François, un Chinois; c'eſt trop embraſſer; j'aimerois mieux un grand fleuve que mille petits ruiſſeaux que le Voyageur mépriſe.

LETTRE

LETTRE SIXIÉME.

Sur le ſtile de la Henriade.

QUand le Peuple juge, il eſt toujours extrême. Tout Ouvrage, ſelon lui, s'il n'eſt admirable, eſt dès-lors déteſtable. Il n'y a point de milieu. Un honnête homme dit ſimplement. Cette perſonne a de beaux yeux, de beaux cheveux; mais elle a un nez qui me déplaît. C'eſt la maxime que je veux ſuivre ici, Monſieur. Toujours prêt à louer ce qui me paroît digne d'eſtime, on doit me permettre de dire auſſi ſans affectation, ce que je crois qui pourroit être mieux.

Quand je reproche à la Henriade quelques défauts, c'eſt ſans préjudice des beautés qu'elle peut avoir. Je ſuis, comme vous avez vû, le premier à les reconnoître & à les montrer. Ainſi ce que je vais vous écrire, doit tirer un nouveau crédit de ma derniere Lettre.

Il eſt auſſi important de connoître les Hommes fameux, par leur foible

que par leur bel endroit. Une infinité de gens qui n'ont pas la force de dire ,

N'imitons perſonne, & ſervons tous d'exemple,

prennent M. de V. pour un modèle. D'où il arrive des mépris, & qu'on regarde comme des ſuccès :

Uvaque conſpectâ livorem ducit ab uvâ.

Pour corriger l'impreſſion d'un modèle, appellons-en un ſecond. Mettons la Henriade à côté du Lutrin, & obſervons leur contenance. L'un dit :

Je chante ce Héros qui regna ſur la France,
Et par droit de conquête, & par droit de naiſſance.
Qui par le malheur même apprit à gouverner ;
Perſécuté long-tems, ſçut vaincre & pardonner ;
Confondit & Mayenne, & la Ligue, & l'Ibère,
Et fut de ſes Sujets le Vainqueur & le Père.

L'autre :

Je chante les Combats & ce Prélat terrible,
Qui, par ſes grands travaux & ſa force invincible,
Dans une illuſtre Egliſe exerçant ſon grand cœur,
Fit placer à la fin un Lutrin dans le Chœur.

Vous ſçavez bien, Monſieur, que pluſieurs Critiques ſe ſont déchaînés contre les cinq antithèſes du début de la Henriade, & contre les deux répétitions, *& par droit.... & par droit....* & Mayenne & la Ligue *& l'Ibère : conquête & naiſſance.... le malheur même apprit..... vaincre & pardonner... Ligue & Ibère... Vainqueur & Père.* L'antithèſe n'eſt que jolie. C'eſt une beauté qui de ſoi, doit plus à l'art qu'à la nature. Et un Frontiſpice chiqueté de la ſorte, me fait craindre que l'Edifice ne ſoit colifichet. Boileau eſt bien plus grand & plus noble, parce qu'il eſt plus ſimple. Quelle majeſté dans les trois premiers Vers, ſur-tout comparés avec le quatriéme, qui fait une chûte

groteſque, & qui annonce le caractère de tout l'ouvrage. Les quatre qui le ſuivent ont un air plaiſamment myſtérieux.

C'eſt en vain que le Chantre, abuſant d'un faux titre,
Deux fois l'en fit ôter par les mains du Chapitre.
Ce Prélat ſur le banc de ſon rival altier,
Deux fois le reportant, l'en couvrit tout entier.

Recitez ces huit vers de ſuite, Monſieur, je vous prie, vous ſentirez l'eſprit de l'Epopée qui ſaiſit. Voici l'invocation.

Muſe, redis-moi donc quelle ardeur de vengeance,
De ces hommes ſacrés rompit l'intelligence,
Et troubla ſi long-tems deux célébres rivaux :
Tant de fiel entre-t-il dans l'ame des Dévots?

M. de V. croit faire mieux en invoquant la Vérité; comme ſi un Poëte étoit obligé de la dire, & que les

Lecteurs lui demandaſſent autre choſe qu'un beau vraiſemblable. Si cette eſpèce d'invocation pouvoit quelquefois avoir lieu, ce ſeroit à la tête d'une Hiſtoire; & ce n'eſt pas être prudent que de la mettre à la tête d'un Poëme Epique, auquel on pourroit reprocher d'être une Hiſtoire rimée.

Je t'implore aujourd'hui ſévère vérité:
Répans ſur mes écrits ta force & ta clarté.
Que l'oreille des Rois s'accoutume à t'entendre.
C'eſt à toi d'annoncer ce qu'ils doivent apprendre;
C'eſt à toi de montrer aux yeux des Nations
Les coupables effets de leurs diviſions.

Sont-ce les diviſions des Rois ou celles des Nations dont il s'agit; j'ai vû des gens qui s'y ſont mépris. Continuons.

Dis comment la Diſcorde a troublé nos Provinces;
Dis les malheurs du Peuple & les fautes des Princes.

Viens, parle : & s'il est vrai que la Fable autrefois
Sçut à tes fiers accens mêler sa douce voix ;
Si sa main délicate orna ta tête altière ;
Si son ombre embellit les traits de ta lumière,
Avec moi sur tes pas, permets-lui de marcher
Pour orner tes attraits, & non pour les cacher.

Je vous dirai, si vous voulez, que les six premiers vers de cette invocation sont nobles & harmonieux ; cependant il me semble, à moi, que cette harmonie a quelque chose de mou : ce n'est pas un embonpoint ferme : je crois y reconnoître un peu de l'enflure de Lucain. Vous avouerez au moins, que dans les autres qui suivent, l'antithèse est impardonnable. *Malheurs du Peuple, fautes des Princes ; fiers accens, douce voix ; main délicate, tête altière ;* c'est étouffer ses convives avec des fleurs.

Le récit commence.

Valois regnoit encore, & ses mains incertaines

De l'Etat ébranlé *laiſſoient flotter les rênes* :
Ses eſprits languiſſoient par la crainte abbatus,
Ou plutôt en effet Valois ne regnoit plus.

Quelle chûte au bout de quatre vers, pour un Poëte qui entre dans la carrière avec tout ſon feu ! Je ne lui reproche pas le demi vers pris à Racine ; je ſuis ſeulement étonné de voir un récit tomber ſi près de ſon commencement. Le feu s'allume dans les deux premiers vers ; il s'afloiblit dans le troiſiéme ; dans le quatriéme il s'éteint. Il me ſouvient qu'un jour je pariai contre un ami de M. de V. que ce quatriéme vers étoit de la Henriade ; il fallut qu'il le lût pour le croire. Autant valoit de les laiſſer comme ils étoient auparavant.

Les Loix étoient ſans force & les droits confondus,
Ou, pour en mieux parler, Valois ne regnoit plus.

Au moins le premier eſt ronflant, & l'autre ne vaut guères moins que celui qui a pris ſa place. Continuez

de lire, Monſieur, vous verrez *une Muſe déréglée en ſes vers vagabonds.* C'eſt de tems en tems un vers monté ſur quelque grand mot qui s'éleve aux dépens des autres. Ce n'eſt point un fleuve qui roule à pleins bords, comme Boileau dans ſon Lutrin.

Parmi les doux plaiſirs d'une paix fraternelle
Paris voyoit fleurir ſon antique Chapelle.
Ses Chanoines vermeils & brillants de ſanté,
S'engraiſſoient d'une ſainte & longue oiſiveté....
Quand la Diſcorde encor toute noire de crimes,
Sortant des Cordeliers pour aller aux Minimes,
Avec cet air hideux qui fait frémir la Paix,
S'arrêta près d'un arbre au pied de ſon Palais.
Là, d'un œil attentif contemplant ſon Empire,
A l'aſpect du tumulte, elle-même s'admire.
Elle y voit par le Coche & d'Evreux & du Mans,
Accourir à grands flots ſes fidèles Normans.

Elle y voit aborder le Marquis, la Comteſſe,
Le Bourgeois, le Manant, le Clergé, la Nobleſſe,
Et par-tout des Plaideurs les eſcadrons épars,
Faire autour de Thémis flotter ſes étendars.
Mais une Egliſe ſeule à ſes yeux immobile,
Garde au ſein du tumulte une aſſiette tranquile;
Elle ſeule la brave : elle ſeule aux procès
De ſes paiſibles murs veut défendre l'accès.
La Diſcorde, à l'aſpect d'un calme qui l'offenſe,
Fait ſiffler ſes ſerpens, s'excite à la vengeance.
Sa bouche ſe remplit d'un poiſon odieux,
Et de long traits de feu lui ſortent par les yeux.
Quoi, dit-elle, d'un ton qui fit trembler les vitrès.... &c.

Quelle rapidité dans cette marche! Que de feu, que d'ame! Le Lecteur eſt emporté par le torrent de la Poëſie qui ſe précipite; tandis que la Henriade attend paiſiblement à chaque vers la critique du Genſeur.

LETTRE SEPTIÉME.

Sur les Portraits.

LEs grands Peintres ont preſque tous leur manière. M. de V. a droit d'avoir auſſi la ſienne. Quand Homère & Virgile vouloient peindre un Héros, ſes actions & ſes paroles étoient les traits qu'ils employoient; ou s'ils diſoient un mot en paſſant, pour caractériſer ſon air, ſa taille, ſa figure, c'étoit parce qu'on ne peut les faire connoître autrement. M. de V. a une autre méthode. Il s'arrête pour faire une tableau à loiſir. Il parcourt toutes les vertus & tous les vices des Traités de morale, & , perſuadé qu'il eſt, que tous les hommes ſont un compoſé de force & de foibleſſe, de ténébres & de lumières, de bien & de mal, il trouve toutes ſes couleurs dans l'antithèſe. Je vous ai déja dit en paſſant, que le goût de M. de V. pour cette figure étoit un amour de préférence: je vais vous en donner de nouvelles preuves.

Mornay *ſon confident* & jamais *ſon flatteur*,
Ce *vertueux* ſoutien du parti de *l'erreur*,
Qui ſignalant toujours ſon *zele* & ſa *prudence*,
Servit également ſon *Egliſe* & la *France*;
Cenſeur des Courtiſans, mais à la *Cour aimé*,
Fier *ennemi de Rome*, & de *Rome eſtimé*.

C'eſt au Lecteur à concilier, comme il le pourra, toutes ces qualités qui pétillent à côté l'une de l'autre, & que la ſingularité de l'oppoſition a amenées plutôt que la vérité; car dès qu'on s'embarque à faire un portrait par antithèſes, la ſimétrie l'emporte toujours ſur le vrai, & on eſt forcé de peindre moitié d'imagination & moitié d'après nature; on ne fait que des idées de Peintres, & qui pis eſt, le portrait en a l'air. Voici celui de Catherine de Médicis.

Chacun de ſes *enfans* nourri ſous ſa tutelle,
Devint ſon *ennemi*, dès qu'il regna ſans elle.
Ses mains autour du Trône avec confuſion
Semoient la jalouſie & la diviſion.

Oppoſant ſans relâche avec trop de prudence
Les *Guiſes* aux *Condés*, & la *France à la France*:
Toujours prête à s'*unir* avec ſes *ennemis*,
Et changeant d'intérêts, de *rivaux* & d'*amis*;
Eſclave des plaiſirs, mais *moins qu'ambitieuſe*;
Infidelle à ſa Secte & *ſuperſtitieuſe*,
Poſſédant en un mot, pour n'en pas dire plus,
Les *défauts* de *ſon ſexe*, & peu *de ſes vertus*.

Ce n'eſt ici un tableau ni de Le Brun ni du Pouſſin. Le même goût s'y retrouve toujours, Monſieur, vous le voyez; cependant ce portrait, quoiqu'antithétique, pourroit encore paſſer ſans le galimathias qui ſe trouve dans quelques-uns des vers: que ſignifie, ſemer *avec confuſion* la jalouſie & la diviſion? La Reine *changeoit de rivaux*; je croyois qu'on diſoit qu'une femme changeoit d'amans. *Eſclave des plaiſirs, mais moins qu'ambitieuſe*, pourquoi ce *mais*? Que veut dire *moins qu'ambitieuſe*, ce grand mot qui rime avec *ſuperſtitieuſe*?

Enſuite dit-on bien *poſſéder des défauts*, &, *pour n'en pas dire plus*, quels vers!

Voyons le tableau de l'Amiral Coligny; c'eſt une eſpece de galerie que nous parcourons.

Je voyois ce guerrier blanchi dans les travaux,
Soutenant tout le poids de la cauſe commune,
Et contre *Médicis* & contre *la Fortune*;
Chéri dans ſon parti, dans l'autre *reſpecté*,
Malheureux quelquefois, mais *toujours redouté*,
Savant dans les *combats*, ſavant dans les *retraites*,
Plus grand, plus glorieux, *plus craint dans ſes défaites*,
Que *Dunois ni Gaſton* ne l'ont jamais été
Dans le cours triomphant *de leur proſpérité*.

Ce portrait eſt clair; & il ſeroit bien s'il étoit le ſeul de ſon eſpèce, & s'il ne finiſſoit point par un trait de ſatyre, enveloppé dans un vers bourſoufflé. Que direz-vous de celui de Joyeuſe?

Ce fut lui que Paris vit passer tour à tour
Du *siécle* au fond d'un *Cloître*, & du *Cloître* à la *Cour* :
Vicieux, *Pénitent*, *Courtisan*, *Solitaire*,
Il prit, *quitta*, *reprit la cuirasse & la haire.*

Quel joli cliquetis ! Mais qu'il est indigne de l'Epopée !

Que diriez-vous, Monsieur, d'un Peintre qui donneroit à tous ses personnages les mêmes airs de tête, les mêmes contrastes aux attitudes, aux plis de la drapperie ; qui feroit partout grouper de même les figures, les jours, les ombres, &c. J'ai vû un tableau où on avoit voulu peindre le sacre d'un de nos Rois. Les 12 Pairs y étoient comme douze freres, se ressemblant parfaitement ; je n'ai jamais vû de tableau si ridicule, ni si fade. Si vous voulez voir des tableaux d'une autre main, & d'un autre goût, ouvrez le Lutrin.

Dans le réduit obscur d'une alcove enfoncée,
S'éleve un lit de plume à grands frais amassée ;
Quatre rideaux pompeux, par un double contour,

En défendent l'entrée à la clarté du jour.
Là, parmi les douceurs d'un tranquile ſilence,
Regne ſur le duvet une heureuſe indolence;
C'eſt-là, que le Prélat, muni d'un déjeûner,
Dormant d'un leger ſomme, attendoit le dîner.
La jeuneſſe en ſa fleur brille ſur ſon viſage;
Son menton ſur ſon ſein deſcend à double étage;
Et ſon corps ramaſſé dans ſa courte groſſeur,
Fait gémir les couſſins ſous ſa molle épaiſſeur,
La Déeſſe, en entrant, qui voit la nappe miſe,
Admire..... &c.

Le caractère du Prélat eſt peint par la ſeule deſcription de l'alcove; c'eſt un portrait ſemblable à celui que la Colombe fait d'Anacreon ſon maître; on y voit le Prélat dormant après le déjeûner, & on le contemple dans la peinture que le Poëte fait de ſon corps. Ce tableau n'a point de couleurs bri-

sées & rompues; tout est habilement fondu & nuancé sur la toile. Au lieu que dans les autres que vous avez vûs, les couleurs y sont des taches plutôt que des traits. Si vous voulez connoître le Prélat encore mieux, entendez-le parler :

Illustres compagnons de mes longues fatigues,
Qui m'avez soutenu par vos pieuses Ligues,
Et par qui, maître enfin d'un Chapitre insensé,
Seul à *Magnificat* je me vois encensé,
Souffrirez-vous toujours qu'un orgueilleux m'outrage ?
. . . . . .
. . . . . .
L'insolent, s'emparant du fruit de mes travaux
A prononcé pour moi le *Benedicat vos*.
Oui, pour mieux m'égorger, il prend mes propres armes.
Le Prélat à ces mots verse un torrent de larmes;
Il veut, mais vainement, poursuivre son discours,
Ses sanglots redoublés en arrêtent le cours.

Voilà ce que j'appelle un caractère fait de main de maître. On y voit l'ame qui ſort par les actions & par les diſcours. S'il y a une deſcription à faire, ce n'eſt point dans l'oppoſition qu'on va chercher des traits, mais on les prend dans le ſujet même, & ils ont plus de naïveté & plus de vraiſemblance. Rien ne marque plus la miſère que la reſſource de l'antithèſe; elle ne demande qu'un demi-génie. Liſez le diſcours du gras Evrard, vous ne demanderez point de quel caractère il étoit, vous ne vous informerez pas de ce qu'il ſavoit faire dans un repas, dans un jour de bataille. Ce n'eſt pas que M. de Voltaire n'exprime quelquefois auſſi le caractère de ſes Héros par leurs diſcours, mais je ne ſçais ſi le plus ſouvent il ne les met point en contradiction avec eux-mêmes; je ne parle point des diſcours de Henri III qui ſont ordinairement très-foibles; de ceux d'Henri IV qui ont des variations, qui prouvent qu'ils n'ont pas été faits d'un ſeul jet; il eſt tantôt Héros, tantôt Bourgeois, quelquefois bel eſprit, & un peu petit maître. Il fait des complimens à la Françoiſe, comme ſi les entretiens

des Rois n'étoient pas au-deſſus de ces petiteſſes. La Reine Elizabeth lui dit auſſi des douceurs ; cela eſt galant : *Il y avoit long-tems qu'elle avoit envie de le voir.* Je m'arrête au ſeul diſcours de Pothier, qui commence comme un Sage, & finit comme un *Enthouſiaſte.*

Vous deſtinez, dit-il, Mayenne au rang ſuprême,
Je conçois votre erreur, je l'excuſe moi-même.
Mayenne a des vertus qu'on ne peut trop chérir,
Et je le choiſirois ſi je pouvois choiſir.
Mais nous avons nos Loix : & ce Héros inſigne,
S'il prétend à l'Empire, en eſt dès-lors indigne.
Comme il diſoit ces mots, Mayenne entre ſoudain
Avec tout l'appareil qui ſuit un Souverain.
Pothier le voit entrer ſans changer de viſage.

Voilà ce que j'appelle un beau, un grand trait ; il ſuffit pour peindre un homme :

L'Orateur continue :

Oüi, Prince, ...
Je vous eſtime aſſez, pour oſer contre vous
Vous adreſſer ma voix pour la France & pour nous.

Cette dignité ſe ſoutient encore pendant quelques vers : il me ſemble entendre le diſcours de Caton ſur la conjuration de Catilina ; c'eſt une éloquence mâle qui marche d'un pas hardi & ferme, ſans avoir beſoin du vain appui des figures. La vérité y paroît aſſez forte pour triompher ſeule. Mais M. de Voltaire s'échauffe, & ſon Orateur avec lui : le diſcours ſe change en invectives & en reproches amers. C'eſt un déclamateur furieux, qui traite ſes auditeurs d'*indignes Citoyens*, d'*infidéles Paſteurs*, qui maſſacrent leurs Rois, & de qui Dieu aime à ſe venger, parce qu'ils ſont des barbares & des inhumains.

Et Dieu que vous peignez implacable jaloux,
S'il aime à ſe venger, Barbares, c'eſt de vous.

Je ne ſçais où eſt le Sage dans le monde à qui cette violence pourroit convenir : elle conviendroit à quelqu'un, qu'elle ſeroit encore très-dangereuſe, ou même ridicule dans les conjonctures où ſe trouve l'Orateur. Les droits ſont confondus, les loix n'oſent parler, tout eſt en feu dans l'Etat, ſon Roi vient d'être aſſaſſiné, celui qui veut lui ſuccéder eſt préſent, & l'Orateur, qu'on ſuppoſe ſage, parle, comme auroit fait Jacques Clément, ſi on lui ſuppoſoit de l'eſprit, & de la force dans le caractère. Encore s'il ſe fût mis avec les autres : ce Dieu *que nous peignons* implacable, s'il aime à ſe venger, c'eſt de *nous*. La vérité ne perd point de ſes droits pour être jointe à la modération : il y a des bornes par-tout. J'aime à voir Didon déſeſpérée faire des imprécations ; elle veut ſe tuer, c'eſt la rage qui écume. Mais Pothier *toujours ſage*, *toujours juſte*, perdre ainſi la tranquilité de ſon ame, & devenir furieux pour guérir les autres de leur fureur, M. de Voltaire n'y a aſſurément point penſé. Il a, auſſi bien que les autres, ſon enthouſiaſme qui le mene au-delà des limites. Et on a beau dire, il faut

tre grand homme pour donner aux ifférens caractères conçus dans la même tête, une couleur propre & qui onſerve toujours le même fonds uand les nuances varient.

ouvent ſans y penſer, un Ecrivain qui s'aime,
Forme tous ſes Héros ſemblables à ſoi-même....

Une partie eſt le Héros, l'autre eſt l'Auteur.....

. . . . . *Atram*
Deſinit in piſcem mulier formoſa ſuperne.

C'eſt la premiere leçon qu'on donne à ceux qui veulent ſe mêler d'écrire : *Donnez à chaque perſonnage le caractère qui lui eſt propre*, & c'eſt être écolier que de manquer *à cette régle.* Si vous voulez parcourir tous les diſcours qui ſont dans le Lutrin, vous y verrez comme un Poëte doit ſortir de lui-même, pour ſe mettre dans ſes perſonnages ; c'eſt une ſorte de métempſicoſe. Le Poëte joue tous les rôles avec des airs & des tons ſi différens, qu'il eſt par-tout & qu'on ne le voit nulle part. Je ne veux vous

donner que le discours d'Evrard, vous l'entendrez avec plaisir, quoique vous l'ayez lû cent fois.

Moi, dit-il, qu'à mon âge Ecolier tout nouveau,
J'aille pour un Lutrin me troubler le cerveau !
O le plaisant conseil ! Non, non, songeons à vivre.
Va maigrir si tu veux & sécher sur un Livre;
Pour moi je lis la Bible autant que l'Alcoran;
Je sçais ce qu'un Fermier doit nous rendre par an;
Sur quelle vigne à Rheims nous avons hypotèque;
Vingt muids rangés chez moi font ma Bibliotheque.
En plaçant un Pupitre, on croit nous rabaisser;
Mon bras seul, sans latin, sçaura le renverser.
Que m'importe qu'Arnauld me condamne ou m'approuve ?
J'abbats ce qui me nuit par-tout où je le trouve;
C'est là mon sentiment. A quoi bon tant d'aprêts ?
Au reste déjeunons, Messieurs, & buvons frais.

LETTRE HUITIEME.

Sur la Verſification.

JE vous parlois hier des portraits antithétiques de la Henriade, c'eſt la figure favorite du Poëte, il la met à tout : j'en ai compté par amuſement plus de trois cens : c'eſt une monotonie qui dégoûte à la fin ceux qui les aiment le plus.

Si Mayenne eſt *vaincu*, Rome ſera *ſoumiſe*,
Vous ſeul pouvez régler ſa *haine* ou ſes *faveurs*
Inflexible aux vaincus, *complaiſante aux Vainqueurs*,
Prête à vous *condamner*, facile à vous *abſoudre*;
C'eſt à vous d'*allumer* ou d'*éteindre* ſa foudre.

Croyez-moi ſur ma parole, Monſieur, ou je vous accable d'exemples. J'en trouverai à chaque page des demi-douzaines, & vous les trouverez

ſi peu variées, ſi peu déguiſées, que bientôt vous me demanderez grace.

Il y a encore une autre figure pour laquelle l'Auteur marque beaucoup d'inclination : elle revient ſur-tout lorſque la rime une fois placée, il reſte des vuides dans le corps du Vers. Alors on a recours aux ſynonimes, ou aux mots qui en approchent : on voit arriver à la file des ſubſtantifs de même famille, des Epithetes, des Verbes, qui s'arrangent de maniere qu'ils occupent tout le terrein, & qu'ils rempliſſent, au moins de ſons, ce qui eſt vuide de choſes. Il me ſemble voir deux Dames en Panier aſſiſes ſur un grand banc.

Ce Monſtre impétueux, ſanguinaire, inflexible....
Qui ſanglant, déchiré, traîné par les ſoldats....
On s'aſſemble, on conſpire, on répand les allarmes....
Anglois, François, Lorains que la fureur aſſemble,
Avançoient, combattoient, frappoient, mourroient enſemble.....
Tous les Ligueurs armés, tout un peuple innombrable,

Etrangers

Etrangers & François, Chefs, Citoyens,
Soldats,
Font pleuvoir sur le Roi le *fer* & le *trépas.*

N'est-ce pas là ce qu'on appelle une abondance stérile? Notre oreille est chargée, & elle ne porte rien à l'esprit; il y a bien des dupes. Mais aujourd'hui M. de Voltaire joüit & joüira peut-être toute sa vie du préjugé que l'amour propre de ses Approbateurs conservera toujours, en dépit de la Princesse de Navarre, du Poëme de Fontenoy & du Temple de la Gloire.

Despréaux nous traite autrement que M. de Voltaire. Il y a des vuides à remplir chez lui, comme ailleurs; mais on ne s'apperçoit point qu'ils ayent jamais été des vuides pour lui; il enchasse des traits heureux, qui embellissent la pensée plutôt que de la charger.

L'un pétrit *dans un coin* l'embonpoint des
Chanoines....
L'autre broye *en riant* le vermillon des
Moines....
Elle accourt l'œil en feu, *la tête échevelée*

Il devine ſon mal, *il ſe ride*, il s'avance....

Et mon bras *ſans Latin* ſaura le renverſer....

A ces mots, *eſſuyant ſa barbe limoneuſe*....

Il faut être riche pour remplir ainſi les vuides ; mais il eſt des Auteurs aſſez pauvres pour ne pouvoir le faire que par de ſimples énumérations. Ce n'eſt pas pourtant que je veuille les chaſſer des Ecrits ; elles peuvent y entrer, pourvû qu'elles ne reviennent pas trop ſouvent, & que le beſoin du Poëte ſoit toujours couvert du beſoin de la choſe même ; ce qui arrive rarement aux énumérations de M. de Voltaire.

On a parlé autrefois (ce fut M. de la Motte ce me ſemble, & je ne ſçais ſi M. de Voltaire, par amour pour ſes Anglois, n'en a point parlé lui-même) d'introduire des Vers *blancs* dans la verſification Françoiſe. On entendoit, je crois, par ces Vers *blancs*, des Vers ſans rime. Ne feroit-il pas mieux de donner ce nom à ces grands Vers, où il y a des mots ſonores, pompeux, longs d'une aulne, qui ne ſignifient pas aſſez pour l'eſpace qu'ils occupent, & qui font un

Vers flasque : *longum invalidi collum.* C'est Aulugelle, je crois, qui définit ainsi les phases creuses : *sententiæ quas optimè Pollio Asinius cavas vocabat, simplices, apertæ, nihil occultum afferentes, sed vocales & splendidæ.* Il y en a un si grand nombre de cette sorte dans la Henriade, que son Auteur ne seroit pas moins intéressé de mettre en crédit cette espèce de Vers que la Motte l'étoit à introduire les Vers sans rimes.

Des Guises cependant le rapide bonheur,
Sur son *abaissement* élevoit leur grandeur.
Ils formoient dans Paris cette ligue fatale,
De sa foible puissance orgueilleuse rivale.
Ses amis *corrompus bientôt l'abandonnerent.*
Du Louvre épouvanté ses Peuples le chasserent....
Et des fleuves François les eaux en-sanglan-tées.
Ne portoient que des morts aux mers épou-van-tées.

Remarquez que c'est Henri IV qui parle ainsi dans un récit, & qu'il finit le Chant.

Ce rang manquoit encore *à sa vaste puissance,*
Et de ses *vœux hardis l'orgueilleuse espérance*

Dévoroit *en ſecret dans le fond de ſon cœur*
De ce *grand nom* de Roi le *dangereux honneur.*

Quelle emphaſe ! Que de mots !

C'étoit du *Grand Henri la redoutable armée :*
Qui, laſſe du repos, & de ſang *affamée,*
Faiſoit entendre *au loin ſes formidables cris,*
Rempliſſoit la Campagne, & marchoit vers Paris.

J'appelle cela de grandes paroles : *ſeſquipedalia verba* : un Vers plein ne fait pas tant de bruit.

J'en ai vû d'autres qui ſont à peine de la Proſe ſoutenue.

Déjà l'on découvroit les bords de l'Angleterre....
J'ai vû naître autrefois le Calviniſme en France....
Juſte Ciel ! eſt-ce ainſi que vous nous attendiez...
Henri ſçait profiter de ce grand avantage...
Soudain Potier ſe leve & demande audience....

Courage, leur dit-elle, on vient nous ſé-
courir....
Valois, qui cependant différoit ſa vengean-
ce,
Tenoit alors dans Blois les Etats de la
France.
Peut-être on vous a dit quels furent ces
Etats!
On propoſa des Loix qu'on n'exécuta
pas.
De mille Députés l'éloquence ſtérile,
Y fit de nos abus un détail inutile.
Car de tant de conſeils l'effet le plus com-
mun
Eſt de voir tous nos maux, ſans en ſoula-
ger un.

De bonne foi ſont-ce là des Vers, & ſur-tout des Vers dignes de l'Epopée? Il y en a une infinité qui ne ſont que médiocres; & quand il y en a de beaux, ils ont tant de ſaillie, qu'ils enlaidiſſent tous leurs voiſins. C'eſt préciſément le contraire de ce que Pétrone demande dans un Poëme Epique, *ne ſententiæ emineant extra corpus, ſed in texto veſtibus colore niteant.* C'eſt ce qui n'arrive jamais à la plûpart des Ecrivains. S'il leur vient quelque

penſée, ils ſe gardent bien de la laiſſer dans le tiſſu de l'étoffe. Ils l'en ſéparent autant qu'ils peuvent, & la montrent iſolée, au riſque de ternir le fond, pour faire briller la fleur.

Quelquefois on trouve ſix & huit Vers, qui ſont tellement détachés, qu'on peut les ôter, ſans que le ſens en ſouffre aucunement. Je ſçais bien que le ſtile coupé ne déplaît pas dans la proſe; mais dans la Poëſie, ſi les phraſes ſont juſtes de la longueur du Vers, il en réſulte une monotonie deſagréable, au lieu que dans la Proſe, n'étant pas toutes de la même étendue préciſement, il y a toujours quelque différence qui fait variété.

Guiſe du ſein des morts n'a plus rien à prétendre.
Le ſang d'un Souverain doit ſuffire à ſa cendre.
S'il mourut par un crime, un crime l'a vengé.
Changez avec l'Etat que le Ciel a changé.
Périſſe avec Valois votre juſte colere.
Bourbon n'a point verſé le ſang de votre frere.

Ces Vers ainſi détachés ſemblent avoir été faits indépendamment les uns des autres, & ne devoir leur place qu'à la rime. La raiſon aime pourtant à ſuivre une chaîne d'idées qui ménage ſa pareſſe. Il y a quelquefois des tirades dont les Vers peuvent être tellement déplacés, que le dernier devienne le premier, & le premier le dernier.

Henri te reſte à vaincre après tant de guerriers,
Dans ſes ſuperbes mains, va flétrir ſes lauriers.
Va du Myrthe amoureux ceindre ſa tête altière.
Endors entre tes bras, ſon audace guerrière.
A mon trône ébranlé, cours ſervir de ſoutien;
Viens, ma cauſe eſt la tienne, & ton regne eſt le mien.

Ne ſeroit-il pas mieux de mettre:

Viens, ma cauſe eſt la tienne, & ton regne eſt le mien.
A mon trône ébranlé, cours ſervir de ſoutien;
Endors entre tes bras, &c.

Si je n'étois las de vous écrire sur cette matière, & vous, peut-être de lire ce que je vous écris, je vous parlerois de quelques-unes des comparaisons de l'Auteur. Je ne vous en citerai qu'une qui prouve qu'il ne faut pas se laisser séduire par de beaux sons :

Des nuages épais que formoit la poussière,
Du Soleil dans les champs déroboient la lumière.
Des tambours, des clairons, le son rempli d'horreur,
De la mort qui les suit étoit l'avant-coureur.
Tels des antres du Nord, échapés sur la terre,
Précédés par les vents, & suivis du tonnerre,
D'un tourbillon de poudre obscurcissant les airs,
Les orages fougueux parcourent l'Univers.

Il compare les *nuages* épais que forme la *poussière* avec les orages qui obscurcissent les airs d'un tourbillon de *poudre* : & les tambours & les clairons qui précédent la mort *qui les suit* avec ces mêmes orages qui sont précédés

par les vents, & suivis du tonnerre. On voit bien le rapport de la *poussière* qui vole avec un tourbillon de *poudre*, des *nuages épais* avec *les orages qui obscurcissent*. Il semble même que ce soit presque la même chose, & les idées se confondent. Mais quel rapport ces clairons, ces tambours ont-ils avec ces mêmes orages? C'est aux vents & au tonnerre qu'on les compare, direz-vous : mais lisez la comparaison, il ne s'agit point de ce qu'on a voulu faire, mais de ce qu'on a fait. Il vouloit dire probablement que les clairons étoient précédés de la poussière, & suivis de la mort, comme un orage est précédé des vents & suivis du tonnerre. Voilà l'idée éclaircie ; mais est-elle juste? Les vents répondent-ils bien à la poussière, les clairons à l'orage, le tonnerre à la mort? D'ailleurs les *orages* sont-ils assez différens des *vents*, pour faire opposition avec eux ; il faut donc prendre le mot d'*orage* pour *nuage*, *nuée* ; mais les nuées ne sont point précédées ; elles sont poussées par les *vents*, par conséquent suivies. Le tonnerre ne *suit* point le *nuage* il l'accompagne, ou il l'annonce, & par

conſéquent ne le *ſuit* point. Que deviennent ces Vers ſi ronflans, quand on les fait paſſer à la filière du ſens commun.

M. de Voltaire s'applaudit dans ſa Préface, d'être le ſeul qui ait réuſſi *à bien peindre les petits détails qui avoient été* l'écueil de tous nos Poëtes Epiques, & cela eſt fondé ſur ce qu'il a nommé des *chiens* des *animaux hardis*; car c'eſt la ſeule expreſſion naturelle, qui ne pouvoit entrer dans la deſcription, qu'il cite pour exemple de ſes ſuccès. Il nous donne une *périphraſe* pour un *détail*; & par ce leger changement de nom, il ſe pare d'un mérite qu'il n'a point, & l'ôte à ceux qui l'ont eu devant lui. Ne ſe ſouvient-il point d'avoir vû dans le Lutrin, *un fuſil*, une *allumette*, un *manœuvre* qui *prend une poignée de clous*, qui *charge ſur ſon épaule une lourde coignée & derriere ſon dos, qui tremble ſous le poids, attache une ſcie en forme de carquois.* Comment M. de Voltaire auroit-il le talent excluſif d'ennoblir les petites choſes? Cela eſt bien plus difficile que de peindre les grandes avec dignité; & il les peindroit ainſi, que ce ne ſeroit point aſſez pour faire un

Poëme Epique, où tout doit être admirable & preſque divin.

En général, Monſieur, il me paroît que la Henriade eſt un Ouvrage où il y a plus d'eſprit que de génie, plus de brillant que de richeſſe, plus de coloris que de deſſein, plus d'Hiſtoire que de Poëſie. Quand l'Auteur le commença, il n'avoit que 19 ans. Nouveau ſevré des Muſes, il avoit plus de lait que de ſang dans les veines. Depuis, ſon jugement ayant fait des progrès, il a bien vû l'irrégularité de l'Ouvrage; mais effrayé de la dépenſe, s'il eût fallu le refondre, il a mieux aimé y coudre des morceaux brillants, y jetter quelques liaiſons artificielles, pour déguiſer ſes défauts, & réparer en quelque ſorte le vice de l'Architecture. Mais ces additions ont donné plus d'étendue à l'Edifice, ſans le rendre plus régulier.

L'Auteur du *Parallèle* ne s'eſt pas contenté, Madame, de montrer les défauts eſſentiels de la *Henriade*. Il attaque encore l'*Eſſai* de M. de Voltaire *ſur la Poëſie Epique*, & il fait voir la fauſſeté de ſes règles, dans une neuviéme Lettre que j'ajoûte ici.

LETTRE NEUVIÉME.

Sur l'Eſſai de M. de Voltaire ſur le Poëme Epique.

VOus me ramenez encore à M. de Voltaire, & vous ne voulez pas que je le laiſſe aller ſans avoir rendu compte de ſon Eſſai ſur le Poëme Epique. Je viens de le relire, Monſieur, avec toute l'attention dont je ſuis capable, & il m'a paru ſe réduire à ceci. 1°. Que les faiſeurs de régles ſont des Pédans qui n'y entendent rien, & en cela il a raiſon. 2°. Que les Arts ſont ſi étendus qu'il ne peut y avoir de définition générale qui embraſſe tous les Ouvrages d'un même genre. C'eſt un homme d'eſprit qui plaide une mauvaiſe cauſe. Je n'ai jamais entendu caquet ſi capable d'étourdir une oreille ſenſée. Pour qui donc cela eſt-il écrit ! Quel cas M. de Voltaire fait-il de ſes Lecteurs ! *O Dave itane contemnor abs te?* Que ne mettoit-il de bonne grace en titre : *Apologie de ma Henriade.* Il a fait

te Poëme avant de ſçavoir les règles, & enſuite il veut faire des règles ſur ſon Poëme, & pour cela, renverſer toutes les idées communes, par un Paralogiſme farci d'une érudition étincelante, jettée rapidement pour en dérober le faux. Il donne une définition, quoiqu'il ait fait entendre qu'on ne peut en donner : l'Epopée eſt *un récit en Vers d'avantures Héroïques.* Qu'il mette en vers ſon Hiſtoire de Charles XII, il aura donc fait un Poëme Epique ! Cependant, il exige *l'unité*, ce n'eſt pas de Héros, *qu'il y eût un principal perſonnage, ou pluſieurs, il n'importe :* c'eſt donc d'action : il falloit donc écrire *un récit en Vers d'une action héroïque.* Il prétend que le merveilleux n'y eſt pas eſſentiel ; je le lui pardonne : mais ce que je ne lui pardonne pas, c'eſt d'avoir voulu le prouver par des antithèſes, des métaphores, des comparaiſons & de jolies phraſes qui reſſemblent à des feux folets. Peut-on mettre en parallèle ce Merveilleux qui fait l'ame de l'Iliade, de l'Enéide & de la Jéruſalem, avec les beautés de caprice & de mode qui dépen-

dent du caractère & des Langues des Nations.

Les Anglois, les Italiens, les Eſpagnols, les François, ont chacun leur goût, & leur génie : les uns aiment le ſérieux & le véhément, d'autres le gracieux, ceux-ci le grand ; donc on peut dire pareillement *à Paris* que les François ne ſe ſoucient point du merveilleux dans un Poëme Epique.

Il avoit dit dans la page qui précéde ; *Homère, Démoſthène, Virgile, Ciceron, ont en quelque ſorte réuni ſous leurs Loix tous les Peuples de l'Europe, & fait de tant de Nations différentes, une ſeule République de Lettres.* Donc les Anglois, les Italiens, les Eſpagnols, les François, doivent ſuivre les mêmes loix & les mêmes principes. Pourquoi les François ſeuls ſeroient-ils rebelles, dans les points auxquels les autres Peuples ſe ſont ſoumis ? Ils ont tous admis le merveilleux, pourquoi les François ne l'admettroient-ils pas ? Les François l'aiment dans les Poëmes traduits des autres Nations, pourquoi ne l'aimeroient-ils pas dans un Poëme qui ſeroit en leur Langue ?

M. de Voltaire veut donner le change. Qu'il y ait des propriétés de Tours, d'Images, de Penſées pour chaque Nation, on en convient. Mais vouloir que le merveilleux, qui fait l'ame du *corps Epique*, puiſſe être mis au rang de ces minuties qui n'alterent nullement le fond; en vérité, c'eſt être impoſteur que de raiſonner de la ſorte. M. de Voltaire l'eſt un peu en fait de Littérature, mais on ne lui en fait pas un crime; il eſt bien difficile d'avoir tant d'eſprit ſans en abuſer un peu. Au reſte, ce ſeroit une vertu, & une double vertu pour lui de ne pas l'être. On aime la droiture; & ſi on a du plaiſir à être amuſé, on en auroit beaucoup plus encore, ſi on l'étoit ſans crainte d'être dupé, & de ſervir de joüet à celui qui nous amuſe.

Je ſuis, &c.

A Paris, ce
23 Mai 1746.

LETTRE XVII.

Discours Académique.

MOnsieur *de Voltaire*, Madame; vient enfin de triompher des obstacles qui lui fermoient l'entrée de l'Académie Françoise. Vous êtes curieuse de sçavoir ce que je pense de son Discours de réception. Je suis du même sentiment que l'Auteur du *Parallèle*, & à la place de mes remarques, je vous envoye celles qu'il a faites sur ce beau Discours. Elles sont très-ingénieuses & très-sensées.

Il paroît ici, Monsieur, deux Discours, l'un de M. de Voltaire, & l'autre de M. l'Abbé d'Olivet. Je vous les envoye tous deux; & comme ce sont deux pendans, & que je suis presqu'accoutumé à vous écrire des Parallèles, permettez-moi de vous en faire encore, & de vous montrer M. de Voltaire en sa qualité d'Orateur, à peu près tel que je vous l'ai fait voir en sa qualité de Poëte.

M. de Voltaire ayant été reçû à l'Académie Françoise, a été obligé de prononcer un Discours à sa réception, & le Directeur de lui répondre.

M. l'Abbé d'Olivet a rempli ſa charge avec toute la ſageſſe & toute la diſcrétion convenable. Il avoit deux Eloges à faire, l'un de l'Académicien entrant, & l'autre de l'Académicien mort. Il a dit au premier toutes les politeſſes, qu'il mérite ſans doute, mais ſans compromettre, ni lui-même, ni ſa place, ni la Compagnie au nom de laquelle il parloit. Vous ſentez que le pas étoit délicat. Quand il vient à M. le P. Bouhier, il le montre d'une manière à le faire regretter par ceux-mêmes qui ne l'ont jamais vû. C'eſt ce qu'on peut dire d'un éloge bien fait, & c'eſt ce qu'on en a penſé.

Pour ce qui eſt du Diſcours de M. de Voltaire, vous n'y verrez rien de ce que vous croyez y voir. Il eſt tout, excepté ce qu'il doit être. Ce ſont des reflexions, des obſervations, des morceaux de Diſſertations, des lambeaux de Panégyrique. Il n'y a que de remerciement dont il n'y a pas un ſeul mot: c'étoit ſon ſujet.

J'ai été ſurpris, je vous l'avouë, de voir d'un côté un homme qui remue tout l'Univers, & qui montre un empreſſement prodigieux pour arriver à une place; & de l'autre ce même

homme qui paroît indifférent & comme insensible lorsqu'il y est arrivé. M. de Voltaire se pique de sensibilité & d'amitié : ces vertus peuvent-elles être bien pures & bien solides sans la reconnoissance ?

Tout Discours, en pareil cas, doit être assorti aux circonstances. La place dont il prenoit possession, les personnes à qui il parloit, celles qui l'écoutoient, lui dictoient ce qu'il devoit dire. On croyoit le prévoir par les seules conjectures du bon sens. Mais l'Orateur a des marches dérobées, des détours qui ne sont qu'à lui : il parle comme il veut ; ses principes & son autorité le mettent au-dessus des règles.

Son Discours est composé de trois parties, à ce que je crois, d'un Eloge maigre & croqué du P. Bouhier, d'une dissertation sur la Langue Françoise, & d'une tirade d'Eloges. Voyons comme l'Auteur a sçû lier des matières si peu faites pour s'unir.

Les quatres premieres phrases qui font une manière d'Exorde, plaisent assez quand on les lit rapidement, & sans y faire trop d'attention. *Votre*

Fondateur, Messieurs, vous a fait libres & égaux; parce que vous êtes au dessus de l'intérêt & que vous cultivez les belles Lettres pour elles-mêmes..... Il étoit peut-être à craindre que des travaux si honorables ne se ralentissent. Ces deux phrases sont vraies; mais l'une ne mène point à l'autre. *Ce fut pour les conserver* (ces travaux) *dans leur vigueur, que vous vous êtes fait une régle, de n'admettre aucun Académicien qui ne résidât dans Paris. Vous vous êtes écarté de cette loi en faveur du P. Bouhier.*

De toutes ces pensées, la premiere est un rayon qui sembloit annoncer une suite lumineuse. L'Auteur la fait partir, parce qu'il la voit. Mais il faut venir au sujet, & cette idée n'y mene point; n'importe; il faut du brillant au début; & après avoir dit les grands mots de *liberté, d'indépendance*, nous parlerons dans la troisiéme phrase, de *rallentissement*, de *règles*, de *dispense*. J'aimerois bien mieux une belle suite d'idées que ces zigzags.

M. le P. se consola de n'être point à Paris, à l'Académie, parce qu'il étoit à Dijon où il y a beaucoup de gens de Lettres. C'est-à-dire, que Dijon & les Gens de Lettres qui y sont, tenoient

lieu au P. Bouhier de Paris, & des Académiciens : cette comparaiſon fait honneur aux Citoyens de Dijon ; mais en fait-elle à l'Académie ? Eſt-il poli de dire à quelqu'un : *Je me ſuis conſolé de n'être pas avec vous, parce que j'étois avec d'autres.*

Il faiſoit reſſouvenir la France de ces Magiſtrats, qui ſe délaſſoient des fatigues *de leur Etat, dans les travaux de la Littérature :* Croyez-vous, Monſieur, qu'on ſe délaſſât des *fatigues* par les *travaux* ? L'antithèſe eſt pauvre & puérile. Mais n'importe, c'eſt toujours antithèſe. *Que ceux qui ſe renferment dans le cercle étroit de leur emploi ſont à plaindre* ! Voilà une propoſition qui eſt de M. de Voltaire : en voici une autre qui n'eſt pas de lui : *Que la ſociété ſeroit heureuſe ſi chacun trouvoit ſon bonheur à ſe renfermer dans ſes emplois !* Laquelle des deux eſt la plus vraie & la plus ſenſée ?

Pour prouver qu'il faut *ſortir du cercle de ſes emplois*, l'Orateur cite l'exemple de Ciceron, qui *plaidoit la cauſe des Citoyens ; qui écrivoit ſur la nature des Dieux, qui cultivoit l'amitié de Roſcius* Comédien. Mais quelle opinion nous donne-t-il de ſes ſentimens

& de ſes idées, de mettre au même niveau l'éloquence qui défend le Citoyen, la Philoſophie qui l'inſtruit, & la Comédie qui l'amuſe : tout cela délaſſoit-il également Ciceron ? Sortoit-il bien alors du cercle de ſes Emplois ? Tous ces amuſemens-mêmes n'y avoient-ils pas rapport ? *Atque adeo mihi concedendum eſt magis quod ex his ſtudiis hæc quoque creſcit oratio & facultas : quæ quantacumque in me eſt, nunquam amicorum periculis défuit ;* il y a apparence que Ciceron eſt un exemple mal choiſi, ou mal employé. C'étoit ſurement un *petit eſprit*, qui ramenoit tout à ſes emplois : mais pour en faire un génie ſupérieur, M. de Voltaire lui prête ſes penſées & ſes goûts ; il le fait voltiger dans tous les genres, lui fait effleurer toutes les matières, & cela uniquement pour promener ſes idées, au lieu que l'Orateur Romain ne ſongeoit qu'à ſervir ſa Patrie : *Je rougirois*, dit-il ***, *ſi comme quelques-uns je me livrois à une Etude ſtérile pour la Société, me renfermant dans mon cabinet avec des ouvrages de Littérature, mais, &c.* Ciceron ne

* *Pro Arch. Poët.*

croyoit pas assurément que la constante *gravité* d'un Citoyen dans ses emplois, fût la marque de la *médiocrité*, au contraire, il regardoit cette amusante *variété* qui réjouit nos *esprits prétendus non médiocres*, comme une marque de foiblesse & de *légéreté*.

M. le P. B. n'estime pas même tout ce qu'il traduit. M. de Voltaire a intention de louer, je pense. Vous voyez comme il sçait choisir les beaux traits. Que peut-on tirer de celui-ci à l'honneur de celui qui est loué?

M. le P. B. prétendoit : *que les Poëtes doivent être traduits en vers. On ne sera pas étonné que je me range à son sentiment.* Pourquoi nous dire cela? je ne vois point de raison pour être étonné, quelque sentiment que prenne M. de Voltaire. Il est autant Poëte qu'Orateur, autant Orateur que Poëte; ainsi on ne feroit pas étonné qu'il prit un sentiment plutôt que l'autre, ou même qu'il les prît tous deux ensemble.

J'aime mieux prononcer devant vous un Discours utile, qu'un Discours éloquent. M. de Voltaire est Philosophe, par conséquent au-dessus *des idées vulgaires*. Quelle différence met-il

donc entre un Diſcours utile & un Diſcours éloquent ? Un Diſcours peut-il être vraiment utile, ſans être éloquent, ou vraiment éloquent ſans être utile ? Je ſçais bien, par exemple, qu'on peut faire un Diſcours qui ne ſoit ni *utile* ni *éloquent* ; mais quand de ces deux qualités l'une eſt bien réelle & bien marquée, l'autre la ſuit.

La difficulté ſurmontée fait une grande partie du mérite. De qui, ou de quoi ? de la perſonne, ou de l'Ouvrage ! M. de Voltaire *va démêler la raiſon pourquoi nous n'avons encore en vers aucun grand Poëte de l'antiquité.* Et pour en venir à bout, il poſe ce principe : *La difficulté ſurmontée dans quelque genre que ce puiſſe être, fait une grande partie du merite.* Ce n'eſt point de l'Ouvrage, ſans doute ; car, s'il eſt bien fait, quoique fait aiſément, il n'en a pas moins de mérite. C'eſt donc le mérite de la perſonne. Par conſéquent voici le raiſonnement de l'Orateur : *Il n'y a point de Nation au monde, chez laquelle une perſonne mérite plus que chez la nôtre, en rendant une véritable vie à la Poëſie ancienne* ; donc nous ne devons point avoir de Traductions. Que fait là le

mérite ? Il suffisoit de dire simplement: nous n'avons point de Traductions des Anciens, parce que cela est très-difficile parmi nous ; il ne falloit point faire de galimathias, pour prouver cette difficulté dont tout le monde convient, mais il falloit aller tout de suite au nœud, & dire, si l'on veut, que c'est la faute de notre Langue. L'Orateur y vient : Voyons comment il se *demêle* d'un raisonnement où il veut *demêler* les causes.

Les premiers Poëtes formerent le génie de leur Langue. Voilà qui est prononcé. C'est comme si on disoit : les premiers Peintres formerent le caractère des couleurs naturelles. Non, Monsieur, on parla d'abord pour se faire entendre ; & quand la Prose fut bien établie dans ses droits, elle s'émancipa dans la Poësie. Elle y devint même un peu libertine ; de sorte que du consentement de tous les Grammairiens, c'est dans la Prose & non dans la Poësie, qu'il faut aller chercher le vrai caractère & le vrai *génie* des langues.

Les Grecs & les Latins employèrent d'abord la Poësie à peindre les objets sensibles de toute la nature. Cela est faux encore,

encore, ce fut la Proſe. Les Langues Grecque & Latine étoient faites avant Homère & Virgile. On peignoit tout dans les diſcours, avant qu'ils euſſent entrepris de peindre dans leurs Poëſies ; on ne peignoit pas ſi bien qu'eux, il eſt vrai, mais cependant on peignoit.

Les François qui n'ont guères commencé à perfectionner la grande Poëſie qu'au Theâtre, n'ont pû & n'ont dû exprimer alors, que ce qui peut toucher l'ame. Où va notre Orateur ? Où va-t-il ? Je crois que voici ſon idée : nous ne pouvons traduire les Vers en Vers, parce que notre langue eſt pauvre : elle eſt pauvre, parce que les Poëtes ne l'ont point enrichie : ils ne l'ont point enrichie, parce qu'ils ont commencé par des pièces de Théâtre. Mais Virgile, qui n'eſt venu chez les Romains qu'après les Pièces de Théâtre, en a-t-il trouvé la langue Latine plus pauvre ? L'Orateur Académique veut en venir à cette vieille idée, qu'il a jettée dans la Préface de ſa Henriade, *que notre Langue ne peut peindre noblement les petits détails.* Que de circuits inutiles pour arriver ! Mais quel raiſonnement ! Nous ne

vons peindre les petits détails : donc nous ne pouvons traduire les grands Poëtes de l'antiquité. C'eſt ſans doute Homère, Virgile, Sophocle, Horace, qu'il entend ; mais c'eſt juſtement où les petits détails ſont les moins néceſſaires. Notre Langue ne peut s'abbaiſſer aux petites choſes ; donc, au moins doit-elle réuſſir mieux que les autres dans les grandes. Et ſuppoſé qu'elle ne puiſſe *nommer ſans détour les inſtrumens de l'Agriculture*, comme *la Bêche*, le *Rateau*, le *pénible Hoyau*, le *Soc* tranchant, que Deſpréaux nomme cependant dans l'Epître à ſon Jardinier, cela n'empêche pas qu'elle ne puiſſe peindre *Jupiter tonnant*, & *Pluton qui s'effraye dans les Enfers*. Diſons plûtôt que c'eſt la verve du Poëte, qui manque à la Langue ; cette verve, quand on l'a, ſçait tout ennoblir. On dit tout en François, quand on a aſſez de génie pour bien manier la Langue : & s'il y a des choſes que nous ne pouvons nommer, il faut s'en prendre au goût & à la délicateſſe de la Nation, plutôt qu'au genie de la Langue : deux choſes tout-à-fait différentes, & qu'on ne diſtingue pas aſſez. Si cette contrainte irrite la pareſſe de l'Auteur,

elle maintient les droits de la bienſéance & de la politeſſe.

Le langage du cœur & le ſtyle du Théâtre ont entiérement prévalu : ils ont embelli la Langue Françoiſe, mais ils en ont reſſerré les agrémens dans des bornes un peu trop étroites. Voilà ce que j'appelle des Phraſes vagues, qui ne menent à rien, qui ne ſignifient rien, qui ne jettent nulle lumière dans l'eſprit. Tout ce qui s'exprime dans la Poëſie, eſt ou récit ou ſentiment, ou raiſonnement. Ces deux dernières parties ſe trouvent au Théâtre dans tous les degrés poſſibles, ſelon les conditions & les ſituations des Acteurs. Et ſi les Diſcours Dramatiques ont *embelli la Langue Françoiſe*, ils ne *l'ont reſſerrée* ni du côté du grand, ni du côté du ſimple. Une Suivante, dans Molière, dit tout ce qu'elle pourroit dire, quand elle ſeroit à Rome ou à Athènes, à quelques poliſſonneries près, que M. de Voltaire ſans doute ne regrette pas. Ceſar, Pompée, Alexandre dans Corneille & dans Racine, diſent ce qu'il peut y avoir de plus grand dans les Diſcours de l'Epopée : car les Diſcours de l'Epopée ſont Dramatiques ; chacun y a le

ton qui lui convient. Junon, qui s'excite à la vengeance, parle comme elle feroit sur un Théâtre : & Enée qui gémit à la vûe de la tempête, ne gémiroit pas mieux sur la Scène. Ainsi *le langage du cœur, & le stile du Théâtre ne nous ont resserrés* ni dans le grand, ni dans le simple, lorsqu'il s'agit des sentimens, ou des raisonnemens. Ils ne nous ont pas fait plus de tort dans les récits. Que répondra M. de Voltaire à l'exemple de la Fontaine pour le récit des plus petites choses. *Le langage du cœur & le stile du Théâtre, l'ont-ils resserré dans des bornes trop étroites ?* Et s'il veut du grand, que répondra t'il aux récits de la mort d'Hippolyte, du passage du Rhin ! Mais, selon lui, notre Langue n'a point le défaut de ne pouvoir atteindre aux grandes choses, c'est de ne pouvoir descendre aux petites : & voilà pourquoi nous ne *pouvons traduire la haute Poësie des Anciens.*

C'est Terence, qui chez les Romains parla le premier avec une pureté toujours élégante. L'Orateur confond l'élégance des choses avec l'élégance des mots. Plaute parloit plus naïvement & aussi élégamment que Terence. Il

avoit deux défauts qui ne regardoient point la *pureté* du langage : l'un dans ſes vers, qui n'étoient pas toujours aſſez réguliers ; l'autre dans ſes plaiſanteries, qui n'étoient pas toujours du goût des honnêtes gens. Mais pour le langage, le ſçavant Varron diſoit, même après avoir lû Terence, que les Muſes, quand elles voudroient parler Latin, emprunteroient le langage de Plaute. D'ailleurs, M. de Voltaire tombe ici en contradiction avec lui-même : il dit *que la Langue Françoiſe a été reſſerrée dans des bornes plus étroites que la Latine*, parce que *les François n'ont guéres commencé à perfectionner la Poëſie qu'au Théâtre :* & il dit enſuite, *que c'eſt Terence qui chez les Romains parla le premier avec une pureté toujours élegante.* Pourquoi nos Dramatiques nous auroient-ils fait un tort que Terence n'a point fait aux Romains ?

Me deſavouerez vous donc, Meſſieurs, quand je dirai que le vrai mérite, & la réputation de notre Langue, ont commencé à l'Auteur du Cid & de Cinna. Cüi, Monſieur, on vous deſavouera, parce que de deux choſes que vous dites, il y en a une qui eſt fauſſe :

C'eſt que le vrai mérite de notre Langue ait commencé à Corneille. Prenez garde que vous diſtinguez deux choſes, le *vrai mérite* & la *réputation*: & comme vous les confondez dans la ſuite de votre raiſonnement, vous faites un ſophiſme. La *réputation* de notre Langue, a commencé, ſi vous voulez, avec Corneille; mais ſon *vrai mérite* exiſtoit avant lui. Balzac ſçavoit mieux le François que Corneille, & il a plus fait que lui pour notre Langue. Il lui a donné du nombre, du feu, de la nobleſſe, de l'exactitude. Elle avoit tout quand Corneille eſt venu, excepté les Ouvrages. Montagne, Marot, Malherbe & Racan étoient célebres chez nous; ils ne l'étoient point chez les Etrangers; cela ne prouve point que notre Langue de leur tems n'étoit point faite; cela prouve ſeulement que nous n'avions pas d'Ouvrages, ou qu'ils n'étoient pas encore aſſez bons, & par conſéquent ſans Corneille & ceux qui l'ont ſuivi, notre Langue ſeroit reſtée dans *l'obſcurité*: cela eſt vrai. Mais ce n'eſt pas raiſonner juſte, que de conclurre qu'elle ſeroit reſtée à jamais dans *la médiocrité*, à moins que

vous ne prétendiez, que tout ce qui eſt obſcur eſt médiocre, & que tout ce qui eſt médiocre eſt obſcur. Si cela étoit, combien de *célébrités* ſe changeroient en *obſcurités*? *Vos hinc, hinc vos.*

Un de leurs Contemporains, incapable peut-être du ſublime qui éleve l'ame, & du ſentiment qui l'attendrit, &c. C'eſt de Deſpreaux dont il s'agit. Qu'eſt-ce que le ſublime? Eſt-il dans les grands mots, dans les phraſes ſonores, empoulées, dans les pointes épigrammatiques, dans les bluettes de l'antithèſe. Il faut juger avec réſerve les grands hommes, de peur de condamner ce qu'on n'entend pas: *ne damnent quod non intelligunt.* Le ſublime ſe trouve dans tous les genres. C'eſt un degré de perfection qui enleve l'admiration de quiconque eſt né pour ſentir. On peut être ſublime, non-ſeulement dans une *Henriade*, dans le *Temple de la Gloire*; mais dans une Fable de la Fontaine, ce grand homme que M. de Voltaire a oublié de nommer dans ſon Diſcours, & que je ſuis ſûr qu'il adore, ſans ſçavoir, peut-être, que c'eſt parce qu'il eſt ſublime. Pour prononcer

qu'un Auteur n'eſt pas ſublime, il faut demander auparavant ſi la matière qu'il a traitée comportoit le ſublime qu'on dit qui lui manque. Quand Deſpréaux, dans quelques-uns de ſes Ouvrages, n'auroit pas le ſublime dont on parle, on ne ſeroit point en droit de prononcer *qu'il étoit incapable de ſublime.* Il a été ſublime, quand il a pû & quand il a dû l'être. Qu'on liſe le paſſage du Rhin, pluſieurs morceaux du quatriéme Chant de l'Art Poëtique, pluſieurs du Lutrin, on verra *s'il étoit incapable du ſublime qui éleve l'ame.* Le Diſcours de la Molleſſe n'eſt-il pas ſublime? Non: il n'y a point de grands mots... Les grands traits dans les images, les tours naïfs & heureux, les expreſſions vives & piquantes, les pointes aigues de la Satire la plus délicate, tout cela n'eſt point ſublime comme le ſont Phedre & Cinna: ainſi on peut dire *que Deſpreaux étoit incapable du ſublime.* En vérité il ſeroit bien plus ſage de ne point hazarder de telles déciſions.

J'avoue que *la gloire de nos armes ſe ſoutient mieux que celle de nos Lettres.* Perſonne ne ſera aſſez hardi pour con-

teſter cette vérité à M. de Voltaire, ſur-tout après avoir lû ſon Diſcours ; on ne lui dira point non plus après avoir lû ſon Poëme ſur la Bataille de Fontenoy :

* François vous ſavez vaincre, & chanter vos conquêtes.

Mais quel beſoin avoit l'Académie de cette comparaiſon odieuſe pour elle. Il loue le Roi, mais le Roi a-t'il beſoin de l'oppoſition avec les Lettres pour paroître grand ? Et l'Académie devoit-elle s'attendre dans un remerciement qu'on lui fait, à des antithèſes où elle eſt écraſée ? Je veux croire, pour l'honneur du nouvel entrant, que c'eſt l'antithèſe même qui l'a ébloüi, & qui l'a empêché de voir ce qu'il diſoit. Elle l'a auſſi ébloüi, quand dans la page précédente, en parlant du Souverain Pontife, il oppoſe *inſtruire* à *gouverner* : *quand il* inſtruit *le monde Chrétien qu'il* gouverne : on ne gouverne les eſprits qu'en les inſtruiſant. On ne peut les forcer, il faut les perſuader, par

* Henriade, Ch. VII.

s'en plaigne, cela eſt aſſez ſingulier.

Quis tulerit Gracchos de ſeditione querentes?

Par exemple, (ſans parler de la Princeſſe de Navarre) ce Diſcours qui doit être tout dans le ſtile médiocre, eſt tantôt familier, tantôt poëtique, quelquefois il y a des élans du ſtile lyrique: voue verrez dans ce qui ſuit des amis unis par le goût des Arts, qui *s'aſſemblent ſans ſe montrer à la Renommée.* Vous verrez un Roi qui cache *la hauteur de ſon ame, & qui ne peut en affoiblir les rayons, qui en perçant malgré lui le voile de ſa modeſtie, y prennent un éclat plus durable.* Qui croiroit que cette phraſe allégoriquement entortillée, eſt faite pour achever de peindre l'admirable ſimplicité d'un Roi qui fait les plus grandes choſes, comme ſi elles étoient dans *l'ordre ordinaire*; il n'y avoit qu'à les dire comme il les fait. Il faut tout paſſer à l'Orateur; *l'ordre ordinaire de la nature* l'a fait *naître* pour mépriſer ces minuties de ſtile. *Il eſt d'autres défauts dont je ſuis encore plus frappé, parce que j'y ſuis tombé plus d'une fois.* C'eſt juſtement par cette raiſon, Monſieur, que

vous devez en être moins frappé ; c'eſt beaucoup pour un Auteur *yvre d'encens & de proſpérité*, d'avoir des ſoupçons ſur ſes défauts. Mais vous, vous en êtes frappé. Corrigez-vous donc. Dans ce qui ſuit, par exemple, vous le pouvez : il y a matiere. *Mais je trouverai parmi vous, Meſſieurs, les ſecours que M. le P. B. s'étoit donnés par ſes études. Plein de la lecture de Ciceron, il en avoit tiré le fruit de s'étudier à parler le François, comme ce Conſul parloit le Latin.* Et vous, Monſieur, quel fruit tirez-vous de ces Meſſieurs ? Vous n'en parlez point : vous briſez là votre penſée qui paroiſſoit annoncer un ſecond membre ; voyez la marche de vos idées : notre Langue ſe gâte : je trouverai parmi vous des ſecours pour me corriger, comme le P. B. a tiré de Ciceron le fruit de s'étudier à bien parler François. Mais c'eſt à M. l'Abbé d'Olivet, qui ſçait bien Ciceron, à vous parler du P. B. Quel rapport cette queue a-t'elle avec la diſſertation ſur le mérite de la Langue Françoiſe ? Il paroît que l'Orateur nouveau n'a pas *fait ſon étude particuliere* de l'art des tranſitions.

Elles ſont pourtant un des plus grands mérites des ouvrages d'eſprit. Toutes ſes idées produites par une effervescence d'imagination ſe confondent & ſe doublent. Il embraſſe d'un coup d'œil mille choſes. Il eſt en Pruſſe, à Stockholm, en Italie, à Londres, en Hollande, à Dijon; où n'eſt-il pas? A l'Académie, peut-être. Il diſſerte, il prône, il panégyriſe, il jette en phraſe..... Ce n'eſt pas ainſi que ſe fait un Diſcours ſenſé. Il faut d'abord conſidérer toutes les pièces qui doivent le compoſer, les traiter, les ajuſter, en préparer les articulations & les jointures: & quand cette opération eſt faite, y jetter les penſées pour habiller le ſquelette, pour lui donner du mouvement, de la vie, du feu, & enfin, revêtir toutes ces parties d'un ſtile uniforme, & en même-tems varié, & ſacrifier de bonne grace toutes les beautés étrangères, fût-ce le plus bel œil du monde, la plus belle main: deux ſuffiſent pour le beſoin & pour la grace: & c'eſt mal entendre ſes intérêts que de vouloir tout raſſembler ſur un même corps. M. de

Voltaire n'eſt point dans ce principe. Il avoit ſur ſon Bureau des ébauches, telles qu'en ſont les eſprits dont la profeſſion eſt de penſer ou de copier les penſées d'autrui : l'occaſion de faire un Diſcours à l'Académie ſe préſente, il raſſemble ſes matériaux, & voilà un Diſcours tout fait.

C'eſt ainſi que l'Académie fut d'abord formée. M. de Voltaire ſe mocque de nous. Il nous préſente cette penſée comme une conſéquence, & il n'en a pas dit un mot dans ce qui précede. Si c'eſt une nouvelle idée qui lui vient ſur l'origine de l'Académie, il falloit dire : *voici comme l'Académie, &c. J'oſerois m'étendre ſur les bontés, dont la plûpart d'entre vous m'honorent, ſi je ne devois m'oublier, pour ne vous parler que du grand objet de vos travaux, des interêts devant QUI, ou LESQUELS, tous les autres s'évanoüiſſent, de la gloire de la Nation.* C'eſt ici apparemment la propoſition du ſujet. L'Orateur va entrer en matiére. Je vais, Meſſieurs, vous parler de la gloire de la Nation, qui eſt le grand objet de vos travaux. Juſqu'ici dans ces dix-huit premières pages, nous

n'avons que préludé, mais dans les cinq qui nous reſtent, je dois *vous parler du grand objet de vos travaux : Je ſçais combien l'eſprit ſe dégoûte aiſément des éloges..... mais je ne puis refuſer le tribut que je dois : parce que célébrer des grands hommes, c'eſt dire, imitez-les :* donc il faut les louer encore aujourd'hui, quoiqu'on l'ait déja fait mille fois. Mais M. de Voltaire devoit parler à l'Académie *du grand objet de ſes travaux* : il ne paroît pas en prendre le chemin. Non : il va louer les grands hommes qui ont fondé l'Académie. Vous le croyez, Monſieur, parce que l'Orateur vous l'a promis ; mais il manque de parole, il vient de plein ſaut à un parallèle qu'il fait de Louis XV avec Louis XIV. Il eſt du bel air de voltiger, on paſſe pour un eſprit qui ne prend que la fleur des choſes, & qui ne donne que de l'exquis. *Louis XIV ſe ſignala par des monumens admirables..... O vous, ſon auguſte Succeſſeur, vous l'avez déja imité, &c.* C'eſt-là une fuſée lyrique, qui part à propos de rien. N'y auroit-il pas eu plus de décence & plus de ſageſſe à dire : *Son auguſte Succeſſeur*

l'a deja imité, &c. Les figures ſont de bon uſage quand elles ſortent du fond même du ſujet; mais quand elles ne ſont que commandées, & qu'elles le paroiſſent, elles donnent à tout diſcours l'air de déclamation. C'eſt un feu pâle qui enlaidit les objets plutôt que de leur donner du luſtre, qui gonfle le ſtyle plutôt que de l'animer. Après avoir loué Louis XIV & Louis XV, l'Orateur continue.

Mais ce qui ſera conſervé à jamais dans les faſtes de l'Académie, ce qui eſt précieux à chacun de vous, Meſſieurs, ce fut l'un de vos Confreres qui ſervit le plus votre Protecteur. Cette phraſe qui commence par un *mais* emphatique, ne ſemble-t'elle pas annoncer que la matiere s'éleve & qu'on va entendre quelque choſe de plus précieux que ce qui précéde : *Major rerum mihi naſcitur ordo, majus opus moveo.* Eſt-ce une ſuſpenſion ? Venons à la déciſion : *Ce qui ſera, ce qui eſt, ce fut l'un*; comment concilier tous ces tems ? *ce qui ſera* conſervé, *ce fut* l'un de vos Confreres..... *ce qui* eſt précieux à chacun de vous, ce fut l'un

de vos Confreres..... & enſuite, pourquoi *l'un* & non pas *un?*.... *qui courut donner & executer un conſeil:* je croyois qu'on diſoit, *ſuivre un conſeil, executer un ordre: courir executer un conſeil prompt, courir donner un conſeil prompt:* Eſt-ce là le puriſme Académique? Conſeil *reçu par le Roi, dont la vûe diſcernoit tout dans des* momens, où *elle s'égare* aiſement. Ces deux conſonances ſont d'un Auteur négligent, ou qui va trop vîte; il avoit déja dit plus haut, *la conſtante gravité* n'eſt que la marque de *la mediocrité.*

L'Orateur finit par l'éloge du Roi. Il loue en paſſant l'Académie des Inſcriptions, celle de Sculpture & de Peinture, & ſouhaite de voir ériger au Roi une Statue avec ces mots: *Au Pere de la Patrie.* Une choſe m'a fait rire dans cette eſpèce de peroraiſon, c'eſt que M. de Voltaire deſire de voir cette Statue, avec une ardeur qui feroit croire qu'il regarde la choſe preſque comme impoſſible. *Puiſſe-je voir dans nos Places publiques ce Monarque, &c.* Vous le verrez, M. de Voltaire; le plus fort eſt fait, pour

vous contenter ; c'étoit de le mériter.

Vous me direz peut-être, Monſieur, que ceci eſt un diſcours d'appareil, où il ne faut point exiger toute la régularité d'un plaidoyer ou d'un diſcours de morale ; il me ſembloit, par cette raiſon même que c'eſt un Diſcours de montre & d'appareil, un Diſcours fait pour plaire à l'eſprit, que tout devoit y être régulier & travaillé avec ſoin. Mais il s'en faut bien que j'exige cette perfection. Je ne demandois qu'une choſe : c'étoit que le Diſcours fût ce qu'il devoit être : qu'il y eût du ſens & de l'eſprit, & que l'un & l'autre fût exprimé avec juſteſſe & avec grace. Et pourquoi donc a été faite l'Académie ? N'eſt-ce point pour donner des modèles de diſcours & de langage ? Etoit-ce pour nous apprendre à lancer des phraſes au hazard, ſans s'embarraſſer d'y mettre de la ſuite ni de la liaiſon ? Quelle idée nous donneriez-vous de l'Académie, & de ceux qui l'ont établie ? Où irai-je chercher des Maîtres, ſi ce n'eſt là ? A qui me fierai-je, ſi M. de Voltaire me trompe ? Qui me corrigera, qui me conduira, s'il a beſoin

LETTRE XVIII.

Je vous envoye, Madame, une autre Critique du Discours de M. de Voltaire. C'est une Lettre adressée à lui-même. Ce seroit dommage qu'elle eût le sort des petites Critiques vulgaires, qui presqu'en naissant tombent dans l'oubli. Celle-ci est ingénieuse & solide, & mérite d'être conservée autant que le Discours qu'en est l'objet : ce n'est pas beaucoup dire.

Vous avez examiné autrefois, Monsieur, pourquoi les plus grands génies avoient fait les plus mauvaises harangues en entrant à l'Académie : c'est, disiez-vous, qu'ils ont trop voulu briller. La nécessité de parler, l'embarras de n'avoir rien à dire, & l'envie d'avoir de l'esprit, sont trois choses capables de rendre ridicules même les plus grands hommes. L'esprit prophétique que vous a si judicieusement accordé M. l'Ab d'Ol. vous faisoit entrevoir de loin la cir-

d'être corrigé & d'être conduit? C'eſt faire juſtice que de montrer à de certaines gens leurs défauts. Vous ferez de ma Lettre l'uſage que vous jugerez à propos : & ſi par hazard elle parvenoit juſqu'à M. de Voltaire lui-même, je le crois trop galant homme pour s'en fâcher. * *La ſaine critique, ſi oppoſée à la ſatyre*, a toujours été permiſe. J'aurois claqué des mains comme les autres; ſi je l'euſſe pû en conſcience, & je lui promets de ne pas y manquer quand il m'en donnera occaſion. Je ne demande pas mieux que d'approuver quand il y aura ſujet.

Je ſuis, &c.

A Paris, ce 12 Juin 1746.

* Ce ſont les propres paroles de M. *de Voltaire* dans un de ſes écrits. Il a depuis changé de ſentiment; il y eſt ſujet, ſuivant l'exigence des cas, ou plutôt il penſe peut-être toujours la même choſe, par rapport aux autres Ecrivains. Mais pour ce qui le regarde, il paroît que ſa conduite ne s'accorde guères avec ſa façon de penſer; car il a toujours nui, ou du moins tâché de nuire à ceux qui ont exercé contre lui *la ſaine critique*.

LETTRE XVIII.

JE vous envoye, Madame, une autre Critique du Discours de M. *de Voltaire*. C'est une Lettre adressée à lui-même. Ce seroit dommage qu'elle eût le sort des petites Critiques vulgaires, qui presqu'en naissant tombent dans l'oubli. Celle-ci est ingénieuse & solide, & mérite d'être conservée autant que le Discours qui en est l'objet : ce n'est pas beaucoup dire. Lettre à M. de V***.

Vous avez examiné autrefois, Monsieur, pourquoi les plus grands génies avoient fait les plus mauvaises harangues en entrant à l'Académie : c'est, disiez-vous, qu'ils ont trop voulu briller. La nécessité de parler, l'embarras de n'avoir rien à dire, & l'envie d'avoir de l'esprit, sont trois choses capables de rendre ridicules, même les plus grands hommes. L'esprit prophétique que vous a si judicieusement accordé M. l'Ab d'Ol. vous faisoit entrevoir de loin la cir-

conſtance, où vous venez de vous trouver.

Que ſerviroit de vous communiquer mes réflexions, ou plûtôt celles du Public ſur votre Diſcours à l'Académie, ſi comme les Auteurs vulgaires, vous étiez ſujet aux premiers jugemens des Lecteurs. Mais, par un privilege ſingulier, la Preſſe fatale à tant d'autres, ne vous engage à rien. Toujours à tems de reclamer contre vos écrits, vous ſemblez être à cet égard dans une minorité perpétuelle. On ne peut en uſer plus librement. Ce n'eſt pas pour vous une affaire de détruire un fait ou une maxime que vous aurez avancé, de ſupprimer l'un, de retracter l'autre, de chercher aux traits les plus hazardés, d'invective ou de louange, des détours captieux ou des explications forcées. Cela s'appelle ſeconde, quatriéme, dixiéme, centiéme édition.

Je me flatte qu'on en fera plus d'une de votre Diſcours Académique. Aucun de vos prédéceſſeurs n'avoit tracé un plan ſi vaſte : plus lié, mieux ſuivi *, on auroit pû le com-

* Un homme de Lettres, dont le nom ſeroit d'un grand poids, a fait cinq ou ſix

parer à des fondemens d'un Palais immenſe. Tel qu'il eſt, on n'y trouve que des pierres d'attente, diſperſées çà & là : il vous faut du tems pour les joindre & pour en former un édifice. On voit bien que ce n'eſt pas là votre dernier mot. C'eſt alors que peut-être vous me ſçaurez gré de mes foibles remarques.

Que dis-je ? Oſerai-je vous ſuivre dans la carriere que vous m'ouvrez, & parcourir tous les objets que ce diſcours préſente ? Portraits, Paradoxes, Leçons, Ecarts brillants, Déciſions, Parallèles, Eloges, *beau déſordre*, ſans doute *effet de l'art* ; tout cela s'y trouve, & tantôt excite l'admiration qui vous eſt dûe, tantôt une autre eſpece d'étonnement. Je me contenterai de vous indiquer les endroits qui m'ont le plus frappé. Voici le premier. *Votre Fondateur... dut élever au deſſus de la dépendance des hommes qui étoient au deſſus de l'interêt, & qui auſſi genereux que lui, faiſoient aux lettres l'honneur qu'elles méritent de*

lectures de ce Diſcours dans des ſociétés ; il commençoit tantôt par un endroit & tantôt par un autre. On ne s'eſt jamais apperçu de cette petite malice.

les cultiver pour elles-mêmes. Pourquoi ; Monſieur, ne mettez-vous ici *au deſſus de l'interêt* que les premiers Académiciens ; craindriez-vous déja de partager cette louange avec vos Confrères modernes ? Ce ſeroit outrer la modeſtie.

Je ferois violence à la vôtre, ſi je vous comparois en tout à ce grand *Newton* dont vous êtes toujours l'Apôtre, quelquefois le Martyr. Je trouve cependant des rapports entre vous deux, plus marqués peut-être que vous ne croyez. Selon vous cet homme divin fit un Commentaire ſur l'Apocalypſe, pour conſoler la race humaine de la ſupériorité qu'il avoit ſur elle. Vous avez crû devoir un pareil motif de conſolation à vos nouveaux Confrères.

Ah ! Monſieur, que votre Diſcours a bien rempli ce beau deſſein ! Qu'il a dû ſatisfaire votre humanité, & ſoulager leur amour propre, *humanité, déſintéreſſement* ; voilà vos vertus favorites. Du moins vous en parlez toujours. *Quinault eſt le plus grand parleur d'amour que je connoiſſe, diſoit Boileau, cependant il ne fut jamais amoureux.* Laiſſons vos rivaux confondus faire

ici

Ici des applications malignes : passons à votre éloge de M. le Président Bouhier, *qui cultivoit à Dijon les Sciences de l'Academie.*

J'aime assez à vous voir foudroyer par son exemple & par celui de Ciceron, ces pesans Magistrats *qui se renferment dans le cercle étroit de leurs emplois.* Je voudrois seulement que votre définition de la gravité ressemblât moins à la maxime de la Rochefoucaut ; elle est si connue, qu'il auroit fallu ou la citer tout bonnement, ou la déguiser mieux.

Je ne serois pas moins content de votre portrait des Pédants, s'il ne finissoit par une accusation que je ne puis croire assez grave. *Ils se recrient sur un passage d'Eschyle, & n'ont jamais eu le plaisir de verser des larmes à nos spectacles.* Songez-vous bien, Monsieur, que c'est *un plaisir* de tempéramment : cela dépend uniquement d'un cerveau plus ou moins humide ; celui de nos Sçavans, désséché par trop de lecture des Tragédies anciennes ou étrangeres, ne fournit pas à point nommé ces torrens de larmes que nos Dames & nos doucereux Petits-Maî-

tres ont toujours en réſerve. De tous les gens de Lettres, vous êtes peut-être le ſeul qui ait pleuré à Merope. *

D'ailleurs, j'oſe le dire, vous laiſſez trop éclater ce goût pour *le genre lamentable*. L'exemple des grands hommes eſt toujours dangereux par l'abus qu'on en fait. Les pleurs ſont devenus à la mode juſques ſur la Scène des ris, & le brodequin eſt en proye à des Héraclites ; ſi cela continue, bientôt les Médecins défendront aux Mélancoliques la Comédie comme les viandes noires.

Votre Prédéceſſeur avoit traduit le Poëme de Pétrone *de la guerre civile*. C'eſt aſſez pour vous engager dans une critique légere de l'ouvrage & de l'Auteur : l'un à votre avis, *n'eſt qu'une declamation de penſées fauſſes*, l'autre *un jeune homme* obſcur *qui n'eut de frein ni dans ſes mœurs ni dans ſon ſtile*. Je crains bien qu'on n'eſtime plus

* On ſçait le mot de M. de Fontenelle. *Les Repréſentations de Merope ont fait beaucoup d'honneur à M. de Voltaire, & l'impreſſion à la Dumeſnil.*

ici votre morale que votre goût. Celui de *Saint Evremont*, que vous attaquez en passant, prévaudra toujours sur le vôtre, autant que vos vers sur les siens. Votre aversion déclarée pour les fictions épiques * a trop influé sur le jugement que vous portez du Poëme de Petrone. Quant à sa personne, pouvez-vous appeller *un jeune homme obscur*, un Consul, un Gouverneur de Province, enfin le Favori de Neron honnête-homme, & l'arbitre de ses plaisirs, pendant qu'ils étoient encore décens & délicats.

M. Bouhier, continuez-vous, *exerça ses talens sur ce Poëte* & sur plusieurs autres, *pour montrer que les Poëtes doivent être traduits en vers*, (quelle Logique!) *& l'on ne sera pas étonné que je me range à son sentiment.* Non sans doute, Monsieur, & ce sentiment vous est trop naturel. A quel Poëte Ancien ou Moderne n'avez-vous pas rendu ce service en détail? Ce que j'admire, c'est votre discrétion; il n'a pas tenu à vous qu'on ne l'ignorât, & que vous ne fussiez

* Préface du Poëme de Fontenoy.

privé d'un double tribut de reconnoiſſance. Nous vous le devons, pour avoir enrichi notre Langue de tant de beautés étrangères ; nos Voiſins, pour avoir étendu leur réputation, dont vous avez fait la plus grande partie de la vôtre. Quel moyen plus ſûr de porter leur gloire au moins juſqu'au Japon ; car, ſelon les principes de M. l'Abbé d'Olivet (qui ne flatte point) la vôtre n'a de bornes que celles du monde connu.

C'étoit peu de remplir l'Univers ; vous avez fait vœu de l'éclairer : cela vous oblige à régenter l'Académie ; on ne peut s'y prendre plus modeſtement que vous faites : d'abord, *qu'il me ſoit permis, Meſſieurs, d'entrer avec vous dans ces diſcuſſions Littéraires ; mes doutes me vaudront de vous des déciſions* » Eh ! Monſieur, auroient pû » vous répondre vos nouveaux Con» frères, de quoi voulez-vous que » nous décidions, vous ne doutez » de rien, vous prononcez ſur tout ; » c'eſt à nous qu'il reſte des doutes » même après vos oracles. » Auſſi renoncez-vous bientôt à cette humilité gênante : vous voulez inſtruire, & vous annoncez *un diſcours utile*

plutôt qu'un discours éloquent *: permettez-moi de le dire, on vous a trouvé trop ponctuel sur l'éloquence, & trop peu sur l'utilité.

En effet, quel avantage peut-on retirer de tous ces morceaux isolés de votre critique superficielle : elle n'a pû instruire ceux qui sçavent médiocrement, puisqu'au moins ils sçavoient déja tout ce que vous avez dit de vrai, & si ceux qui ne sçavent rien ont admiré ce qui ne l'est point, ils n'en sont pas devenus plus habiles.

Qu'avons-nous trouvé dans l'Histoire croquée que vous faites de notre Langue, si ce n'est un tissu de contradictions avec vous-même : Je n'en citerai qu'une ..... *Mais nous, comment pourrions-nous aujourd'hui imiter l'Auteur des Georgiques, qui nommis*

* Boileau tint le même langage dans la même occasion ; ce qui donna lieu à l'Epigramme suivante.

Boileau nous dit dans son écrit,
Qu'il n'est point né pour l'éloquence:
Il ne dit pas ce qu'il en pense,
Mais je pense ce qu'il en dit.

ſans détour tous les inſtrumens de l'Agriculture: à peine les connoiſſons-nous, & notre molleſſe orgueilleuſe dans le ſein du repos & du luxe de nos Villes, attache malheureuſement une idée baſſe à ces travaux champêtres, & au détail de ces Arts utiles que les Maîtres & les Légiſlateurs de la Terre cultivoient de leurs mains victorieuſes. Qui vous reconnoîtroit, ici, vous, Monſieur, l'Auteur du *Mondain* & l'Apologiſte du Luxe! Par quel oubli, vous qui tourniez en ridicule Fénelon & Rollin, adoptez-vous aujourd'hui leurs idées ruſtiques? Par quelle inadvertance vous échappe-t'il comme à eux des louanges & des admirations pour ces pauvres gens qui mangeoient des herbes, & labouroient la Terre, *Curius Cincinnatus, & tous ces Conſuls en us*, dont vous vous êtes tant mocqué?

Voilà, je l'avoue, une de vos métamorphoſes, mais ce n'eſt pas la ſeule ni la plus ſinguliere. Votre *prône épiſtolaire* vous a préſenté dans un point de vûe encore plus nouveau. Quelle onction! Que de vérité, de perſuaſion, de force! Vous avez réuſſi mieux que vous ne penſez. Les idées du Public ont bien changé ſur votre

compte. On eſt convaincu que le pieux Auteur de la Lettre au P. de la Tour ne peut être le même V*** de..... & des Lettres Philoſophiques.

Oſerois-je hazarder une conjecture? *Charles XII*, votre Héros, étoit fort dévot avant ſa défaite de Pultowa. Se croyant abandonné depuis par la Divinité, il l'abandonna par repréſailles. Loin de l'imiter dans ces tems critiques pour vos derniers ouvrages, vous ſemblez chercher dans les bras de Dieu un aſile conſolant contre l'injuſtice des hommes. Continuez, Monſieur, à conſacrer ainſi vos adverſités littéraires. Si votre ferveur augmente à proportion, les Janſéniſtes, vos nouveaux ennemis, ſeront bien étonnés de vous voir devenir un Saint. Mais où m'entraîne la contagion du ſtile? Je parle de votre Diſcours, & je ne puis en parler de ſuite; je tombe dans tous vos écarts; eh bien, tant mieux; me voilà diſpenſé des tranſitions.

Je vais donc ſauter auſſi bruſquement que vous à l'eſquiſſe de *Montagne*, la meilleure peut-être & la plus reſſemblante de toutes celles

que vous nous montrez si rapidement. Tout m'en plaît, excepté l'inconséquence que j'y trouve. *

Marot qui suit Montagne dans votre énumération, plaira encore longtems malgré le mépris que vous témoignez pour lui & pour son stile. Vous en donnez une raison plus neuve que solide. *Il n'y a de bons Ouvrages que ceux qui passent chez les Nations Etrangères, qu'on y apprend, qu'on y*

* *Montagne est énergique & familier; il exprime naïvement de grandes choses*, & trois lignes plus bas, *j'entens souvent regretter le langage de Montagne; c'est son imagination qu'il faut regretter : elle étoit forte & hardie, mais sa langue étoit bien loin de l'être* C'est dommage que la premiere partie de ce raisonnement ne puisse être vraie, sans que la seconde soit fausse : car il est impossible, même au plus grand génie, *d'être énergique & familier, d'exprimer naïvement de grandes choses* dans une langue qui ne seroit ni *forte* ni *hardie*; celle de Montagne & d'Amyot n'est encore regrettée de ceux qui pensent fortement, qu'à cause de ces deux qualités qui naissoient de son abondance. M. de Voltaire haïroit il certains tours de Montagne, qui semblent être particuliers à son langage; par exemple, *un peu de tout, rien de tout, à la Françoise.*

traduit ; & *chez quel Peuple a-t'on jamais traduit Marot* ? Les traductions que des Etrangers ont faites de quelques-uns de vos écrits ne suffisent pas pour établir ce paradoxe. De tant d'exemples du contraire, je n'en alléguerai que deux ; *la Fontaine* n'a jamais été traduit, & si l'on excepte une seule Ode de *Rousseau*, il ne l'a pas été non plus. Croyez-vous qu'ils n'ayent fait que de méchans ouvrages, & pour n'avoir parlé de l'un ni de l'autre, vous êtes vous flatté qu'on les oublieroit ? Non Monsieur ; cette reticence a été remarquée, sur-tout à l'égard de Rousseau. Vous n'osiez en dire du mal, vous n'avez pas voulu en dire du bien ; vous n'auriez jamais pu vous dédire plus à propos ; il falloit rendre à sa mémoire l'hommage de la vérité ; cela vous auroit fait du moins autant d'honneur qu'à lui.

L'article de Malherbe n'en a pas fait infiniment à votre critique, sur-tout l'endroit où vous préferez *le Guarini* * à ce restaurateur de la

* Auteur du *Pastor-Fido*, harmonieux & tendre, mais foible, de l'aveu des Italiens mêmes, & tout hérissé de *concetti*.

Poëſie noble & lyrique. Avez-vous ſuppoſé que perſonne en France ne ſeroit en état d'en faire la comparaiſon? Ce *goût* & quelques autres un peu trop marqués dans votre diſcours ſont des débris d'un Temple renverſé dès long-tems, & enſeveli depuis peu ſous les ruines d'un autre.

Je ſouſcris bien plus volontiers aux louanges que vous diſtribuez à un petit nombre de vos Confreres; il ſeroit à ſouhaiter que chacun eut pû en avoir ſa part. Vous deviez, dit-on, les dédommager du *remerciment* dont vous les privez; car je ne crois pas que vous veuilliez donner ce nom à un diſcours, où vous parlez de tout, excepté de votre reconnoiſſance.

La France, ajoûte-t'on, ne vous en doit aucune pour le ſoin que vous avez pris de célébrer ſa Langue & l'honneur que lui font les plus Grands Princes étrangers, ni ces mêmes Princes pour votre enthouſiaſme à vanter leur bon goût & leur diſcernement. On vous accuſe de rapporter tout à vous même, & de tourner tous ces éloges au profit de votre amour propre. Un Pape, un Roi,

vous ont écrit ; un Cardinal vous a traduit ; *Stokolm* vous applaudit ; *Petersbourg* vous appelle : quelle gloire pour notre langue ! Quel mérite pour *l'Europe & l'Asie*, de la connoître assez pour être à portée de vous admirer !

Est-ce ingratitude, habitude, ou défaut de lumières ? Votre Nation est moins épriſe des merveilles qui font l'étonnement des autres ; c'est ainsi que votre discours, qui fera peut-être lû avec transport à la Cour du Kan des Calmoukes, a été reçu dans Paris avec indifférence, dès que la presse a dissipé (disent vos envieux) l'illusion de l'oreille.

Je ne finirois point si je vous faisois part des objections sans nombre qu'on fait sur les plus beaux endroits. Celui * même qui, récité, avoit plû

* *Disc. pag.* 15. *Les grands talens sont toujours nécessairement rares, surtout quand le goût & l'esprit d'une Nation sont formés. Il en est alors des esprits cultivés comme de ces forêts où les arbres pressés ne souffrent pas qu'aucun porte sa tête trop au-dessus des autres. Quand le commerce est en peu de mains, on voit quelque fortune prodigieuse, & beaucoup de misere. Lorsqu'enfin il est plus étendu, l'opulence est générale, les*

davantage, a tout perdu à la lecture : des esprits durs & froids que rien n'émeut, rien n'éblouit, ont osé le traiter de sophismes & de faux brillants.

Laissons-là tous ces raisonneurs incommodes qui ne veulent rien approuver sans sçavoir pourquoi ; qui n'ont d'autre régle du vrai & du beau que leur *geométrie* naturelle, & dont

grandes fortunes rares. C'est précisément, Messieurs, parce qu'il y a beaucoup d'esprit en France, qu'on y trouvera dorénavant moins de génies supérieurs. On a répondu à ces comparaisons, qu'elles ne prouvoient rien, parce qu'on peut bien mesurer le terrein d'une Forêt, ou calculer le commerce d'une Nation. Ces objets sont bornés à une certaine quantité ; par conséquent, moins ils sont partagés, moins il reste d'espace à tel arbre, ou moins il rentre de profit à tel particulier. *Les talens* au contraire n'ont ni nombre fixe, ni mesure déterminée ; ils sont sans bornes comme sans étendue. Il peut donc en exister plus ou moins chez un Peuple, indifféremment, tantôt peu & de médiocres, tantôt beaucoup & de plus grands. D'ailleurs, si le génie & l'esprit sont distingués de tous les tems, ils ne sont pas pour cela incompatibles ; il ne s'ensuit donc pas que *beaucoup d'esprit en France* suppose nécessairement *moins de génies supérieurs.*

on ne peut arracher un applaudiſſement à moins d'une démonſtration ; je m'étonne que vous ayez jamais pû goûter ces ſortes de gens, ou voulu apprendre une ſcience qui vous ſert ſi mal.

Celle de votte Compagnie conſiſte dans *l'art de louer* : auſſi la dernière partie de votre diſcours eſt-elle comme *le chef-d'œuvre* que vous lui préſentez. Ce ſeroit donc ici le lieu de vous apprendre ce qu'on a penſé de ce Panégyrique ; mais ce champ de bataille eſt trop deſavantageux pour la critique. L'Orateur s'y met à couvert derrière le Héros : la juſte & profonde vénération qu'on a pour le ſujet, conſacre juſques aux défauts de l'ouvrage. Je ne vous dirai qu'un mot : nous aurions reconnu *Trajan* ſans que vous euſſiez pris la peine de nous l'indiquer. Le jour de votre réception, nous avons cherché *Pline* dans l'Académie, nous le cherchons encore.

Plan d'une nouvelle Académie.

On a beau traiter de chagrines les plaintes de quelques Critiques modernes ſur la dépravation du goût. Il eſt certain, Madame, que la Poëſie

& l'Eloquence dégénèrent parmi nous, & malheur à ceux qui ne s'apperçoivent pas de cette corruption. S'il appartenoit à quelqu'un d'en arrêter les progrés, ce seroit à Messieurs de l'Académie Françoise, qui se reconnoissent pour nos Maîtres. Mais qui le croiroit? On les accuse eux-mêmes de n'être point à l'abri de la contagion. C'est ce qui a engagé un Anonyme à se charger du poids du travail, en laissant aux autres le faste du titre. Il a remonté à la source du mal; &, après bien des réfléxions, il n'a pas trouvé de moyen plus sûr pour le déraciner que d'élever une Académie nouvelle sur les débris de l'ancienne. Son projet est exprimé dans une Brochure in 4°. intitulée: *Plan & Statuts d'une nouvelle Académie, avec des éclaircissemens.* Ces Statuts sont renfermés dans 30 Articles; voici ceux où il m'a paru qu'il y avoit le plus de sel.

Il ne suffira pas, pour entrer dans cette Académie, d'être proclamé Bel-Esprit par un certain nombre d'amis obscurs, ni d'être garanti sçavant par le certificat de quelques femmes. Il faudra des titres authentiques;

c'eſt-à-dire, des ſuccès en matière d'éloquence & de Poëſie, la Compagnie ne voulant recevoir perſonne que de la main du Public, & n'avoir jamais de choix ridicules à juſtifier.

Les Elections ſeront libres. Le Médecin n'aura point de droit ſur la voix de ſon Malade, ni le Créancier ſur celle de ſon Débiteur. Le Financier ne pourra ſe flater du ſuffrage de ſes aſſidus Paraſites, ni la vieille Coquette compter ſur la cabale de ſes galants oiſifs.

Les réceptions ne ſeront point un commerce de complimens & de flateries, où chacun donne des éloges pour en recevoir; point de ces harangues colluſoires où le Reccipiendaire s'humilie avec hypocriſie, où le Directeur commande au Public d'admirer un homme, dont il n'a jamais entendu parler.

On bannira des conférences l'aigreur & l'intérêt; on n'y diſtribuera point de Jettons; la Compagnie ſe reſſouvenant de la raillerie d'Ariſtophane ſur les Atheniens, qui mettoient à deux oboles le prix des heu-

res qu'ils donnoient aux délibérations publiques.

On ne compoſera pas de Dictionnaire, ne prétendant point tyranniſer l'uſage, ni uſurper ſur le Public l'empire de la langue qui lui appartient de poſſeſſion immémoriale. On ſe contentera d'augmenter le Dictionnaire Néologique, à meſure qu'il paroîtra des Phraſes précieuſes & des mots bizares, & ce, pour marquer qu'on les doit éviter ; ou bien on ſe réduira, comme le Dictionnaire de Trévoux, à citer les autorités des bons Ecrivains.

Les Académiciens jugeront ſéverement les ouvrages les uns des autres, & recevront avec reconnoiſſance les Critiques, de quelque main qu'elles viennent. Ils ſe garderont bien de traiter leurs Cenſeurs de *fous, éblouis de la gloire de la Compagnie, & de regarder leurs avis comme le deſſein ridicule de chercher des taches dans le Soleil.* Ils n'étourdiront pas non plus les oreilles des Magiſtrats ni des Miniſtres, pour leur demander vengeance des critiques judicieuſes & innocentes, qui n'attaquent que les écrits, & laiſſent en paix les mœurs.

On ouvrira la porte de l'Académie à ceux qui voudront être témoins de ſes excercices, de peur que ſes aſſemblées ne ſoient ſuſpectes d'oiſiveté & d'ennui réciproque.

La Compagnie s'engage à célébrer tous les ans, en Vers & en Proſe, la Mémoire du Préſident de la Moignon, qui, après avoir exercé pendant vingt-cinq ans l'art de la parole, comme Avocat Général, refuſa de faire un Noviciat de Grammaire dans l'Ordre des beaux eſprits. On mettra ſon portrait dans la ſale des conférences, avec ceux de MM. Talon, Chapelle, Moliere, Paſcal, Nicole, la Rochefoucault, Regnard, Fourcroy, Chaulieu, la Fare, le Normand & mille autres illuſtres, qui ſe ſont tenus derrière le Théâtre, tandis que les mauvais Acteurs occupoient la Scène.

Les Académiciens pourront aller à la Cour, lorſqu'ils y ſeront appellés pour des Fêtes publiques, dans des occaſions où leurs talens ſeront employés; mais il leur ſera défendu de s'y habituer à titre de Courtiſans, de peurd'y remplacer les *Fous*, qui fai-

ſoient autrefois partie du train des grands Seigneurs.

Tout Academicien ſera obligé d'entendre au moins le Latin, étant ridicule d'admettre dans une Compagnie de gens de Lettres, des perſonnes qui n'auroient aucune teinture de cette Langue, tandis qu'on oblige aujourd'hui les Chirurgiens de Saint Côme de l'apprendre.

Comme il n'y eut jamais de ſiécle plus fertile que celui-ci en Prêtenoms & en Plagiaires, l'Académie s'appliquera à les démêler, &, pour n'être point trompée dans ſes choix, elle fera ſubir un ſévere examen à tous les Récipiendaires. Un Auteur Tragique, par exemple, dont les talens ſeront équivoques, ſera enfermé dans une chambre toute une après midi, & obligé d'y faire une ſcène, dont on lui donnera le ſujet; & ainſi des autres.

Les Académiciens ſe feront une loi de voir les femmes qui ont véritablement de l'eſprit & du goût, pour puiſer dans leurs converſations cette politeſſe douce & inſinuante

ces graces légéres, ces traits vifs & piquants, ces ſentimens délicats, qui ſeuls ſont le prix de nos ouvrages. Mais ils éviteront avec ſoin certains bureaux de Littérature, où la raiſon eſt inhumainement immolée à une ridicule métaphyſique, à un grave babil, à un inſipide perſifflage, qu'on oſe cependant appeller le *bon ton*.

L'Auteur a joint quelques éclairciſſement à ſes Statuts. Il dit, par exemple, par rapport à l'Article où il eſt queſtion des Jettons: Je ne voudrois pas abſolument qu'on les ſupprimât, mais ſeulement qu'on abolît le ſobriquet de *Jettoniers*. Il n'y auroit pour cela qu'à y ſubſtituer la monnoie courante, d'autant plus que la façon de ces Jettons eſt tout-à-fait perdue.

A l'Article où il eſt fait mention du Préſident de la Moignon, on pouvoit ajoûter Monſieur le premier Préſident Portail, qui, à la vérité, étoit de l'Académie, mais pour la mémoire duquel ſes Confréres ont montré bien de l'ingratitude, parce qu'au billet d'enterrement de ce grand Magiſtrat, on avoit oublié de joindre à ſes titres celui D'ACADE'MICIEN. Ces Meſſieurs s'en plaignirent amèrement à ſa

famille. Ils ne supportèrent pas plus patiemment le silence de feu M. d'Argenson, Garde des Sceaux, qui ne les honora pas d'un compliment de réception. Il auroit dû en effet sacrifier toutes les affaire de l'Etat à une occupation si importante. Il est parlé, dans le même Article, de Moliere que le seul titre de Comédien empêcha d'entrer à l'Académie, qui s'est depuis bien reconciliée avec cette profession.

L'Article, où il est parlé des Censeurs de l'Académie traités de *Fous*, &c. renferme les propres paroles d'un des premiers Académiciens, dans une Lettre qu'il écrivit au Cardinal de Richelieu.

Il y a Madame, quelques traits d'esprit dans cette Brochure. Mais on est si rassasié de critiques & de plaisanteries contre l'Académie, que je conseille à ceux qui n'en sont pas de la laisser enfin respirer. Je suis &c.

A Paris
Ce 3 Juillet 1746.

LETTRE XIX.

Nous nous entretiendrons aujourd'hui, Madame, du second Volume des *Lettres d'un François*, par M. l'Abbé *le Blanc*; & je me flatte que si notre conversation vient à languir, ce ne sera pas à moi que vous vous en prendrez. L'Auteur, dans une Lettre à M. l'Abbé d'*Olivet*, avance cette proposition : *Combien d'anciens Philosophes n'ont fait que prêcher la vertu ! Epictete me la fait aimer.* Notre Horace s'explique autrement sur ce fameux Moraliste : Lettres d'un François.

En vain, d'un ton de Rhéteur,
Epictète à son Lecteur
Prêche le bonheur suprême,
J'y trouve un consolateur
Plus affligé que moi-même;
Dans son flegme simulé
Je découvre sa colère :
J'y vois un homme accablé
Sous le poids de sa misère;
Et dans tous ces beaux discours
Fabriqués durant le cours
De sa fortune maudite,

Vous reconnoiſſez toujours
L'eſclave d'Epaphrodite.
Mais je vois déja d'ici
Frémir tout le Zénoniſme,
D'entendre traiter ainſi
Vn des Saints du Paganiſme.
Pardon. Mais, en vérité,
Mon Apollon révolté
Lui devoit ce témoignage;
Pour l'ennui que m'a coûté
Son inſupportable Ouvrage.

Voilà deux jugemens bien oppoſés. C'eſt-à vous de prendre votre parti, Madame; voyez à qui des deux vous voulez-vous en rapporter ſur le compte d'Epictète, au grand *Rouſſeau* ou à M. l'Abbé *le Blanc*.

Si vous êtes curieuſe de connoître le talent de M. l'Abbé pour les complimens & les éloges, il eſt aiſé de vous ſatisfaire. Dans une Lettre à M. *le Duc de Nivernois*, après avoir rapporté la traduction en Proſe d'une petite pièce galante de *Waller*, il dit à M. le Duc. » Parmi les Poëtes que » nous avons aujourd'hui en France, „ j'en connois un qui pourroit don- „ ner à cette Pièce toutes les graces

„ qu'elle a dans l'original, & qui „ en effet reſſemble parfaitement à „ *Waller* du côté du talent. Celui „ dont je parle, auſſi recommandable „ par ſa naiſſance que par ſon eſprit, „ a eu des ancêtres, qui, comme lui, „ ſe ſont fait honneur de cultiver cet „ Art aimable. C'eſt le Poëte de nos „ jours, dont les vers ſont le plus „ remplis de ſentiment & de délica- „ teſſe. *Ne pourriez-vous pas le deviner?* „ Que cela eſt fin, ingénieux & délicat! L'Auteur aime ce tour heureux; il l'employe ſouvent. Dans une Lettre à M. *de Buffon*, il lui dit galamment: On „ prétend que Salomon, qui connoiſ- „ ſoit depuis l'Hyſſope juſqu'au Cè- „ dre, a écrit un Livre ſur la manière „ de cultiver les Arbres & les Plantes, „ que nous avons perdu: *Dites la vérité, „ Monſieur, ne l'auriez-vous pas trouvé?*

L'Auteur, dans une Lettre à M. le Préſident *Bouhier* parle de la Tragédie Angloiſe de *Tamerlan* par M. *Rowe*. Ce qu'il y a de plus remarquable dans cette Pièce, c'eſt la ſeconde Scène du troiſiéme Acte. Un Derviche, gagné par *Bajazet*, demande une audience ſecrette à *Tamerlan*; il annonce à ce Prince les vengeances

du Ciel, pour avoir trempé ſes mains dans le ſang des Vrais-Croyans ; il le menace de la malédiction du Prophète, s'il ne remet *Bajazet* en liberté. *Tamerlan* à ces mots reconnoiſſant ce Derviche pour un emiſſaire de l'Empereur Turc, démaſque ſon hypocriſie, & vient à bout de le confondre.

TAMERLAN.

„ Sors d'ici, Miſérable, je vois qui „ t'a donné ta miſſion.

LE DERVICHE.

„ *à part.* Je n'ai plus qu'une reſſource. „ Prophète des Croyans, aide moi. „ (*à Tamerlan*) j'ai quelque choſe de „ plus à te révéler. Puiſque c'eſt en „ vain que j'ai fait tonner à tes oreil„ les la voix menaçante du Prophète „ .... Voici (*Le Derviche tire un „ poignard, & veut frapper Tamerlan.*)

TAMERLAN.

„ Non, Scélérat, le Ciel veille ſur „ ceux qui l'adorent, & confond les deſſeins

» desseins du meurtrier impie. Pense,
» malheureux, pense au supplice qui
» va suivre ton crime, & tremble,
» quand je prononcerai ton Arrêt.

LE DERVICHE.

» Quelle que soit ma mort, je souffri-
» rai glorieusement pour la cause qui
» m'a fait entreprendre une action si
» courageuse.

TAMERLAN.

» L'impie !.... Ainsi l'enthousiasme
» fait un martyr d'un Scélérat....
» (*Après une pause*) Oui, c'est le par-
» ti que je dois prendre. Mourir se-
» roit pour lui une récompense. Ap-
» prens la différence de ta foi & de
» la mienne. La tienne t'a porté à
» lever ton poignard sur moi, la mien-
» ne m'ordonne de te pardonner ton
» crime, & te permet de vivre. » La Tragédie de *Tamerlan* est anterieure à *l'Alzire* de M. *de Voltaire*. C'est pour cela que le dénouement de la Tragédie Françoise est si beau.

GUSMAN A ZAMORE.

Des Dieux que nous ſervons connais la différence.
Les tiens t'ont commandé le meurtre & la vengeance ;
Et le mien, quand ton bras vient de m'aſſaſſiner,
M'ordonne de te plaindre & de te pardonner.

Dans une Lettre à M. *de Crébillon*, M. l'Abbé ſe déchaîne contre les Auteurs Satyriques, & aſſurément il a raiſon de leur en vouloir. Je ſuis moi-même très-éloignée d'approuver leur licence. Mais je ne ſuis pas de ſon ſentiment, lorſqu'il dit : » Eſt-il étonnant que tant de gens ſe donnent à » la Satyre ? C'eſt le ſeul genre où il » ne ſoit pas beſoin d'eſprit pour réuſſir. » Ainſi donc un ſot pourra réuſſir à faire des Satyres. Ainſi Horace, Juvenal, Perſe, Regnier & Deſpréaux n'avoient pas beſoin d'eſprit, & leurs ouvrages Satyriques ne prouvent pas qu'ils en euſſent. En vérité

les Auteurs maltraités par la Satyre devroient, pour l'honneur de leur propre esprit, se contenter de blâmer le genre, sans vouloir accuser de bêtise ceux qui y réussissent. Pourquoi se cacher à eux-mêmes qu'on peut faire de très-mauvaises Satyres ainsi que de très-mauvaises Lettres, & que les unes & les autres ne réussissent pas? Un Satyrique sans génie n'est pas plus lû qu'un Ecrivain médiocre dans quelque genre que ce soit.

Dans une autre Lettre à M. le Président *Bouhier*, notre Abbé ne veut pas que les Philosophes & les hommes célèbres se marient. » Un grand homme, dit-il, perd du respect qui lui est » dû, à mesure qu'il a plus de choses » communes avec les autres hommes. » Je crois en effet qu'une Madame » Newton & une Madame de Fon» tenelle, dans l'esprit de bien des » gens, feroient tort aux hommes il» lustres dont elles porteroient le » nom. » Cette idée, Madame, ne vous paroît-elle pas bien folle? croyez-vous de bonne foi que Madame Corneille, Madame Racine, Madame

Molière, Madame de la Fontaine ; Madame de Crébillon, &c. aient fait quelque tort aux hommes illuſtres dont elles ont porté le nom? M. l'Abbé nous en veut furieuſement. Car enfin, ſi les hommes illuſtres alloient, ſuivant ſon principe, ſe dégoûter du mariage, nous ſerions réduites à épouſer des gens ſans talens & ſans eſprit. C'eſt apparemment pour n'être pas tenté de s'abaiſſer à ce honteux lien, que notre illuſtre Auteur a pris le parti du petit Collet.

M. l'Abbé *le Blanc* dit quelque part: *En accordant à un Auteur les éloges qu'il mérite, il doit être permis de condamner en lui ce qu'il y a de vraiment condamnable.* Rien de plus judicieux, & je ne puis me diſpenſer d'accorder à l'Auteur les éloges qu'il mérite pour une propoſition auſſi raiſonnable. Il dit ailleurs : *Tout le monde a de l'eſprit ; tout le monde écrit bien.* Cela n'eſt pas vrai.

M. l'Abbé eſt un Philoſophe qui dans toutes ſes occupations & dans ſes amuſemens mêmes étudie les hommes. Il aime auſſi les exercices des Hèros. » Ce n'eſt pas l'ennui, dit-il,

» qui me fait aller à la chaſſe ; il y ſuit » ſouvent ceux qui n'ont d'autre reſ- » ſource pour l'éviter. J'aime l'exer- » cice du cheval, & je trouve que Pla- » ton & Pline ont eu grande raiſon » de le recommander comme ſalutaire. „ La plûpart de nos goûts viennent „ de nos beſoins. J'avoue que ſans „ avoir la paſſion de la chaſſe, le bruit „ du cors me fait renoncer volontiers „ au ſilence de mon Cabinet. D'ail- „ leurs, ceux qui vous ont ſi bien „ inſtruit de la vie que je mène, ne „ ſe doutent pas que tout en courant, „ je m'occupe plus des Chaſſeurs que „ du Cerf qu'ils pourſuivent. „ C'eſt préciſément le reproche qu'on fait à l'Auteur, de n'avoir étudié les Anglois qu'*en courant*.

On doit cette juſtice à M. l'Abbé *le Blanc*, que celles de ſes Lettres qui roulent ſur la Littérature Angloiſe ſont les plus inſtructives & les mieux faites. Le génie de nos voiſins m'y paroît bien ſaiſi. Les Auteurs Anglois de toute eſpece, dit-il, manquent toujours de goût. Le genre de tous, qui demande le plus de

dignité, la Tragédie, tombe souvent ici dans un ignoble & dans un bas qui deshonore le Théâtre. A l'égard du Comique, les Anglois aiment les charges ; ils sont plus frappés d'une face large & d'un gros nez dessiné par *Callot*, que d'un visage noble & gracieux que le crayon du *Corrège* aura tracé. Par cette raison leurs caractères de Comédie sont toujours plus outrés que les nôtres. Les Acteurs suivent le même goût. Plus ils trouvent leurs rôles chargés, plus ils chargent leur jeu. Ainsi, c'est moins par des finesses de ton que par les grimaces du visage, qu'ils s'étudient à rendre l'esprit de leurs personnages, & ils y réussissent d'autant mieux, que c'est la partie la moins difficile ; car comme il est plus aisé d'élargir une bouche ou d'allonger un nez, que de représenter les traits dans leur exacte proportion, il faut aussi moins de talent pour outrer un caractere, que pour rendre la nature dans toute sa vérité. Les Peintres les plus communs font assez souvent des portraits où l'on trouve de la ressemblance ; mais ce n'est qu'en

exagérant les traits. Les Peintres habiles, les *Rigauds*, les *Largilières*, les *La Tours* n'outrent rien, & rendent la nature telle qu'elle eſt. En conſéquence de ce que vous venez de lire, Madame, vous ſerez tentée de croire qu'il y a d'excellens Comédiens à Londres, eu égard au goût de la Nation, puiſqu'il eſt ſi aiſé d'être outré. Cependant M. l'Abbé *le Blanc* nous aſſure, qu'il n'y a pas une ſeule Troupe ſupportable. Ce *Cibber*, dit-il, qui a eu une ſi grande réputation, ne joue plus la Comédie. Le rôle des pièces Angloiſes où il a excellé, eſt celui de Petit-Maître François. Auſſi a-t-il fait exprès deux fois le voyage de Paris pour en étudier les airs, & en prendre l'eſprit à des Tables d'auberge. Il réuſſiſſoit à exprimer les ridicules outrés ; c'en étoit aſſez pour qu'il parût bien copier ceux de notre nation aux yeux des Bourgeois de Londres, qui prennent pour François tout ce qui a l'air extravagant. Enfin, ſelon notre Auteur, les Théâtres de Londres n'ont plus perſonne qui chauſſe heureuſe-

ment le Brodequin ou le Cothurne. Je croirois assez qu'aux yeux d'un homme éclairé, tous les Acteurs Anglois peuvent paroître médiocres. Mais je suis persuadé qu'il y en a beaucoup qui plaisent à la nation même, puisque, suivant M. l'Abbé *le Blanc*, il n'est question que d'outrer, soit dans le Tragique, soit dans le Comique, & que cela est fort aisé.

Les Comédiens Anglois cherchent à faire rire jusques dans leurs annonces. Une nouvelle Troupe s'étant établie, & voulant attirer la foule, prit sur l'affiche le titre de *Comédiens Pensionnaires de Théodore, Roi de Corse.* Le lendemain ils changèrent de maître, & se mirent dans leur affiche sous la protection *de Thamas-Kouli-Can.* M. l'Abbé *le Blanc* donne dans ses Lettres quelques extraits curieux de Tragédies & de Comédies Angloises.

Les vrais Plaisirs. Il paroît depuis quelques jours une petite brochure, intitulée, *les vrais Plaisirs, ou les Amours de Vénus & d'Adonis.* C'est une imitation du

Chant VIII de l'*Adone* du Cavalier *Marin*. On y a mis des liaiſons qui manquent dans l'original. On y a même ajoûté des idées qui ne le déparent pas. Malgré cela, on y reconnoît le génie Italien. Un étranger, habillé à la Françoiſe, conſerve toujours l'air & les manières de ſon Païs. Cette bagatelle eſt voluptueuſement écrite ; il s'y trouve des peintures agréables, des allégories ingénieuſes, des fictions riantes.

Venus devient amoureuſe d'*Adonis*. Elle fait les premières avances ; elle va le trouver ſur les Montagnes d'Idalie, & l'emmène à Paphos dans ſon Palais. La deſcription de ce Palais eſt très-poëtique. „ Frappé des mer-
„ veilles que raſſemble ce beau ſéjour,
„ *Adonis* reſte immobile. Il n'eſt point
„ d'objet ſi ſéduiſant, d'attitude ſi
„ voluptueuſe, qui ne vienne char-
„ mer ſes yeux agréablement égarés.
„ Il les promène curieuſement ſur
„ toutes les ſtatues qu'il rencontre.
„ De quelque côté qu'il les tourne,
„ les tableaux du plaiſir, préſenté
„ ſous mille formes différentes, s'of-

„ frent en foule à ſes regards... Les „ ſoupirs y ſont des haleines de feu... „ L'amoureuſe penſée, le front baiſ- „ ſé, ſe ronge les doigts.... Le „ geſte, meſſager muet du déſir, ſe „ fait entendre. Le baiſer préſente ſes „ lèvres & ſe fond dans un baiſer... „ L'audace tremble elle-même au „ premier larcin qu'elle fait. La licen- „ ce porte par-tout ſes mains témé- „ raires.

La parure de *Venus* eſt très-galante. „ Sa robe ouverte, extrême- „ ment courte, laiſſoit voir deux jam- „ bes qui ſeules auroient fait la ré- „ putation d'une autre Déeſſe. Cette „ robe étoit d'une étoffe ſi légère, „ qu'elle diſparoiſſoit à tout moment. „ Les folâtres enfans du vague Eole „ prenoient plaiſir à la faire voltiger, „ à s'y engouffrer. Un d'eux ſe mu- „ tinant contre l'importun vêtement, „ eut la témérité de le ſoulever, & „ découvrit pour trop peu d'inſtans „ des genoux plus blancs que l'al- „ bâtre.

Venus ſe baigne, & „ tous les ar- „ briſſeaux empreſſés ſe diſputent

„ l'avantage de l'ombrager. Ils éten-
„ dent, ils baiſſent leurs rameaux à
„ l'envi, moins pour la parer des
„ rayons curieux du Soleil, que pour
„ s'en approcher eux-mêmes de plus
„ près, pour l'embraſſer & pour la
„ careſſer. Leur ſève, autrefois va-
„ gabonde, ſe precipite aux extrémi-
„ tés des branches qui touchent la
„ Déeſſe. On vit même un jeune
„ Hêtre, qui pouſſa pluſieurs bou-
„ tons, & devint plus touffu. . . .
„ L'onde amoureuſe ſemble ſe fondre
„ de plaiſir ; elle s'échauffe, elle
„ s'embraſe, & paroît une nape de
„ feu. Elle baiſe avec délices les mains
„ & les pieds de la Déeſſe. Elle ſe
„ fait un lit du vallon charmant qui
„ ſépare deux globes auſſi blancs,
„ auſſi fermes que le marbre de Pa-
„ ros ; elle aime à couler entre cette
„ double colline. Elle s'inſinue &
„ s'arrête dans les lieux les plus ſe-
„ crets. Avare & jalouſe du bien
„ qu'elle poſſède, elle l'embraſſe ;
„ elle l'enveloppe toute entière ; elle
„ voudroit ſe durcir pour retenir tant
„ de charmes. „ Voilà bien, Mada-

me, l'imagination Italienne, & vous conviendrez que cette imagination eſt aſſez agréable.

Au ſortir du bain, les deux Amans vont ſe repoſer. „ Un lit voluptueux „ ſe préſentoit dans un enfoncement, „ l'aſyle du myſtère..... Les draps „ embaumés de l'eſprit des fleurs, „ inſpiroient la tendreſſe. Quatre co„ lonnes d'émeraudes, en forme „ d'arbres, ſoutenoient le pavillon. „ Une troupe de petits oiſeaux, ni„ chés dans ces arbres artificiels, s'y „ étoient fait une priſon volontaire „ de verdure. Pour peu que le lit fût „ agité, ils applaudiſſoient par le „ battement de leurs aîles, & par le „ ramage de leurs goziers harmo„ nieux. Ce fut-là où ce couple amou„ reux fut reçu au ſortir des eaux... „ Les oiſeaux du lit firent entendre „ leurs concerts à pluſieurs repri„ ſes. »

Je ne vous citerai plus, Madame, qu'un ſeul endroit qui me paroît bien délicat. „ Nulle félicité n'eſt compa„ rable à la mienne, dit *Adonis* à „ *Venus*. Mais voyez-vous l'Amour,

„ qui, tandis que je cueille des fleurs „ ſur votre beau teint, voltige autour „ de moi avec cent de ſes frères fo- „ lâtres. Je le croirois jaloux de mon „ bonheur. Je ne puis prendre un „ baiſer, que ſur le champ il ne me „ décoche un trait. Je me ſauve ſur „ les lis de votre ſein ; je m'y crois „ en ſureté ; le petit ſcélérat m'y „ bleſſe encore ; enfin je vole ſur „ votre bouche ; il m'y pourſuit, „ & achève ma défaite. „ Je pour- rois, Madame, vous copier ici plu- ſieurs autres morceaux qui ne ſont ni moins agréables pour le fond, ni moins élégamment écrits. Mais je crois qu'en voilà ſuffiſamment pour vous faire connoître l'eſprit & le ton de volupté qui regnent dans ce petit ouvrage. L'Auteur eſt un homme de condition, qui aime les Lettres, qui les cultive & les récompenſe ; il a entrepris & exécuté un ouvrage plus grave & plus conſidérable que ſa mo- deſtie, ou le pouvoir tyrannique d'un ridicule préjugé l'empêche de donner au Public.

La Princesse de Navarre.

Comme il est probable que M. *de Voltaire* ne fera jamais imprimer parmi ses Œuvres une *Comédie-Ballet* de sa façon, intitulée, *La Princesse de Navarre*, représentée à Versailles le 23 Février 1745, il me paroît essentiel de conserver du moins la mémoire de cet ouvrage, & de vous en tracer une esquisse légere. On lit d'abord un Avertissement qui commence ainsi : „ LE ROI a voulu donner à MADAME LA DAUPHINE une fête qui „ ne fût pas seulement un de ces „ spectacles pour les yeux, tels que „ toutes les nations peuvent les donner, & qui passant avec l'éclat qui „ les accompagne, ne laissent après „ eux aucune trace. „ *La Princesse de Navarre* laissera effectivement après elle de longues traces, & il étoit impossible sans doute qu'aucune nation de l'Europe pût produire une si merveilleuse Comédie. L'Auteur ajoûte : „ On a voulu que celui qui a „ été chargé de composer la Fête, „ fît un de ces ouvrages Dramatiques, où les divertissemens en Musique forment une partie du sujet,

„ où la plaiſanterie ſe mêle à l'hé-
„ roïque, & dans leſquels on voit un
„ mêlange de l'Opéra, de la Comé-
„ die & de la Tragédie. „ Cette entrepriſe étoit aſſez difficile ; il n'y avoit que M. *de Voltaire* dont le génie éminent pût ſe flatter de compoſer un tout raiſonnable de trois genres ſi différens, & de mêler avec adreſſe la bouffonnerie aux plus grands intérêts.

Cette Comédie, d'un genre tout-à-fait nouveau, eſt précédée d'un Prologue dont l'idée eſt bien neuve. C'eſt le Soleil qui deſcend dans ſon char, & qui récite une eſpèce d'Ode à la louange du Roi & de la nation. Le Soleil dit cependant quelque choſe de fort raiſonnable aux Acteurs qui bordent le Théâtre, & qui repréſentent les Muſes :

O vous qui lui rendez tant de divers hommages ;
Vous qui le couronnez, & dont il eſt l'appui,
N'eſperez pas pour vous avoir tous les ſuffrages
Que vous réuniſſez pour lui.

Il eſt tems, Madame, d'en venir à cette belle Comédie, dont l'Auteur a fixé l'époque ſous le Roi de France Charles V, Prince juſte, ſage & heureux. *Conſtance*, Princeſſe de Navarre, quitte ſa Patrie & ſe met à courir le monde avec *Leonor* l'une de ſes femmes, pour éviter la tyrannie du Roi *Dom-Pèdre* ſon tuteur, & la paſſion violente du *Duc de Foix*, qui avoit voulu l'enlever. Elle arrive chez *Dom Morillo*, Seigneur de Campagne, dont le Château eſt ſitué ſur les confins de la Navarre, & c'eſt dans les jardins de ce Seigneur que ſe paſſe la Scène. Vous ſçaurez, Madame, que notre Princeſſe n'avoit jamais vû le *Duc de Foix*; elle le déteſtoit, parceque leurs parens s'étoient toujours haïs, & qu'elle avoit juré au tombeau de ſon père de ne jamais unir le ſang de Navarre au ſang de Foix. Le *Duc de Foix*, qui ſçait que ſa Maîtreſſe eſt chez *Morillo*, y arrive déguiſé en jeune Officier, & ſe donne pour *Alamir*, parent de *Morillo*, que ce dernier n'avoit jamais vû non plus. *Conſtance* ne prétend pas reſter chez

Morillo, qu'elle ne connoît pas, & chez qui elle n'eſt entrée que faute d'Hôtellerie. Elle veut partir le ſoir même, pour s'aller mettre dans un Couvent. *Morillo*, qui la trouve fort à ſon gré, voudroit la retenir; il en parle à ſon faux parent, qui promet de l'aider. *Morillo* eſt un perſonnage ridicule. La franchiſe & la ruſticité villageoiſe forment ſon caractère. Il s'explique donc aſſez groſſièrement à *Conſtance*. Le Duc *de Foix* eſt ingénieux & galant. Malgré tout ſon art, la belle Princeſſe veut toujours partir. Elle fait ſes adieux. Mais voulant paſſer par une porte, cette porte s'ouvre & paroît remplie de guerriers. *Conſtance* s'imagine que *Dom Pèdre* a envoyé ces guerriers pour ſe ſaiſir de ſa perſonne. Mais c'eſt une galanterie du Duc *de Foix*. Ces guerriers ne ſont là que pour donner une fête; ils danſent & chantent; ce qui divertit fort la Princeſſe & toute la compagnie. Malgré cela cependant elle veut encore s'en aller, le Chœur l'arrête en chantant. Elle prend le parti d'aller à une

autre porte. Il ſort de cette ſeconde porte une troupe de Danſeurs & de Danſeuſes avec des tambours de baſque & des tambourins. Que tout cela eſt joliment imaginé ! Vous n'êtes pas encore au bout, Madame, & réſervez un peu d'admiration pour la ſuite. Viennent des Aſtrologues Arabes qui diſent la bonne avanture, & qui prédiſent à merveille le paſſé. Au milieu de tous ces jeux pleins d'eſprit, arrive *Guillot* avec un garçon Jardinier, qui interrompt la Danſe & fait ceſſer la Muſique. Il annonce l'arrivée d'un Alcade qui vient pour arrêter la Princeſſe de la part du Roi de Navarre *Dom Pèdre*. La Suivante *Leonor* conſeille de s'aller cacher chez *Guillot*. Le Seigneur *Morillo* veut qu'on obéiſſe à l'Alcade. Le Duc *de Foix* dit qu'il veut ſacrifier ſa vie pour ſauver la Princeſſe. Le premier Acte finit dans ces inquiétudes. J'ai oublié de vous parler, Madame, d'une certaine *Sanchette*, fille de *Morillo*; c'eſt une petite folle, une étourdie, qui s'aviſe d'être amoureuſe du Duc *de Foix*, & qui eſt

tentée de croire que c'eſt pour elle que s'eſt donnée la fête. Car elle eſt un peu jalouſe de *Conſtance*.

L'Alcade & ſa ſuite viennent pour ſe ſaiſir de la Princeſſe ; ils ne trouvent que *Sanchette*, & la prenant pour *Conſtance*, ils veulent l'enlever. *Sanchette* ne demande pas mieux, quand elle apprend que c'eſt de la part du Roi qu'on l'enleve, & que c'eſt pour aller à la Cour. Elle en eſt enchantée ; mais ſon vieux fou de père vient détromper les gens du Roi de Navarre ; ce qui fâche beaucoup la petite fille. Cependant *Alamir* s'eſt battu contre les Raviſſeurs, & les a vaincus ; *Conſtance* eſt touchée de cet important ſervice. En même tems un Envoyé du Duc *de Foix* vient offrir à la Princeſſe ſon appui contre *Dom Pèdre* ; il lui parle avec reſpect, & l'appelle du nom d'*Alteſſe*. Le Baron Campagnard & ſa fille ſont émerveillés ; ils ne ſoupçonnoient pas que cette avanturière fût la Princeſſe de Navarre. Ils lui font des excuſes de ne l'avoir pas reconnue. L'Envoyé du Duc *de Foix* dit à *Conſtance* qu'il lui

ramène ſes premiers Officiers & ſes Dames du Palais. Ces Dames ſont les trois *Graces*, & les premiers Officiers ſont les Amours & les Plaiſirs. Cela eſt bien galant. Ils forment un divertiſſement bien amené, comme vous voyez; on danſe & on chante, en dépit de la Princeſſe qui, dans la ſituation où elle ſe trouve, ne doit guère ſonger à s'amuſer. *Hernand*, Écuyer d'*Alamir*, exécute dans ce ſecond Acte la même commiſſion que *Guillot* dans le premier; c'eſt-à-dire, qu'il vient troubler la fête, en apportant la fâcheuſe nouvelle que les troupes de *Dom Pèdre* ſont près d'en venir aux mains contre les François commandés par *du Gueſclin*. *Alamir* ou le Duc *de Foix* (car c'eſt la même choſe, comme je vous l'ai dit) part ſur le champ pour aller joindre les François, ſous leſquels il ſert.

La Princeſſe eſt fort inquiète. *Hernand* lui annonce la victoire. *Dom Pèdre* eſt vaincu, & a été tué dans le combat. Le Duc *de Foix* s'eſt ſignalé par les plus beaux exploits. *Conſtance* lui doit à regret ſa délivrance; mais

elle apprend avec joie que la défaite de ſes ennemis eſt en partie dûe au brave *Alamir*. Elle l'aime, mais elle n'oſe écouter ſon cœur, parce qu'elle ignore la naiſſance de ſon libérateur. Elle le croit un ſimple Officier de fortune, comme il le lui a dit lui-même. Elle eſt pourtant très-diſpoſée à le croire pour le moins Prince. Mais elle eſt déſabuſée par *Sanchette*, qui vient ſe jetter à ſes genoux, & qui lui demande en grace de la marier avec *Alamir*, qui, dit-elle, eſt ſon parent, qui lui a fait une déclaration, & qui n'eſt venu dans le Château de ſon père que dans le deſſein de l'épouſer. Un mouvement de jalouſie s'éleve dans le cœur de *Conſtance*; mais elle l'étouffe généreuſement, & promet à *Sanchette* de l'unir au Cavalier qu'elle aime. *Alamir* arrive, & prévient la Princeſſe que le Duc *de Foix* vainqueur va ſe rendre auprès d'elle & mettre à ſes pieds ſes lauriers. Pour lui, dit-il, il va ſe retirer, trop heureux d'avoir contribué à la délivrer de la tyrannie d'un barbare tuteur. *Conſtance* le retient, &

lui propose d'épouser *Sanchette*, qu'il aime. *Alamir* dissuade la Princesse, & lui déclare qu'il n'a jamais aimé quelle même ; mais qu'il ne lui convient pas de la disputer à *Gaston de Foix*. La Princesse lui déclare à son tour qu'elle abhorre le Duc *de Foix* ; qu'*Alamir* le rend encore plus haïssable à ses yeux ; mais que son devoir est de renoncer à l'un & à l'autre, *Alamir* se jette à ses genoux, & se découvre pour ce qu'il est. *Constance* lui pardonne, & consent enfin à l'épouser. La pièce est couronnée par un divertissement un peu mieux placé que les deux autres.

Que dites-vous, Madame, de ce beau tissu romanesque ; de cette Princesse qui court les champs avec une Suivante, comme *Dom-Quichotte* avec son Ecuyer ; de ces déguisemens ingénieux, de ces Alcades, de ces serénades &. de ces combats ? On ne peut nier que ce mélange ne soit tout-à-fait neuf. On ne reprochera point à M. *de Voltaire* d'avoir dérobé ce beau plan à quelque Auteur ancien ou moderne. On voit qu'il est

tout entier de son invention. Les paroles des divertissemens, mises en Musique par le célèbre *Rameau*, lui appartiennent aussi. On n'en a jamais fait de pareilles. Elles sont quelquefois noblement sententieuses.

En mariage
Un sort heureux
Est un rare avantage;
Ses plus doux feux
Sont un long esclavage.

Ce que j'aime beaucoup, c'est que l'Auteur a fixé l'époque de l'événement qui fait le sujet de sa pièce sous le Roi de France *Charles V*, & que dans le divertissement qui le termine, l'Amour dit :

Reconnoissez ma voix, & l'ordre de *Louis*.

Il eut peut-être fallu prévenir que ce divertissement ne tenoit du tout point à la pièce. Mais quelle pédantesque chicane ! Il ne s'agissoit pas de faire un ouvrage judicieux ; il

étoit queſtion de donner du neuf, du rare, du ſingulier ; & aſſurément perſonne ne pouvoit mieux y réuſſir que *M. de Voltaire.*

Suite des Lettres d'un François.

Il faut achever, de vous rendre compte, Madame, des *Lettres d'un François.* Le troiſième & dernier volume débute par une Lettre à M. l'Abbé *de Rothelin*, dans laquelle il n'eſt queſtion que de l'Académie. Ce corps Littéraire reçoit de juſtes éloges de M. l'Abbé *le Blanc* ; & ces louanges ſont d'autant plus d'honneur à cette Compagnie, que nul intérêt ſans doute ne les a dictées. Car il n'eſt pas vraiſemblable que l'Auteur, qui eſt Philoſophe, ſollicite jamais une place parmi les Quarante.

La ſeconde Lettre, adreſſée à M. le Chevalier de B***, contient quelques remarques judicieuſes ſur le goût des Anglois pour les combats à coups de poing & à coups d'épée. L'Auteur nous dit qu'il a connu à la campagne un Chevalier Baronet, qui ſe piquoit d'être le premier Lutteur de la Grande-Bretagne. Un Seigneur de ſon voiſinage

linage, Membre du Parlement, alla un jour lui rendre visite. Comme ils se promenoient ensemble, & qu'ils parloient de cet art merveilleux, & des avantages qu'on en peut tirer pour la société, le Chevalier saisit tout à coup son homme par derrière, & le jette par dessus sa tête. Celui-ci, un peu froissé de sa chûte imprévûe, se relève tout en colère. *Mylord*, lui dit le Lutteur d'un ton grave & important, *il faut que j'aie bien de l'amitié pour vous ; vous êtes le seul à qui j'ai montré ce tour là.*

Dans une Lettre à M. *Freret*, il est question de la prodigieuse quantité d'ouvrages dans tous les genres de Littérature, qui sortent de dessous les Presses Angloises. Nous nous plaignons de la multiplicité & de la fécondité de nos Ecrivains, c'est bien pis à Londres. On met au jour en ce Païs-là plus de Livres en un mois, qu'on n'en voit paroître à Paris en un an.

L'Auteur caractérise très-bien le mauvais goût qui regne dans la plûpart de ces productions Anglicanes ;

plusieurs autres de ſes Lettres en donnent une idée juſte. Je trouve ſeulement que M. l'Abbé pouſſe un peu trop loin ſa cenſure ; il attaque juſqu'à la Langue Angloiſe même ; il prétend qu'elle a peu *de principes fixes.* 1°. Il n'y a peut-être pas de Langue au monde, fût celle des Bas-Bretons, qui n'ait beaucoup de principes fixes ; parce que toute Langue eſt analogue aux idées qu'elle exprime, & fondée ſur une Logique naturelle. 2°. Quatre pages plus bas, M. l'Abbé *le Blanc* rapporte ce que dit *Locke* au ſujet des Anglois qui négligent trop leur Langue naturelle : *Ils ſont ſi éloignés*, dit-il, *d'en apprendre les règles, qu'ils ne ſçavent pas même qu'il y a une Grammaire Angloiſe.* Il y a donc, ſelon *Locke*, une Grammaire Angloiſe ; & une Grammaire n'eſt autre choſe que le recueil des principes fixes d'une Langue.

Dans l'extrait que donne M. l'Abbé *le Blanc* de la Tragédie de Henri VI par *Shaſkeſpear*, il cite une Scène pleine de beautés entre *Talbot* père & *Talbot* fils. Mais bientôt après

le Poëte Anglois ſe livre à ſon mauvais goût. On y trouve cette penſée giganteſque & puérile. *Talbot* fils eſt apporté mourant devant ſon père, qui lui adreſſe ces paroles. » Brave » la Mort en parlant ; crois voir en » elle un François & ton ennemi : le » pauvre enfant ! Il ſourit comme s'il » vouloit dire : ſi la Mort eût été un » François, la Mort ſeroit morte au- » jourd'hui. »

On trouve dans ces Lettres pluſieurs traits qui peignent la façon de penſer des Anglois ſur notre compte. Dans le Cabinet d'Hiſtoire naturelle à Oxford, on montre parmi les curioſités des *ſouliers François* ; ce ſont des ſabots. Dans une de leurs Comédies, une Petit-maître François laiſſe tomber un morceau de fromage en tirant ſon mouchoir de ſa poche. Il n'y a pas de quoi s'offenſer de ces mauvaiſes plaiſanteries ; auſſi prenons-nous le parti d'en rire preſque autant que les Spectateurs Anglois eux-mêmes.

Vous ſçavez, Madame, que les Auteurs de cette nation ſont de hardis

plagiaires, & qu'ils nous dérobent nos meilleurs Pièces de Théâtre, dont cependant ils disent tout le mal possible. Ils trouvent leur profit à nous copier; mais ils ne trouveroient pas leur honneur à le publier. Voici un trait qui en fait foi. Mylord *Shaftesbury* alla lire un ouvrage de sa façon à un ami qui connoissoit parfaitement nos bons Ecrivains. Cet ami lui reprocha de n'avoir ni reconnu les obligations qu'il avoit aux Auteurs François à certains égards, ni rendu toute la justice qu'il leur devoit à d'autres. Mylord promit de réparer sa faute dans une Préface qu'il lut en effet quelque tems après à son ami. L'ouvrage parut imprimé au bout de quelque tems, mais sans Préface. L'ami en demanda la raison. Mylord lui avoua qu'il n'avoit osé la mettre au jour, de peur d'indisposer contre lui toute la nation.

Au reste, si les Anglois nous mettent à contribution, M. l'Abbé *le Blanc* ne dissimule pas que que quelques-uns de nos Auteurs ont usé de représailles. » Il en est, dit-il, qui ont

» transporté dans leurs Pièces des » Scènes heureuses du Théâtre An- » glois, sans parler des Auteurs de » qui ils les ont empruntées. » Vous sçavez, Madame, sur qui ce repro- che doit tomber particulièrement.

Dans une Lettre, où il est encore question du Théâtre Anglois, l'Au- teur rapporte ce trait d'indécente fa- miliarité tiré d'une Pièce de *Shaske- spear*. C'est le Roi Henri V qui fait ainsi sa déclaration d'amour à la Prin- cesse Catherine de France qu'il doit épouser : *Toi & moi, entre Saint-Denis & Saint-Georges, ne ferons-nous pas un petit garçon, moitié François, moitié Anglois, qui ira à Constantinople pren- dre le Turc par la barbe? Qu'en penses-tu, ma belle fleur de Lys?* &c.

Il y a dans ce troisième Volume une Lettre adressée à M. *de Moncrif*. Je n'y trouve qu'un défaut, c'est que M. l'Abbé *le Blanc* y parle trop de lui-même : cela lui arrive assez souvent. Il se peint à M. *de Moncrif* comme un Philosophe tranquille. » Je passe ici » une vie simple, unie, & détachée » de toutes les vanités humaines. Il

„ eſt des tems où la ſolitude m'eſt né-
„ ceſſaire ; j'aime à vivre tantôt à la
„ ville, tantôt à la campagne. » Il ſe compare modeſtement à *Socrate*. Son ame a beſoin quelquefois des amuſemens les plus ſimples pour ſe délaſſer. La gravité de la Philoſophie, dit-il, n'empêchoit pas *Socrate* de jouer avec des enfans. Après *Socrate*, il ſe compare à *Montagne*. Si j'aime ſi fort la retraite, ajoute-t'il, c'eſt qu'elle a ſur moi le même effet que ſur *Montagne*. Enſuite il remercie avec raiſon M. *de Moncrif* du préſent que cet Académicien lui a fait de ſon *Eſſai ſur la néceſſité & les moyens de plaire*.

La Lettre à M. l'Abbé d'*Olivet* eſt très-bonne. Elle renferme une critique très-judicieuſe du mauvais goût qui regne aujourd'hui dans notre Littérature. Parmi les différentes cauſes de cette corruption, il place cet eſprit à la mode qui conſiſte à rapprocher des choſes éloignées, à diviſer celles qui paroiſſent ſe joindre, ou à les oppoſer l'une à l'autre. Il en veut ſur tout, & avec juſtice, à ces miſérables jeux de mots qu'on déguiſe ſous le nom d'an-

tithèſes, qui depuis quelque tems infectent nos ouvrages. Les Anglois ont appris de nous ce grand art de marier des choſes d'une nature oppoſée. *Pope* lui-même, dans ſa deſcription d'Hamptoncourt, s'exprime ainſi, en parlant à la Reine Anne:

Dans ce Palais ſuperbe où votre Majeſté
Prend quelquefois Conſeil, & quelquefois du Thé.

Y a-t'il rien de plus puérile que la jonction de ces idées diſparates?*

J'aurois encore beaucoup de choſes à vous dire, Madame, ſur ces *Lettres d'un François*; mais en voilà aſſez pour vous faire ſaiſir l'eſprit de cet ouvrage. Malgré les plaiſanteries qui ont pû m'échapper, je ſuis obligée de convenir qu'elles renferment de tems en tems de bonnes reflexions, des obſervations juſtes, & que le génie Anglois, ſoit pour le Moral, ſoit pour le Littéraire,

* C'eſt ainſi que M. *de Voltaire*, dans une Epître au Cardinal *Quirini*, dont nous avons eu des copies en Hollande, met très ingénieuſement en oppoſition *Horace* & *Saint Auguſtin*, *les trois Graces d'Homère & la Grace de Jeſus Chriſt*. Cela eſt auſſi bien imaginé que de *marier le Grand Turc avec la République de Veniſe*.

y eſt en général aſſez bien peint ; c'eſt domage que le ſtyle de l'Auteur ne ſoit pas plus piquant. Sa ſolidité eſt un peu peſante. *

Je ſuis, &c.

A Paris, ce 25 Juillet 1746.

* On a donné en 1750 une nouvelle Edition des *Lettres d'un François*, ſous le titre de *Lettres de Monſieur l'Abbé le Blanc, Hiſtoriographe des Batimens du Roi*, en trois Volumes in-12 comme a premiere. Cette Edition eſt précédée d'une Préface où l'Auteur nous aſſure que ſes *Lettres ont eu l'approbation de ce qu'il y a en France de plus reſpectable, par les lumieres & par la piété, ſoit dans l'Egliſe, ſoit dans la Magiſtrature* ; & enfin pour relever encore plus le mérite de ſon ouvrage, il tranſcrit à la fin de ſa Préface une Lettre de compliment que M. *de Voltaire* lui a écrite en Anglois. Cette Lettre Angloiſe, pour le dire en paſſant, eſt pleine de galliciſmes & de fautes de Grammaire ; ce qui ne doit point bleſſer l'amour propre de M *de Voltaire* ; ce n'eſt pas ſa Langue. M. l'Abbé *le Blanc* tire un grand parti de cette Lettre de politeſſe, & il nous la donne comme une preuve convainquante de la haute eſtime dont M. *de Voltaire* l'honore. Ce que je trouve d'aſſez plaiſant, c'eſt que M. *de Voltaire* n'a oſé louer M. l'Abbé *le Blanc* en François ; mais M. l'Abbé *le Blanc* a eu grand ſoin de traduire en François les éloges que M. *de Voltaire* lui a donnés en Anglois.

Fin du ſecond Volume.

TABLE
DES MATIERES

Contenues dans ce ſecond Volume.

PLAN DE L'OUVRAGE dans la Lettre I. page 3
LE POEME DE FONTENOY, par M. *de Voltaire*, page 12
ESSAI D'UN CHANT DE LA LOUISIADE, par M. *Piron*, 20
DITHYRAMBE ſur les Conquêtes & la Convaleſcence du Roi, par M. *Piron*, 27
CHANSON du fameux Poëte Comique *Regnard*, imprimée pour la première fois. 34
LA FOLIE DU JOUR, petite Comédie Épiſodique de M. *de Boiſſy*. 37
DINIAS ET DERCILLIDE, petit Roman ingénieux de M. *le Seurre*. 46
ÉPIGRAMME contre l'Abbé le B.. 54
DISSERTATION ſur les Poëmes de MM. *Boileau, Adiſſon & de Volt*. 55

LE SAGE ÉTOURDI, Comédie en trois Actes, de M. *de Boissy*. 57
L'ÉTRANGER, petite Comédie à la louange du Roi, par M. l'Abbé *Bonnet de Chemilin*. 67
LES SOUHAITS, autre petite Comédie à la louange du Roi, par M. *Dubois*, ancien Commissaire au Châtelet. Ibid.
LES FESTES DE POLYMNIE, Ballet Lyrique en trois Actes, par M. *de Cahusac*. 68
APOLOGIE des Fêtes de Polymnie, 76
MORT DE L'ABBÉ PELLEGRIN. 77
LA PERFECTION DES JARDINS SOUS LE REGNE DE LOUIS XIV, Poëme de feu M. *Linant*. 81
LA DUCHESSE DE MONDÉRO, petit Roman de M. *Hébert de Chasteldom*. 85
LA BERGERE ENCHANTÉE, Éclogue à la louange de Mlle *Clairon*. 89
RECUEIL A, donné au Public par M. l'Abbé *Pérau*. 91
PENELOPE, Tragédie de l'Abbé *Genest*. 94
LA TARENTULE, petite Comédie. 105
ÉPITRE A LA MORT, par M. *Procope* Medecin. 106

MEMOIRES D'UN HONNÊTE HOMME, Roman de M. l'Abbé *Prévôt*. 115
LES MACHABÉES, Tragédie *de la Mothe*. 130
LES DEHORS TROMPEURS, Comédie en cinq Actes de M. *de Boissy*. 132
ÉPITRE à Mlle *de Pezé*, par M. *Procope* Medecin. 145
LETTRE DE M. ROY, *Chevalier de l'Ordre de Saint Michel*. 150
LETTRES D'UN FRANÇOIS, par M. l'Abbé *le Blanc*. 161
MORT de M. *Fourmont* l'aîné. 176
LE TEMPLE DE LA GLOIRE, Ballet Lyrique de M. *de Voltaire*. 178
RECUEIL DE CES DAMES, par M. *Chévrier*. 191
LES EPOUX MALHEUREUX ou HISTOIRE DE M. ET DE MAD. DE LA BEDOYERE, par M. *Bacular d'Arnaud*. 194
ZENZOLI ET BELLINA, petit Roman par feu M. *de la Rogerie*. 198
LETTRE DE M. ROY sur la mort de l'Abbé *Desfontaines*. 200
L'ORIGINE ET LES PROGRÉS DES GARDES DU CORPS, Poëme par M. *Mauger*, Garde du Corps. 208
DISCOURS sur la manière de lever les

Tailles, par M. B... d'Al... Préſident à la Chambre des Comptes de Montpellier. 216
ÉLOGE DE L'ORATEUR DE L'UNIVERSITÉ, ou LETTRE A UN AMI, au ſujet d'un Diſcours Latin de M. *le Beau.* 226
LETTRE d'un Rhétoricien du Collége des Graſſins à M. *Arrouet de Voltaire* ſur ſon *Temple de la Gloire.* 240
PARALLELE DU LUTRIN ET DE LA HENRIADE. 242
DISCOURS prononcé par M. *de Voltaire* le jour de ſa réception à l'Académie Françoiſe. 328
LETTRE à M. *de Voltaire* ſur ſon Diſcours Académique. 357
PLAN ET STATUTS D'UNE NOUVELLE ACADEMIE. 373
SUITE des LETTRES D'UN FRANÇOIS, par M. l'Abbé *le Blanc.* 381
LES VRAIS PLAISIRS, ou LES AMOURS DE VENUS ET D'ADONIS. 392
LA PRINCESSE DE NAVARRE, Comédie-Ballet par M. *de Voltaire.* 397
SUITE DES LETTRES D'UN FRANÇOIS par M. l'Abbé *le Blanc.* 408
Fin de la Table des Matières.

58590326